

LE DIMANCHE
DES ENFANTS

Imprimerie de Ducessois, 55, quai des Grands-Augustins.

LE DIMANCHE
DES ENFANTS

JOURNAL
DES RÉCRÉATIONS

—

Tome Dixième.



PARIS
MADAME VEUVE LOUIS JANET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE SAINT-JACQUES, 59.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME

FIN DE LA TABLE.

LISTE

DES VIGNETTES DE CE VOLUME.

DESSINS

DE M. LOUIS LASSALLE.

Les Tartelettes du Prince Brededin.



Louis Lassalle del et lith. Imp. Lith. de Cattier

C'est le meilleur gâteau que j'aie encore mangé de ma vie ..

Paris Mme Ve LOUIS JANET, Editeur du DIMANCHE des Enfants.

LE

DIMANCHE DES ENFANTS

JOURNAL DES RÉCRÉATIONS.

LES TARTELETTES DU PRINCE BREDEDIN.

PAR Mme EUGÉNIE FOA.

I.

Le carrosse brisé.

Le 3 août 1802, vers trois heures après midi, un carrosse aux armes de lord Melmoth, traversait rapidement le haut de la rue Saint-Antoine, lorsqu'une charrette à foin, qui ne s'était pas rangée assez vite, le heurta si violemment que le frêle et brillant équipage fut brisé du choc; une des roues se détacha et alla rouler au loin; deux personnes s'y trouvaient alors enfermées; l'une d'elles poussa des cris à faire assembler tous les passants. C'était une jeune fille qui pouvait avoir seize ans environ. Elle possédait ce charme qui fait la beauté des femmes du nord : une blancheur éblouissante avec le coloris de la rose, une taille élancée et flexible, des yeux d'un bleu ravissant, et de longs cheveux blonds tombant en larges boucles le long d'un visage de coupe anglaise; l'autre était son frère, jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans. Le premier soin de celui-ci fut de se rendre compte de la gravité de l'accident; puis, après avoir rassuré sa sœur, il chercha de l'œil où il pourrait d'abord faire entrer sa compagne pour la dérober à la curiosité de la foule qui les entourait.

L'accident était arrivé devant une petite boutique de pâtissier, ayant pour enseigne : « *A la tartelette du prince Brededin;* » une négresse qui se trouvait alors dans cette boutique, accourut la première au cri poussé par la jeune Anglaise; et, de ce ton prévenant et doux qui indique le respect que l'on doit à un supérieur, elle invita la jeune dame à vouloir bien entrer chez elle. Cette proposition leva toutes les incertitudes du frère, il se

pencha vers sa sœur. « C'est, lui dit-il, Amanda, ce que nous avons de mieux à faire. »

Puis, sur un signe, un valet ouvrit la portière, le jeune homme descendit, offrit le bras à sa sœur, et la conduisit tremblante dans la boutique de la négresse dont il referma la porte sur lui après avoir dit à son laquais : « Retournez à l'hôtel, revenez avec un autre carrosse; mais pas un mot sur notre accident; que lady Melmoth ne l'apprenne qu'en nous revoyant. »

Ce premier soin rempli, le jeune Anglais s'avance vers sa sœur que la négresse venait de faire asseoir, et lui dit d'un ton enjoué : « Eh bien! enfant, tu vois que tu n'as aucun mal.

— Est-ce que la peur n'en est pas un, répondit Amanda.

— Si madame voulait boire un verre d'eau, demanda timidement la négresse. » Au même instant, la porte du fond de la boutique s'ouvrit, et une jeune fille parut portant sur un plateau, un verre, une carafe, un sucrier, et un flacon d'eau de fleur d'oranger. Bien que cette jeune fille fût mise avec la plus grande simplicité, il y avait dans toute sa personne un air particulier de distinction; son visage pâle portait l'empreinte d'une résignation forcée; son front était sérieux, son sourire triste; mais, jusques dans la manière pleine de grâces avec laquelle elle portait ce plateau, il y avait un air de noblesse.

En l'apercevant, la négresse courut à elle, et lui prenant le plateau des mains, s'écria : « Oh! mademoiselle Blanche!... vous-même... il fallait m'appeler. »

Ce ton à la fois si plein de déférence et de respect, joint à ce mot *mademoiselle*, étonna les deux étrangers.

« Mademoiselle, dit l'Anglaise, me paraît bien jeune pour être la maîtresse de ce magasin.

— La maîtresse est Zoé, reprit Blanche jetant un regard d'affection à la négresse.

— Oui, mais la maîtresse à Zoé est mademoiselle,... repartit celle-ci.

— Si mademoiselle, dit Blanche en coupant la parole à Zoé, voulait entrer dans mon salon, elle serait beaucoup mieux qu'ici pour attendre sa voiture.

— Ce n'est pas de refus, répondit l'étrangère, en se levant pour suivre Blanche. »

Avec une aisance tout aristocratique, Blanche passa devant

l'Anglaise et la conduisit, ainsi que son frère, dans un petit salon situé au rez-de-chaussée, dont la propreté et l'arrangement achevèrent d'étonner les deux étrangers. C'était quelque chose de si simple et de si élégant à la fois qu'on devinait un grand changement de position dans la fortune de celle qui avait su allier tant de confortable à tant de misère. Les murs étaient recouverts d'un grossier papier bleu à ramage blanc; quatre fauteuils de forme antique, et une bergère, ancien style, étaient recouverts en basin blanc; au milieu de la pièce était une table à laquelle un vieux châle servait de tapis; sur cette table, une broderie commencée entre un panier à ouvrage, et un vase en porcelaine où se trouvait un bouquet de roses.

« C'est à vous, mademoiselle, qu'appartient la boutique, demanda l'Anglaise pour rompre enfin le silence.

— Non, mademoiselle, répondit Blanche; elle est à Zoé, cette négresse que vous venez de voir.

— Et... vous demeurez avec elle?...

— Oui, mademoiselle, reprit Blanche dont la contenance semblait embarrassée, et qui, pour ne pas la perdre tout à fait, prit son ouvrage.

— Mademoiselle brode?... demanda encore la jeune Anglaise. — Oui, madame.

— Pour... elle?... » Ceci fut dit avec une hésitation si timide que l'assurance revint à Blanche. — Pour les personnes qui veulent bien me confier de l'ouvrage, répondit-elle. »

Sur ces entrefaites Zoé parut, tenant une assiette de tartelettes aux cerises qu'elle posa sur la table : « Si madame et monsieur voulaient, balbutia-t-elle; mais un regard sévère de Blanche arrêta court la négresse; et elle fit le geste de reprendre son assiette... — Mais certainement, mon frère et moi, nous serons charmés de goûter à ces gâteaux, s'écria l'Anglaise.

— Et que nous vous offrons de bien bon cœur, ajouta vivement Blanche; un accident vous a forcés de vous refugier chez nous; Zoé vous a offert une hospitalité, qui ne se paie chez personne... mais elle vient maladroitement vous apporter ici ces gâteaux, et je serais désolée que vous pussiez croire que la pauvre fille ait eu l'idée de profiter de votre accident pour...

— Mais non, interrompit vivement l'Anglaise, j'accepte au même titre que votre hospitalité...

— Mademoiselle, vous n'êtes pas ce que vous paraissez, s'écria le jeune lord, qui jusqu'ici n'avait encore rien dit. »

Et comme Blanche baissait la tête en soupirant, il prit l'assiette de gâteaux et la lui présenta avec une déférence si grande, que Blanche prit une tartelette, pendant que Zoé disait tout bas : « Oh ! non, nous ne sommes pas ce que nous paraissons. »

En ce moment entra le valet du jeune lord. Il était de retour avec une seconde voiture ; Amanda se leva et s'adressant à Blanche : « Mademoiselle, lui dit-elle, je ne saurais dire quel étrange intérêt m'attire vers vous ; me permettez-vous de revenir, non, pour manger vos tartelettes qui pourtant sont excellentes, mais pour vous voir...

— Vous êtes bien bonne, madame, dit Blanche, qui devenait timide sitôt qu'on ne blessait pas son orgueil... mais... je n'ose... l'espérer... — A demain donc, répondit Amanda. »

Le jeune lord salua Blanche aussi profondément que s'il eût salué une duchesse ; puis donnant le bras à sa sœur, ils remontèrent tous deux dans le nouveau carrosse qu'on leur avait amené ; tout le long de la route ils ne firent que causer de cette aventure, et se perdre en conjectures sur ce que pouvaient être cette jeune fille si belle, et cette négresse si respectueuse ; dans tous les cas, ils se promirent bien de revenir manger des tartelettes à l'*enseigne du prince-Brededin ;* enfin ils arrivèrent à l'hôtel de lord Melmoth, rue du faubourg Saint-Honoré, n° 108. Là, se trouvait une nombreuse société réunie chez lady Melmoth ; et ils ne voulurent pas mêler, à une causerie de salon, un incident aussi intéressant que celui qui avait signalé leur promenade.

II.

La noire et la blanche.

Le lendemain, Amanda fit prendre des informations sur les deux pâtissières de la rue Saint-Antoine ; et voici ce qu'on lui dit : « Il y avait environ deux ans que cette boutique de pâtisserie, précédemment vide par la mort de celui qui l'occupait, avait été louée à ces deux dames, la blanche et la noire. A la place de l'enseigne qui représentait une grosse brioche, elles avaient fait peindre une toute petite tartelette et au-dessous, ces mots : « *A la tartelette du prince Brededin.* » La noire, on

l'apercevait toujours; la blanche ne paraissait au contraire qu'à de très-rares intervalles. Ensuite la noire, qu'on jugeait cependant devoir être la maîtresse, ne parlait jamais qu'en esclave soumise à la blanche. Dans les premiers temps, on avait fait des commentaires à n'en pas finir sur les deux inconnues. Qui étaient-elles? D'où venaient-elles? Dans quelle position, en réalité, était la noire vis-à-vis de la blanche; tous les esprits s'agitèrent, et bon nombre de tartelettes furent mangées dans l'intention de satisfaire une curiosité d'autant plus ardente qu'elle était toujours plus excitée. Les commères les plus rusées du quartier Saint-Antoine furent mises en réquisition, mais toutes leurs questions et leur espionnage n'aboutirent qu'à leur apprendre deux choses : l'une, c'est qu'aucune parenté n'existait entre ces deux femmes; puis, enfin que la noire s'appelait Zoé, et la blanche, Blanche. Mais ce fut là tout; le reste demeura toujours enveloppé du plus profond mystère.

Voilà les renseignements à peu près insignifiants que recueillit la jeune miss; elle se promit bien de ne pas oublier la visite qu'elle avait promise, et d'employer alors, auprès de Blanche, toutes ces charmantes petites ruses de jeunes filles pour amener cette intéressante personne à une confidence.

« J'irai seule, dit-elle à son frère; tu es un homme, tu nous gênerais; les jeunes filles n'ont d'abandon qu'entre elles; si tu veux m'accompagner, tu me laisseras à la porte, et reviendras me chercher deux heures après. »

Le jeune lord Édouard consentit à ce petit arrangement; le frère et la sœur montèrent en voiture, comme la veille, à l'heure de la promenade et se firent conduire à l'adresse du prince Brededin; Amanda descendit seule comme il avait été convenu, et entra dans la boutique en faisant un salut gracieux à la vieille négresse, puis se dirigea vers le salon dont elle ouvrit la porte, mais sans pouvoir y pénétrer, un obstacle imprévu la retenant immobile sur le seuil. Sur le dossier d'un des fauteuils était suspendue une petite croix en ébène, admirablement travaillée; et Blanche, agenouillée devant ce fauteuil, les mains jointes, était plongée dans une telle rêverie qu'elle n'entendit pas la jeune lady; ce ne fut qu'au mouvement que fit celle-ci pour déplacer une chaise, que cette jeune personne tourna la tête; Amanda put voir son visage tout baigné de larmes.

En apercevant Amanda, Blanche sourit au milieu de ses larmes : une expression radieuse éclaira ses traits ; elle se releva, et d'une voix charmante, elle tendit une main à l'Anglaise, en lui disant : « Que vous êtes bonne, mademoiselle ! » Puis se tenant par la main, toutes deux allèrent s'asseoir sur le canapé; alors il y eut un moment de silence causé tout à la fois par l'émotion de Blanche et par la timidité d'Amanda qui ne savait par où commencer les interrogations. La petite croix de bois d'ébène lui servit de prétexte.

« C'est admirablement travaillé, dit-elle en la regardant... vous y tenez beaucoup,... ajouta-t-elle un moment après...

— C'est le seul souvenir que j'aie conservé de ma mère ! dit Blanche.

— Pauvre enfant !... orpheline si jeune !

— Orpheline ! se récria vivement Blanche ; j'espère bien ne l'être pas encore, mademoiselle, mon père est mort, c'est vrai, mais je prie Dieu assez souvent, et d'assez grand cœur, pour qu'il ne m'ait pas encore privé de ma mère.

— Votre mère existe? demanda la jeune Anglaise dans le plus grand étonnement. Et où habite-t-elle?

— Hélas ! si je le savais... si elle savait où je suis, serions-nous séparées, dit Blanche...

— Votre mère est peut-être en Amérique... insinua doucement Amanda ; n'est-ce pas là sa patrie?... Et cette négresse?...

— Ma mère est Francaise !... dit Blanche, et cette bonne Zoé ne m'est rien, pas même un ancien serviteur...

— C'est singulier !... je pensais... » Puis, quittant tout d'un coup ce ton réservé d'une personne dont la curiosité se cache sous un faux semblant d'indifférence, Amanda s'écria avec une vivacité ravissante : « Blanche, je ne sais pas dissimuler, je vais vous dire la vérité... Tout ce que j'ai vu chez vous, en vous, m'a pénétré du plus vif intérêt, et je me sens portée vers vous, comme vers une ancienne amie qu'on retrouve, une sœur qu'on a quittée bien petite et qu'on revoit sans la reconnaitre des yeux ; le cœur seul ne s'y méprend pas... Eh bien ! alors soyons franches toutes les deux... je vous offre mon amitié, à votre tour, répondez-moi avec confiance, avec abandon. Qui êtes-vous? Quel est le nom de votre mère? »

Blanche, entraînée par ce doux langage, allait parler lors-

qu'une réflexion soudaine l'arrêta. « Oh ! non, non, s'écria-t-elle, ce n'est pas quand sa fille en est réduite à travailler de ses doigts que je puis trahir un pareil secret ; ah ! pardonnez, mais ma mère est de haute naissance.

— Eh bien ! dit Amanda, n'en parlons plus ; j'attendrai du temps et de votre amitié pour vous demander une confiance entière. Causons d'autre chose... »

Les deux jeunes filles furent interrompues par l'arrivée de Zoé, portant une assiette de tartelettes toute chaudes... « Ah ! tant mieux ! dit Amanda en avançant la main avec tout l'enfantillage d'une jeune fille. C'est le meilleur gâteau que j'aie encore mangé de ma vie...

— Je le crois bien, dit sans réflexion la négresse, c'est mademoiselle qui les a composés,... inventés...

— Il se pourrait ! reprit Amanda ; et ma chère Blanche, où donc avez-vous trouvé une pareille recette ?

— Dans son bon et noble cœur ! s'écria la négresse.

— Ceci est un épisode le plus heureux de ma vie ! dit Blanche. — Oh ! si ce n'était pas une indiscrétion ?... reprit Amanda, du ton de la prière.

— Non, sans doute, répartit Blanche ; j'éprouve tant de charme d'ailleurs à parler du temps passé...

— Et puis c'est si beau, cette histoire !

— Pour toi, ma bonne Zoé... dit Blanche.

— Pour tout le monde, mademoiselle ; l'univers entier l'entendrait avec plaisir. — Je demande à faire partie de l'univers, dit Amanda gaiement.

— Et moi aussi ; je l'ai entendu raconter je ne sais combien de fois à mademoiselle, n'importe ; je vais installer la fille de la voisine au magasin, et je reviens. »

Zoé ne tarda pas à rentrer, et s'asseyant sur un tabouret aux pieds de sa jeune maîtresse, elle prit l'ouvrage de celle-ci, en ajoutant : « Contez, moi je brode.

III.

Les Mille et une Nuits.

Blanche commença ainsi : « Je suis née à Bordeaux. La maison de ma mère était située au bout des fossés des Tanneurs. Derrière notre jardin se trouvait une petite rue, nommée *des*

Écuries, parce que, dans toute sa longueur, il n'y a que des écuries. Le dernier été que j'y passai fut celui de 1793.. A cette époque, j'avais dix ans, je me rappelle parfaitement les visages tristes de toutes les personnes qui venaient à la maison; je ne leur entendais parler que de malheurs, de proscriptions, d'emprisonnements; dans le salon de ma mère, c'était d'une tristesse à périr; assez volontiers, sitôt la nuit venue, une table de wisth s'organisait; pendant que les plus vieux de la société jouaient, les plus jeunes causaient à voix basse, ou gardaient un morne silence; puis, s'il y avait des enfants, et il y en avait, d'abord ma sœur et moi, au moindre mot que nous soufflions, au plus petit geste que nous faisions, on nous priait d'aller jouer ailleurs ou on nous envoyait coucher. Alors ma mère, que je vois encore, blanche et belle qu'elle était, ma mère si bonne qu'elle voulait à la fois plaire à sa société et ne pas affliger ses enfants, ma mère nous appelait, et de sa voix douce, elle nous disait en nous embrassant au front : « Allez, mes enfants, allez jouer au jardin. » Et nous qui ne demandions pas mieux, nous nous en allions bien vite.

« Après notre mère et le jardin, ce que nous aimions le plus, c'était un livre, le seul que nous eussions trouvé sous notre main; ce livre faisait nos délices; c'étaient les *Mille et une Nuits* Occupées que nous étions tout le jour, soit avec nos maitres, soit à étudier, car notre mère présidait elle-même à notre éducation, nous n'avions guère que la soirée à consacrer à nos amusements, et nos amusements consistaient à relire les *Mille et une Nuits*, à les commenter; la nuit venue nous obligeant à fermer le livre, alors, ma sœur et moi, nous prenant par la main, nous parcourions les longues allées du jardin, en nous figurant que nous étions alternativement, ou la *princesse Badoure*, ou *Gianhare;* mais plus souvent ma sœur jouait le rôle de Scheherazade, et moi, celui de sœur Dinarzade, je lui disais de ma douce voix : *Ma chère sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie, en attendant le jour qui paraîtra bientôt, de me raconter un de ces contes agréables que vous savez.*

« Et ma sœur, se tournant vers un gros arbre que nous avions nommé sultan Schahriar, répondait : *Sire, votre majesté veut-elle bien me permettre de donner cette satisfaction à ma sœur.* Puis, comme l'arbre gardait un silence obstiné, je di-

sais : *Qui ne dit mot consent* et alors ma sœur me racontait un conte qu'elle inventait. Mais excusez ces enfantillages, dit Blanche en s'interrompant. » Pour toute réponse, Amanda serra silencieusement la main de sa nouvelle amie, et celle-ci reprit : « Un soir, le 15 août 1793, on avait reçu des nouvelles affreuses de Paris ; notre mère nous voyant impressionnées de ces récits, nous envoya, ma sœur et moi, au jardin : la tête pleine de tout ce que nous avions entendu, nous avions bien peur, je l'avoue, lorsqu'il nous sembla entendre des gémissements du côté de la rue des Écuries; on pleurait et disait avec un accent créole très-prononcé : *Mon Dieu, mon Dieu, venez à moi.* Le premier mouvement de toute jeune personne est de porter secours à celui qui souffre ; la clef était à la porte, nous l'ouvrons et faisons quelques pas dans la rue. La nuit était si noire qu'on ne pouvait rien distinguer. Mais les gémissements continuaient ; nous nous dirigeâmes de leur côté. Ma sœur et moi, nous trouvâmes une femme assise à terre et qui pleurait.

« C'était Zoé, voici ce qu'elle nous dit : « Elle était arrivée à Bordeaux, depuis peu, avec une vieille maîtresse ; cette femme était morte à l'auberge ; l'aubergiste avait prévenu les autorités; on avait enterré la défunte ; mais, huit jours après, la négresse n'ayant pas les moyens de payer sa chambre ni sa nourriture, on l'avait mise à la porte... Nous connaissions la bonté de notre mère; nous la fîmes donc entrer, et la conduisîmes à la cuisine en la recommandant aux domestiques.

Ce qu'il y eut de particulier dans cette aventure, c'est qu'ayant, à nous deux ma sœur, recueilli cette négresse, nous la regardions comme notre propriété, et nous nous occupions de son bonheur et de son avenir. Il faudrait lui donner un état, disais-je un jour, mais lequel ! Zoé, vendue enfant à une femme qui ne l'occupait qu'à se faire éventer, ou balancer dans un hamac, Zoé ne savait rien faire. Un soir, nous lisions l'*Histoire de Brededin,* lorsqu'interrompant ma sœur, je m'écriai : « C'est ça ? c'est ça ! Il faut inventer une espèce inconnue de tartelette et établir Zoé pâtissière. — Oh ! la drôle d'idée, reprit ma sœur ; et nous courons à l'office. — Comment fait-on les tartelettes ? demandons-nous à la cuisiniere. — Ces demoiselles en veulent-elles pour souper? nous répondit cette femme. — Oui, repris-je, mais je voudrais y ajouter autre chose que ce qu'on y met

ordinairement. » Et me voilà cherchant dans ma tête et dans le buffet, lorsque je vis un paquet de raisin de Corinthe et des cédrats confits. « Eh bien! mais, dis-je, si dans la crème on mettait quelques raisins, et si la croix formée sur la tartelette, était faite avec du cédrat confit, en place de pâte. — Ce ne serait pas mauvais du tout, reprit la cuisinière; » et elle se mit à l'œuvre. Deux heures après, nous avions confectionné les meilleures tartelettes du monde. Vous en avez jugé ainsi, mademoiselle, ajouta Blanche, sans interrompre son récit. Toute fière de mon invention, je veux que le salon entier applaudisse à mon talent culinaire, je prends moi-même un plateau chargé de ces tartelettes, en criant : « Place, place aux tartelettes du prince Brededin. » J'apparais, d'un air triomphant, aux yeux de toute la société, fort surprise de ma gaieté; on goûte mes tartelettes, on les trouve parfaites, on me demande mon secret. « C'est le secret de la négresse Zoé, dis-je, et si chacun de vous veut l'aider à s'établir, elle vous remboursera vos avances en tartelettes. » On approuva mon idée; ma sœur et moi nous offrîmes nos économies, de bonnes âmes firent le reste, et quinze jours après, Zoé, établie dans une jolie boutique, non loin de notre maison, sur la promenade, voyait les amateurs affluer chez elle.

« Ceci était le bon temps... Mais voici le mauvais : Un matin, ma mère, baignée de larmes, nous avoua à ma sœur et à moi, que sa famille émigrant, elle était forcée d'en faire autant, et que ne pouvant nous emmener toutes les deux, elle me laissait, moi, comme la plus jeune en pension. Ce fut dans ce douloureux moment d'adieu que ma mère passa à mon cou cette croix noire devant laquelle vous m'avez surprise tout à l'heure. Quelques semaines s'étaient à peine écoulées qu'une nuit on vint enlever notre maîtresse de pension; nous autres enfants, nous n'avons jamais su pourquoi. Le lendemain, cette nouvelle s'étant répandue, chaque mère vint retirer sa fille. Ma mère n'était plus là, je restai seule,... seule, et il me fallait partir, et je ne savais où aller, lorsque Zoé arriva. « Venez, maîtresse à moi, dit-elle, moi, gagnerai pour vous; moi, nourrirai vous.

— As-tu de l'argent, lui dis-je?

— En vendant la boutique, nous en aurons, répondit-elle.

— Il faut tout vendre, tout, mes bijoux et mes robes; il

faut aller en Angleterre, trouver maman. » Ma pauvre Zoé était aussi ignorante que moi ; nous ne savions dans quelle partie de l'Angleterre elle séjournait : ce qui ne nous empêcha pas de tout vendre ; cette vente ne nous produisit que peu d'argent. Je n'avais aucun parent à Bordeaux, et pour rien au monde je n'aurais voulu aller voir les amis de maman, tant je craignais qu'on ne détournât Zoé de l'idée de partir avec moi.

« Je ne vous ferai pas le récit de tout ce que nous eûmes à souffrir avant d'arriver à Londres... Mais quelle fut ma douleur en ne sachant où diriger mes pas pour retrouver ma mère ! c'est alors que je compris ma folie ; je pleurais, je priais Dieu; mais aussi enfant que Zoé était simple et ignorante, nous ne trouvâmes rien de mieux à faire, que de nous promener dans les rues en examinant, avec soin, chaque femme qui passait près de nous. Puis la misère étant près de venir, Zoé reprit son commerce de pâtisserie, et nous gagnions de quoi vivre.

« J'atteignis ainsi quatorze ans ; à cette époque, je me hasardai à écrire à Bordeaux, à l'adresse de ma mère. Un an après, jour pour jour, je reçus ma lettre décachetée, avec ces seuls mots écrits au dos : « *Partie pour Paris !* »

« Ce fut pour moi un trait de lumière. A Paris ! à Paris ! dis-je à Zoé, et nous voilà revendant, une seconde fois, le peu que nous possédions, et partant pour Paris, où nous arrivâmes en 1800. Il y a deux ans que j'habite Paris, mademoiselle; comme à Londres, j'y cherche ma mère ; mais cette capitale est si grande ! je n'espère plus qu'en Dieu, en un miracle de sa part en ma faveur... Oh ! oui, Dieu est bon, il a eu pitié de moi, jusqu'à ce jour ; il ne m'a pas abandonnée, puisqu'il m'a donné Zoé qui est pour moi la mère la plus tendre, Zoé à la charge de qui je suis et qui me traite comme sa maîtresse ; oh ! oui, Dieu est bon ; il me placera un jour sur le même chemin que ma mère... Ah ! pourvu que je n'en meure pas de joie ; voilà toute la grâce que je lui demande après. »

En ce moment, la voisine que Zoé avait mise à sa place dans la boutique vint prévenir miss Melmoth que son frère la demandait. Amanda se leva ; elle était sérieuse.

« Je vous remercie de votre confidence, lui dit-elle, et bien que vous ayez manqué de confiance en moi, en me taisant votre nom, j'ai une proposition à vous faire : par la mort de ma mère,

je me trouve riche et indépendante, quoique j'aie encore mon père et mon frère... Venez demeurer avec moi, Blanche; nous chercherons ensemble votre mère... Ne me répondez pas aujourd'hui, ajouta la jeune lady, prévoyant un refus... mais à demain... »

En disant ces mots, elle serra tendrement la main de la jeune fille, et remontant dans son carrosse, elle sourit en y voyant sur la banquette de devant une corbeille de pâtisserie que Zoé y avait placée. « Bonne fille! dit Amanda, en lui mettant une pièce d'or dans la main.

IV.

Les tartelettes du prince Brededin.

En rentrant à l'hôtel, lady Amanda prit la corbeille de pâtisserie à sa main, et dit à son frère : « J'ai une idée; » en effet, en traversant la salle à manger, elle posa la corbeille sur le buffet et fit une recommandation à voix basse au valet qui mettait le couvert; puis jetant un coup d'œil sur la table, et n'y voyant que quatre couverts, elle ajouta : « Tant mieux, pas d'étrangers aujourd'hui. »

— Toujours ton idée, dit son frère.

— Si j'ai une grâce à te demander, Édouard, c'est de ne pas parler de tartelettes avant que Tomy les apporte. » L'instant d'après, lord et lady Melmoth étaient à table.

Le dîner se passa comme tous les dîners pris en famille; on parla peu tant que les domestiques furent présents, mais une fois le dessert servi et les gens retirés, la conversation prit une tournure intime; soudain lady Melmoth s'écria : « Eh bien! il manque un plat du milieu : Édouard, sonnez. »

— C'est inutile, répondit Amanda, c'est moi qui me suis chargée de le servir, et allant au buffet, elle revint tenant la corbeille qu'elle posa, sans la découvrir, au milieu de la table.

— Quelque surprise, dit lady Melmoth en souriant.

— Peut-être mieux que ça, dit Amanda, répondant au sourire de sa belle-mère par un soupir, et elle ajouta : « Aimez-vous les tartelettes, ma chère mère. »

— Hélas! répondit seulement lady Melmoth.

Amanda reprit avec intention : « les tartelettes du prince Brededin.— Amanda, cria lady Melmoth pâle comme la mort,

comment savez-vous ce nom?... Par qui l'avez-vous entendu prononcer...—Par la personne qui a fait celle-ci, reprit Amanda.

Mais avant que la jeune lady ait eu le temps d'allonger même le bras, lady Melmoth s'était déjà précipitée sur la corbeille, en avait soulevé le couvercle, et plongeant avec avidité ses regards sur les gâteaux laissés à découvert, s'était écrié, haletante, hors d'elle. — Mon Dieu ! mon Dieu !... ma fille n'est pas morte, ma fille existe, et avec une exaltation indéfinissable, se tournant vers Amanda, elle ajouta : — Oh ! parlez, parlez, où avez-vous pris ces gâteaux? — Dans la rue Saint-Antoine.

— Eh! qu'importe la rue! mais le nom, le nom — une négresse... — Zoé, interrompit lady Melmoth. — Oui.

— Et...» ici la pauvre mère tremblante ne put que balbutier ces mots : « et était-elle seule?...

Amanda, tout en présentant un flacon de sels à sa bellemère, lui répondit : « une jeune personne est auprès d'elle... on la nomme Blanche.

Lady Melmoth poussa un cri; on crut qu'elle allait se trouver mal, mais on ne meurt pas de joie. Tournant alors languissamment vers son mari des yeux où se peignait toute une vie de reproches : — Si je vous ai trompé, j'ai été la première abusée... Ma voiture! ma voiture ! ajouta-t-elle.

Édouard avait déjà donné des ordres, de sorte que milady avait à peine exprimé son désir qu'on lui vint dire que les chevaux étaient mis.

— Oh ! ma fille ! ma fille, dit-elle en s'appuyant sur le bras d'Amanda. — Tu l'aimeras, n'est-ce pas?

— Je l'aime déjà, » dit Amanda.

On monta en voiture, et dans le trajet on ne parla que des précautions à prendre pour ne pas tuer Blanche par une surprise trop imprévue ; il fallut même cette considération puissante pour que lady Melmoth consentit à laisser Amanda lui parler la première.

Blanche et Zoé dînaient dans le petit salon, lorsqu'Amanda parut... « Déjà n'est pas un mot de reproche, dit Blanche avec gaîté.

— Blanche, reprit vivement Amanda sans autre préambule; votre mère est la mienne, je suis votre sœur.

— Que dites-vous? cria presque Blanche.

— Que la baronne de Sasiac a épousé mon père, lord Melmoth, dit Amanda prenant Blanche dans ses bras; que lady Melmoth votre mère est à Paris, à deux pas de vous... Ici, » ajouta-t-elle en la voyant paraître.

Blanche ne jeta qu'un regard sur lady Melmoth, et s'arrachant des bras d'Amanda, elle courut dans ceux de sa mère. Ce premier moment passé, lady Melmoth présenta sa fille à son mari, qui l'appela ma fille en l'embrassant tendrement, puis à Édouard qui était demeuré silencieux et rêveur à l'écart.

— Ne voulez-vous pas la nommer votre sœur, Édouard? lui dit milady. — Non, ma mère », répondit Édouard; et comme à cette réponse, il vit une expression pénible se peindre sur tous les visages et plus particulièrement sur le visage de Blanche, il ajouta : — Non, parce qu'avec la permission de mon père et la vôtre, madame, j'oserai solliciter de mademoiselle un plus doux titre : celui d'épouse.

— Ah ! toujours mon fils, dit lady Melmoth avec bonheur.

— Et doublement ma sœur, reprit Amanda en embrassant Blanche.

— Il n'y a que ma pauvre Zoé que l'on n'embrasse pas, dit Blanche allant chercher la négresse qui pleurait à l'écart, et qui ne perdit rien pour attendre, car, il fallut qu'alternativement elle reçût un baiser de chaque membre de cette famille.

— Rendons-nous tous à l'hôtel, dit lady Melmoth, mais auparavant allons rendre grâce à Dieu de m'avoir rendu l'adorable enfant qu'il m'avait enlevée. Oh ! ma Blanche ! qui t'aurait dit quand, toute petite et pour soulager la misère d'une pauvre négresse, tu inventas un gâteau que tu nous apportais si glorieuse au salon, qui aurait dit qu'un jour tu devrais à ce gâteau le bonheur de retrouver ta mère...

— Et une famille, ajouta Blanche avec ce tact charmant qui vient bien plus du cœur que de l'éducation. Oh ! mes tartelettes du prince Brededin que je vous remercie ! »

Quelque temps après, Blanche épousa lord Édouard, et dans cette heureuse famille, les petits enfants racontent encore l'histoire des tartelettes du prince Brededin, dont la tradition s'est conservée.

LE PÊCHEUR ET LE VOYAGEUR.

CONTE.

PAR Mme DE SAINTE-MARGUERITE.

I.

Au bord d'une jolie rivière au cours limpide, coulant entre deux allées de saules et de peupliers dont les ombres se projetaient sur le cristal de l'onde, s'élevait une petite maison blanche occupée par un pêcheur. Cet homme vivait en paix dans sa retraite, content du peu qu'il possédait, et ne désirant rien, car il n'avait encore rien vu de plus beau que sa maisonnette; il cultivait son petit champ, pêchait du poisson qu'il vendait, et trouvait encore le moyen de faire du bien en donnant l'hospitalité à des voyageurs égarés de leur route. Les récits qu'il leur entendait faire des merveilles rassemblées dans les grandes villes, où tout éblouit les yeux et étonne l'esprit, le firent réfléchir qu'il y avait beaucoup de choses qui lui étaient encore inconnues, et en conséquence il forma le projet de partir le lendemain. En attendant, il voulut profiter de la sérénité d'une belle soirée pour jeter ses filets, et prendre quelques poissons qu'il se proposait de vendre à la ville. Pendant qu'il pêchait, il aperçut un voyageur dont l'air fatigué annonçait la longue route qu'il venait de faire; cet homme s'approcha de lui et lui dit: « Y a-t-il près d'ici un village où je puisse trouver une maison pour me reposer, et quelque chose à manger, car je marche depuis ce matin, et j'ai bien faim.

— Vous n'en trouverez point avant douze milles, répond le pêcheur, et il est bien tard. Si vous voulez passer la nuit chez moi, je vous offre de bon cœur un lit et quelques-uns de ces poissons frits pour votre souper. Demain, vous serez bien mieux disposé à continuer votre route.

— J'accepte volontiers votre proposition, mon cher hôte, dit le voyageur.

— Eh bien! attendez que j'aie retiré mes filets, et arrangé ma pêche. Asseyez-vous sur ce banc, vous jouirez de la beauté du paysage qui se déroule sous vos yeux. »

Aussitôt que le pêcheur eut étendu ses filets pour les faire

sécher, tous deux entrèrent dans la maison, et le voyageur admira l'ordre et la propreté qui régnaient dans cette petite habitation, où tout était simple et commode. Le pêcheur se dépêcha d'allumer du feu pour faire cuire les poissons et préparer tout ce qui était nécessaire au souper. Tandis qu'il s'occupait de ces soins, il chantait, causait, riait et paraissait de fort bonne humeur.

« Que vous êtes heureux, s'écria le voyageur! je donnerais tout ce que je possède pour être aussi gai que vous.

—Et qui vous en empêche? dit le pêcheur; ma joie est toute naturelle, car je n'ai aucun sujet de tristesse. Est-ce que vous auriez éprouvé de grands chagrins pour avoir perdu toute votre gaieté?

— Hélas! tout le monde me croit le plus heureux des hommes, et je suis loin de l'être : vous allez en juger vous-même. Autrefois j'étais négociant, et je gagnais beaucoup d'argent, mais je n'avais pas un moment de repos; je craignais que mes débiteurs ne fissent banqueroute, que mes marchandises ne se gâtassent, que les vaisseaux que j'avais sur mer ne fissent naufrage, enfin, j'étais toujours dans d'horribles inquiétudes. Je voulus vivre plus tranquille; je quittai le commerce pour prendre une place à la cour. D'abord je me suis cru au comble de la félicité, j'avais eu le bonheur de plaire au roi et de devenir son favori; mais ce bonheur n'a pas été de longue durée; j'ai bientôt reconnu que j'étais l'esclave du prince bien plus que son favori. Il fallait à tout moment renoncer à mes goûts pour me conformer aux siens, aller à la chasse quand j'aurais préféré me reposer, enfin toujours faire le contraire de ce qui me plaisait

—Mais, dit le pêcheur, vous étiez bien fou de rester, puisque vous vous trouviez si malheureux; que ne laissiez-vous-là le prince et la cour?

— Vous avez raison; cependant je ne pouvais me résoudre à prendre ce parti, car j'étais ambitieux, j'espérais toujours m'élever plus haut; et puis, je croyais à l'amitié du roi, cette pensée me consolait; malheureusement pour moi, il y a quelques jours, il a parlé à un des seigneurs de la cour, il en a même fait l'éloge; dès ce moment, je n'ai plus eu un instant de repos, j'ai bien vu que j'étais disgracié.

— Pourquoi? Le roi vous témoignait-il de la froideur?

— Non, il était toujours le même pour moi; mais songez donc que je n'étais plus seul dans sa faveur, et que tout le monde disait que j'allais avoir un rival. Cette pensée me torturait si fort que j'ai failli en mourir de chagrin. Hier soir, j'étais seul dans ma chambre, et si triste que mes larmes coulaient malgré moi; tout à coup je vois devant moi un être céleste, d'une physionomie douce et belle, qui me dit: « Ismaël, j'ai pitié de ta douleur; veux-tu devenir heureux et tranquille? renonce à l'ambition, à l'amour des richesses, à la soif des honneurs. — Hélas! seigneur, dis-je au Génie en me prosternant à ses pieds, je le souhaite de tout mon cœur; mais que dois-je faire pour arriver à ce but si désiré? — Quitte la cour et marche pendant deux jours devant toi, par le premier chemin qui s'offrira à ta vue: la folie d'un homme te prépare une leçon capable de te guérir pour jamais de la tienne. Quand tu auras marché deux jours, reviens sur tes pas, et alors, il ne tiendra qu'à toi de vivre content de ton sort. — J'ai déjà marché un jour entier pour obéir au Génie; je marcherai encore demain, mais j'ai bien peur de ne pas rencontrer le repos qu'il m'a promis. »

Le pêcheur, en écoutant ce récit, haussait les épaules, et se moquait tout bas de la sottise de cet ambitieux qui faisait dépendre son bonheur des regards et des paroles du prince.

« Je serai charmé de vous revoir et d'apprendre votre guérison, dit-il au voyageur; achevez votre course, et dans deux jours revenez ici; je vais aussi voyager, je n'ai jamais vu de grande ville, et je me figure que j'éprouverai un grand plaisir par tout ce que j'y verrai.

— Vous avez là une bien mauvaise pensée, dit le voyageur; puisque vous avez été heureux jusqu'à présent, pourquoi cherchez-vous à détruire votre félicité? Votre petite maison vous paraît agréable aujourd'hui, mais elle vous semblera bien chétive quand vous aurez vu la demeure des grands. Votre habit vous suffit parce qu'il vous couvre, mais combien il vous semblera mesquin et pauvre quand vous l'aurez comparé avec les vêtements des riches! Croyez-moi, pour vivre heureux, ne regardons jamais au-dessus de nous; jetons plutôt les yeux sur ceux que la Providence a placés moins bien, pour la bénir et la remercier de ses bienfaits.

— Parbleu, dit le pêcheur, vous parlez comme un livre, mais, mon cher hôte, pourquoi ne vous servez-vous pas des belles raisons que vous me débitez pour apprendre à ne pas vous désespérer? Voilà bien les donneurs de bons avis; ils excellent à conseiller, et ne savent pas se gouverner eux-mêmes. »

Ismaël ne répondit rien, tous deux allèrent se coucher; et le lendemain matin, chacun partit de son côté.

II.

Au bout de deux jours, Ismaël qui n'avait rien rencontré d'extraordinaire, revint chez le pêcheur; il le trouva assis devant la porte de sa maison, la tête appuyée dans sa main, les yeux fixés sur la terre, et tellement absorbé par ses réflexions qu'Ismaël fut obligé de lui secouer le bras pour le faire apercevoir de sa présence.

« Quelle est donc la pensée qui vous occupe à ce point, lui demanda Ismaël? Voilà un quart d'heure que je vous parle, et vous ne m'entendez pas? — Je pense que je suis le plus malheureux des hommes, répondit le pêcheur; pourquoi Dieu m'a-t-il placé dans une condition aussi pauvre, quand il y a tant de gens riches et heureux? »

Au même instant, le Génie, qui avait ordonné à Ismaël de marcher pendant deux jours, parut aux yeux du pêcheur surpris. « Voilà le fruit de ton imprudence; si tu eusses suivi le conseil d'Ismaël, tu ne serais pas sorti de chez toi; la vue du luxe et des richesses d'une grande ville ont fait naître en toi l'avarice, l'ambition; elles en ont chassé aussi la joie et la paix. Modère tes désirs, et tu retrouveras ces précieux avantages.

— Je ne le puis, reprit le pêcheur, je sens que je serai toujours malheureux à moins que Dieu ne change mon sort. Comment puis-je vivre content, lorsque je pense à tout ce qui manque à ma félicité?

— Si Dieu t'accordait ce que tu désires, dit le Génie, ton bonheur serait de peu de durée, car tu trouverais toujours quelque chose à envier. Crois-moi : celui-là seul est heureux, qui sait se contenter de ce qu'il possède.

— Vous avez beau dire : vous ne pouvez m'empêcher de souhaiter une meilleure position. — Dieu exauce quelquefois les vœux de l'ambitieux, répondit le Génie, mais c'est dans sa

colère et pour le punir. — Ah! dit le pêcheur, voilà une punition qui serait fort de mon goût. — Je te le répète, si tu veux être heureux, sois bon pour tes semblables, et surtout sache te contenter de ce que tu as, sans désirer ce que tu ne peux avoir. — S'il ne s'agissait que de souhaiter, je serais bientôt satisfait, dit le pêcheur. — Puisque tu veux te perdre, reprit le Génie, tu peux former trois souhaits, je les réaliserai. »

Le pêcheur, transporté de joie, souhaita que sa petite maison devînt un château magnifique, et aussitôt son désir fut accompli. Après avoir visité cette somptueuse demeure et en avoir admiré toutes les beautés, il souhaita que la jolie rivière qui coulait devant sa porte devînt une grande mer : ce qui fut fait. Il lui restait encore un troisième souhait à former, et il était très-embarrassé pour celui-là ; après avoir rêvé quelque temps en silence, il s'écria : « Que ma petite barque devienne un beau vaisseau chargé d'or et de diamants. » Aussitôt un vaisseau parut à ses yeux étonnés; il y courut pour repaître ses regards des richesses immenses qu'il contenait; mais à peine y fut-il entré qu'il s'éleva un violent orage. Le pêcheur effrayé voulut revenir au rivage et descendre à terre, mais cela lui devint impossible à cause de l'agitation extrême des vagues. Ce fut alors qu'il maudit son ambition, et qu'il jeta un regard de regret sur cette terre où il avait passé des heures si douces! regrets inutiles et trop tardifs! la mer l'engloutit avec toutes ses richesses.

« Profite de cet exemple, dit le Génie à Ismaël. La cour où tu vis est une mer qui abonde en naufrages et en tempêtes : pendant qu'il en est temps encore, gagne le rivage ; tu le souhaiteras un jour peut-être vainement ; souviens-toi que la fin de cet homme est toujours celle de l'ambitieux. »

Ismaël, effrayé, promit au Génie d'obéir, et tint parole. Il quitta la cour ; il se retira dans une jolie campagne où il épousa une jeune personne plus vertueuse que riche. Au lieu de chercher à augmenter ses grands biens, il s'appliqua à en jouir avec modération et à en sanctifier l'emploi en les partageant avec les indigents. Le plaisir de faire des heureux, la modération dans les désirs rendirent Ismaël si satisfait, qu'il ne passa plus aucun jour sans remercier le bon Génie de l'avoir guéri des passions qui, jusqu'alors, avaient empoisonné le bonheur de sa vie.

LE VOLEUR VOLÉ.

(RÉCIT HISTORIQUE.)

PAR TH. MIDY.

C'était un soir de l'an dernier; mon fils et sa femme m'avaient institué gardien de la maison en compagnie de Stella, Gustave et Marie, mes trois petits enfants.

Le père et la mère une fois partis, les trois espiègles s'entendirent d'un coup d'œil; la petite Marie mit du bois au feu et souffla, Stella prit la lampe qu'apportait la bonne, et la posa sur la cheminée en ayant soin qu'elle fût tournée de façon à ce que ses rayons ne pussent me fatiguer les yeux, pendant que Gustave, roulant près du feu un grand fauteuil à oreillettes, me dit : « Mon bon papa, j'espère que tu vas être bien ainsi, avec nous tous auprès de toi! et que, pour la peine, tu nous raconteras une de ces belles histoires comme tu en sais tant?

— Oh! fit Marie, une comme la dernière, ou celle-là encore si tu veux; je ne me lasserais jamais de l'entendre d'abord!

— Par exemple! reprit Gustave, une belle idée que tu as là! faire recommencer la même à bon papa! pour l'ennuyer, n'est-ce pas? Du tout, du tout, c'est une histoire toute neuve que nous voulons.

— Certainement, dit en riant Stella, parce qu'on a la surprise au moins.

— Voyons, leur dis-je en me grattant l'oreille, voulez-vous une histoire arrivée au roi de Prusse?

— Ah! s'écria Gustave, si ça t'était égal de chercher autre chose?—Moi, s'écria Marie en frappant dans ses mains, je sais ce qu'il nous faut : une histoire de voleurs bien vraie et bien intéressante, où il y ait de quoi rire et qui ne nous fasse pas peur; heim? bon papa, qu'en dis-tu toi? »

En écoutant Marie, un souvenir m'arriva. « J'ai votre affaire, leur dis-je, et vous serez contents; écoutez-moi. » Alors tout le monde fit silence, et, après avoir jeté un regard de satisfaction sur mes auditeurs, je commençai ainsi :

« Dans le village de Meudon, près d'Issy, il y avait jadis un couvent de moines quêteurs. C'étaient, pour la plupart, de di-

Le voleur volé.



Louis Lassalle del et lith. Imp. Lith. de Cattier.

Ah! c'est ainsi, cria le capucin en lui faisant pleuvoir sur les reins une grêle de coups de bâtons.

Paris Mme Ve LOUIS JANET Editeur du DIMANCHE des Enfants.

gnes capucins, humbles de cœur et priant Dieu, ayant fait vœu de pauvreté et ne subsistant que d'aumônes, mais qui cependant trouvaient encore moyen de faire la charité, à celui-ci d'une écuellée de soupe; à celui-là, d'un bon morceau de pain; à cet autre, d'un gîte s'il en avait besoin, parfois même de quelques deniers, qu'ils tiraient de leur escarcelle pour en aider de plus misérables.

Par une froide matinée du mois de février 1767, le père Benoist partait de son couvent pour aller faire la quête accoutumée. Le bissac sur le dos, un bâton à la main, et rabattant son capuchon de manière à se garantir de la bise qui soufflait, il se dirigeait vers Fleury, charmant village qui avoisine Meudon. C'était par là qu'il devait commencer sa journée, puis continuant sa route, il lui fallait quêter de porte en porte, aller de pays en pays, jusqu'à ce que l'heure de rentrer fût venue, et jusqu'à ce que son bissac fût rempli.

Comme il venait de passer le seuil d'une pauvre chaumière, située presque à l'entrée du bois, et, où malgré le peu d'aisance de celle qui y habitait, on lui donnait toujours une légère aumône, le frère Benoist vit un spectacle qui lui fendit l'âme, et qui n'avait pas grand besoin d'explications : au milieu de la pièce unique, qui servait de cuisine et de chambre à coucher à la vieille hôtesse de ce lieu, un groupe de voyageurs étalait sa misère; il était composé d'une femme jeune encore, et de deux petites filles qui réchauffaient leurs mains endolories devant le trop modeste feu qui paraissait dormir dans l'âtre. Derrière les petites filles, la mère était assise. Pliée en deux, et penchée vers la terre, elle essayait de rajuster, à l'aide d'une ficelle, sa misérable chaussure qui menaçait de la laisser en route; près d'elle était un paquet trop léger, si l'on supposait que ce fût là toute sa fortune; mais bien trop lourd, hélas! si l'on réfléchissait qu'il lui fallait traîner ce fardeau par les chemins, tout en portant le plus petit de ses enfants qui ne pouvait marcher encore. « *Pax vobiscum*, dit le frère quêteur.

— Entrez, mon père, et refermez la porte, fit la bonne vieille, car le froid est bien grand, et notre feu bien chétif; » en disant ces mots elle se leva, et prenant un couteau posé sur la huche, elle coupa la moitié d'un morceau de lard qui pendait dans la cheminée; tenez, dit-elle, nous partageons, et vous, priez Dieu, afin

qu'il envoie quelques secours et bon voyage à cette pauvre famille que voici ; car, par malheur, je ne puis rien lui offrir que le partage de ma soupe pour aujourd'hui, et cet abri jusqu'à demain.

— Vous dites que vous ne pouvez rien, répliqua la voyageuse d'un air pénétré, quand votre humanité nous sauve la vie à toutes trois !

— Est-ce que vous allez loin ? dit le père Benoist en jetant un regard sur le paquet gisant à ses pieds.—Je vais à Étampes.— Et vous venez ? —D'un petit village à six lieues d'ici.—Et pourquoi l'avez-vous quitté ? demanda le moine avec intérêt.

— Je ne l'ai pas quitté ; mais par suite d'un procès que m'a laissé mon mari en mourant, on vient de me chasser de la maison où sont nées mes pauvres petites, et le peu que je possédais a été vendu pour payer nos dettes, et pour acquitter les frais de justice.

— Il vous reste donc un refuge dans le pays où vous allez? ajouta le père Benoist d'un ton qui peignait la bienveillance bien plus que la curiosité.

— Je vais chez un de mes frères qui n'a pas d'enfants, et dont la femme toujours souffrante a besoin d'être suppléée dans les soins du ménage. Malheureusement, en m'écrivant de venir le rejoindre, il n'a point supposé que je n'aurais pas même de quoi payer le voyage, et...

—Et par un temps pareil, avec ces deux enfants, vous vous êtes mise en route, au risque de mourir de fatigue et de froid !

— Il le fallait, fit la pauvre mère en fondant en larmes ; là-bas, nous serions mortes de faim ! »

Le bon capucin baissa la tête, et le sentiment de son dénûment serra douloureusement son âme. Ayant fait vœu de pauvreté, il ne pouvait rien posséder en propre de ce que sa famille aurait pu lui donner, et quant aux quêtes dont on le chargeait, si abondantes qu'elles pussent être, tout jusqu'à la dernière obole appartenait à la communauté.—Au reste, pour l'instant, son bissac était vide. Il se contenta donc de répéter les mots qui lui avaient servi de bonjour, et faisant trêve à d'inutiles regrets, il s'en alla en tirant doucement la porte, après avoir murmuré : *Pax vobiscum !*

La journée fut heureuse pour la quête et triste pour le quê-

teur; en vain lui donnait-on force bons morceaux, beaucoup de menue monnaie et quelques pièces blanches, sa pensée attristée le reportait sans cesse vers cette pauvre femme et ses petits enfants, qui, dès le lendemain, sans argent, sans pain, sans chaussure, allaient se mettre en chemin, sous ce vent glacé, à peine défendus du froid par de misérables haillons. Enfin, comme tout finit, les pires journées ainsi que les meil leures, le père Benoist revenait au couvent ayant son bissac tellement rempli qu'à peine s'il pouvait le traîner; lorsque se détournant à demi pour jeter un dernier regard vers le village de Fleury que l'obscurité lui permettait à peine d'entrevoir, un homme, qui paraissait sortir de terre, s'avança sur lui en lui présentant un pistolet et en s'écriant : *La bourse ou la vie.*

Le capucin rêva l'espace d'une seconde. Il réfléchit que son bâton était une arme dont il ne ferait pas bon de se servir en pareille circonstance, puisqu'une balle pouvait lui traverser la tête avant qu'il eût le temps de remuer le bras. Il se résigna donc, et, tout en donnant sa bourse au bandit, le bon père essaya de le catéchiser, espérant faire une conversion, et l'amener au repentir, mais tout ce qu'il en put tirer, se borna à ceci : — « Allons, dépêchez-vous, diseur de patenôtres, et donnez-moi de bon gré cette besace qui vous pèse, ainsi que vous avez fait de la bourse, et je dirai partout que vous êtes un saint homme et que vous faites la quête pour de pauvres pêcheurs. »

A cet impertinent discours, le digne capucin sentit, malgré toute son humilité, le rouge lui monter à la face, et les mains lui démanger fort; mais la même raison qui déjà l'avait retenu, le retint encore. Il souleva donc sa besace, et la jetant aux pieds du voleur : « Tenez, lui dit-il, voilà; mais je doute fort que ceci vous profite. »

Le voleur ne répondit mot, mit la besace sur ses épaules, et comme il était prêt à serrer la bourse dans son gousset : « Combien y a-t-il là-dedans ? demanda-t-il au capucin.

— Trente-huit livres et quelques deniers, fit le père Benoist.

— Eh mais ! c'est fort gentil, répondit le voleur en ricanant, nous aurons de quoi nous divertir.

—Une réflexion vint, en ce moment, se présenter à l'esprit du frère quêteur : « Écoutez-moi, dit-il, vous me rendrez bien un service, car je crois voir qu'au fond vous n'êtes pas méchant.

Si je rentre dans mon couvent avec la poche vide et le bissac absent, je serai rudement puni, et vous ne pouvez vous imaginer combien les règles de l'ordre où je suis entré, sont sévères sur le chapitre des infidélités. Évitez-moi les maux que je redoute, en me laissant emporter une marque qui puisse convaincre mes frères les capucins que je me suis vu attaqué sur la route et dévalisé par contrainte ; déchargez votre pistolet dans ma robe.

— Étendez-la? dit le voleur. » Le moine obéit et le coup partit aussitôt. « Mais... dit le bon frère en regardant l'étoffe, comment cela se peut-il faire ? il y paraît à peine......

— C'est que mon pistolet n'était chargé qu'à poudre ; ça m'a toujours suffi pour effrayer mon monde.

— J'avais donc bien raison de croire que vous étiez rempli d'humanité, dit encore le père Benoist ; mais vous avez d'autres armes sans doute......

— Aucune, dit le voleur qui reprit sa route pour s'éloigner.

— Ah ! c'est ainsi, cria le capucin en lui faisant pleuvoir sur les reins une grêle de coups de bâton ; eh bien ! c'est à ton tour maintenant. »

Frère Benoist était plein de vigueur, et le bandit, agenouillé, qui lui demandait grâce, ne put l'obtenir qu'à demi moulu, et après avoir restitué tout ce qu'il avait pris. En ce moment, le moine vit briller une pièce d'or aux mains du bandit. « Qu'est-ce que cela? dit-il d'un ton sévère.

— C'est un louis qui m'appartient.

— Donnez, donnez, dit le capucin, grâce à mes soins, jamais vous n'aurez si bien placé votre argent, et l'aumône que j'en vais faire, jointe à la correction que vous avez reçue, vous ramènera, je l'espère, dans la bonne voie. »

Sur un signe qui s'en vint clore le discours du frère quêteur, le voleur s'en fut l'oreille basse, clopin-clopant, à cause des coups qu'il avait reçus; et jamais on n'a pu savoir si les exhortations du moine avaient fructifié dans ce sol ingrat.

Et, maintenant, je crois qu'il est à peu près inutile de vous dire, mes amis, à quoi fut employé le louis du voleur?

— Oh ! fit Stella, cela se devine sans peine; il avait si bon cœur, ce pauvre capucin !

— Et si bon courage à taper, dit en riant Gustave.

— Heureusement pour la pauvre femme; n'est-ce pas, bon papa? demanda Marie.

— Sans aucun doute. Et l'esprit léger, le pied leste, le père Benoist s'en alla tout d'un trait à Fleury, avant de rentrer au couvent, car il avait été si chagrin, ce jour-là, qu'il ne voulait pas remettre au lendemain la joie qu'il allait ressentir, et celle qu'il allait donner; car c'était une bien belle âme que celle de mon oncle Benoist.

— Ton oncle ! s'écria Stella, et tu ne nous l'avais jamais dit que tu avais un oncle capucin?

— Mais, dit Gustave, étais-tu donc heureux d'avoir un oncle comme celui-là! nous n'en avons jamais eu, nous.

— Non, s'écria Marie en se jetant dans mes bras ; mais nous avons un bon papa! »

Je couvris de baisers le front et les cheveux de l'aimable petite créature, qui venait de trouver pour moi ce mot dans son cœur; et comme, dans le même moment, mes baisers me furent rendus par Gustave et par Stella, qui témoignaient ainsi de leur approbation à ce que m'avait dit la douce Marie, je les serrai tour à tour dans mes bras en appelant, sur leurs têtes chéries, toutes les bénédictions du ciel. Après quoi, nous allâmes bien vite nous coucher, car il était minuit sonné, et nous avions, tous quatre, fort grand'peur d'être grondés!

UNE INDISCRÉTION.

PAR Mme CAMILLE DE REVEL



Dans la salle à manger d'un riche hôtel de la Chaussée d'Antin, se trouvaient réunies plusieurs jeunes filles. Emilie Morvan recevait à déjeûner ses amies de pension, et toute fière du rôle de maîtresse de maison que lui avait cédé sa mère, elle leur faisait les honneurs d'une table chargée de friandises.

Parmi ces gracieux visages, on remarquait tout d'abord celui de Céline d'Herbin. Sa physionomie expressive et mobile accusait la vivacité et l'étourderie; son langage brillant et facile allait parfois plus loin que sa pensée, mais la franchise de son regard venait bien vite vous rassurer sur son intention; et l'on

pressentait une femme charmante, dans l'avenir de cette enfant gâtée.

Céline était, ce jour là, l'objet d'une attention toute particulière; elle arrivait d'un long voyage. Son père, le général d'Herbin, qui, depuis la mort de sa femme, ne s'était jamais séparé de sa fille unique, revenait d'une tournée de révision où Céline l'avait accompagné. Elle avait visité Brest, le plus beau port du royaume, et cette rade immense, unique dans le monde, où la main de Dieu semble avoir daigné s'unir à celle de l'homme et travailler de concert avec lui, pour la gloire et la sûreté de la marine française. Céline avait traversé cette Bretagne pittoresque qui conserve si religieusement, à l'ombre de son ciel brumeux, et ses coutumes et ses superstitions sauvages. Elle comprenait le langage de ses naïfs habitants, et apportait d'intéressants récits pour ses compagnes, car si elle s'amusait d'un voyage en jeune fille qui aime le changement, elle savait observer déjà avec une pénétration dont la vivacité ne la détournait pas toujours.

Au milieu des questions qui se croisaient, et dont parfois on n'attendait pas la réponse, un nouveau plat de pâtisserie fut placé sur la table. Une jeune paysanne en était chargée. Céline s'interrompit pour la regarder; son costume la frappa : « D'où te vient cette nouvelle femme de chambre? dit-elle à Émilie, tu ne l'avais pas à ton service, lors de mon départ. Elle est précisément d'un des cantons que je viens de visiter. » La petite Bretonne rougit, Émilie prit la parole : « C'est, dit-elle à Céline, une jeune fille recommandée à ma mère par notre vieille tante qui vient de mourir religieuse, dans un couvent de Quimperlé; elle s'intéressait vivement à Yvonne, et maman l'a prise pour le service de ma petite sœur; elle nous fait des pâtisseries de son pays. » Émilie présenta alors à ses amies la corbeille qu'Yvonne venait d'apporter. Elle contenait ce qu'on appelle en Bretagne *des crêpes à dentelles :* nom fort exact pour définir le travail d'une pâte légère, qui accompagne très-bien les accessoires d'un thé.

« Mais, dit Céline, c'est une attention toute charmante; un souvenir des lieux que je viens de quitter. A Brest, j'en ai mangé bien souvent de ces jolis gâteaux. A propos, ce nom de Brest me rappelle que je ne vous ai pas conté l'événement le plus

extraordinaire de mon voyage. Je vous apporte d'abord une quantité de choses que j'ai achetées pour vous ; devinez où je les ai trouvées ? le croiriez-vous ? au *bagne*, oui, au bagne de Brest. »

A ce nom de malheur, chaque jeune fille se récria avant même de remercier Céline. Ces exclamations de surprise, de répugnance, furent soudain interrompues par un bruit qui les couvrit toutes, et l'on entendit la voix de la femme de chambre, qui gourmandait aigrement Yvonne, parce qu'en quittant la salle à manger, elle venait de heurter un plateau chargé de tasses, dont plusieurs avaient été brisées par cette secousse.

Cet accident réparé, Céline reprit son récit, avec la voix importante d'un narrateur; « oui, mes chères amies, j'ai vu le bagne de Brest ; j'accompagnais de curieuses Anglaises qui me décidèrent à y pénétrer ; mais je m'arrêtai bien vite, dès les premières salles, tour à tour attristée, ou effrayée de tant d'opprobre et de misère. Je ne chercherai donc pas à renouveler mes pénibles impressions en vous en faisant le récit : ce que j'ai à vous conter est plus bizarre et moins désolant.

« Désirant vous apporter quelques-uns de ces ouvrages de paille ou de coco que les forçats travaillent avec tant d'adresse, je m'approchai de celui qui paraissait avoir réuni, dans sa petite boutique, les plus jolis de ces colifichets. Ce galérien se distinguait de ses compagnons par une figure si douce, je dirais presque si honnête, qu'il m'intéressa, et je lui adressai la parole, avec cette espèce de timidité honteuse qu'on éprouve en présence de l'humiliation d'un malheureux.

« Comme je mettais un peu de temps dans le choix de mes achats, mon père qui revenait d'une visite plus complète dans ce triste séjour, mon père nous rejoignit, et regardant une corbeille que je tenais encore à la main : « Pour qui ce joli ouvrage? me dit-il ; à laquelle de tes amies le destines-tu ? — A Emilie Morvan, répondis-je, c'est un souvenir de mes voyages que je veux lui apporter à Paris. » Mais ce qui va bien te surprendre, ma chère amie, c'est qu'à ce nom d'Emilie Morvan, le forçat me regarda avec une sorte d'émotion, et répondant, par un peu plus d'assurance, à la pitié que je lui témoignais, prononça bien bas ces mots : « Est-elle aussi bonne, aussi charitable que vous, Mlle Emilie Morvan ? — Certainement et bien

plus encore, lui répondis-je sans me rendre compte d'abord de cette demande singulière dans la bouche d'un galérien. » Je payai généreusement le pauvre homme, et je m'éloignai de lui avec le reste de la société qui n'avait entendu ni sa question, ni ma réponse.

« Seule, et raisonnant mieux cette circonstance étrange, je me dis que ce pauvre misérable pouvait bien avoir été quelque commis infidèle de la maison de banque de ton père. Une seconde réflexion détruisit la première. La tournure de cet homme était celle d'un paysan. Le gardien, que je questionnai, me répondit qu'effectivement il était des campagnes environnantes; que, condamné pour vol, sa douceur, sa résignation, faisaient naître l'intérêt de ceux qui l'approchaient; que son temps était près d'expirer, mais que sans doute il ne profiterait pas de sa liberté parce qu'il était déclaré phthisique et se mourait. »

Au commencement de ce récit, Yvonne qui rentrait pour continuer son service, s'était tout à coup arrêtée, et le dos appuyé contre la porte, elle écoutait Mlle d'Herbin avec une immobilité complète. Mais, à la fin de la phrase que Céline venait de prononcer, Yvonne pâlit soudain et tomba raide sur le parquet, en poussant un profond gémissement. Céline, placée en face d'elle, fut le premier témoin de cette crise inattendue; elle courut à son secours et se trouva à ses côtés, au moment où la pauvre fille cherchait, avec beaucoup d'efforts, à retrouver ses sens et sa raison; elle essayait de se soulever, jetait des regards inquiets autour d'elle, prononçait des mots sans suite et dans une langue inconnue, avec une expression de terreur et de désespoir. Toutes ces demoiselles l'avaient entourée; la femme de chambre de Mme Morvan, Mlle Suzanne, les secondait auprès de la jeune fille; tout à coup Céline, qui paraissait seule écouter et comprendre les mots sans suite qu'Yvonne prononçait, Céline s'écria : « Ah! mon Dieu! qu'ai-je fait! tout est expliqué. Ce forçat, ce malheureux, c'est le père d'Yvonne; elle le dit elle-même dans son délire; pauvre enfant! pauvre petite! craindre la mort d'un père! quel coup affreux! et c'est moi qui viens de le lui porter; » et, dans son touchant repentir, Céline prodiguait à Yvonne, les soins les plus empressés, les noms les plus affectueux, les excuses les plus sincères.

Yvonne revint à elle enfin, mais elle demanda tout aussitôt à se retirer dans sa chambre. Émilie paraissait préoccupée, les jeunes filles chuchottaient dans un coin de la salle, Céline ne songeait qu'à la douleur d'Yvonne sans rien prévoir au delà. Quant à Mlle Suzanne, après avoir reconduit la malade avec un air de maussade répugnance, elle se rendit promptement à l'office; là, elle se mit à raconter à toute la maison qu'Yvonne, la jolie Bretonne, Yvonne la pieuse, la douce, qui faisait tant la *câline* avec ses maîtres, si bien recommandée par une *religieuse*, n'était autre que la fille d'un forçat, d'un *forçat des bagnes*.

De l'office, ce bruit se propagea promptement à l'écurie, de l'écurie chez le concierge; l'*épouse* de ce dernier trouva, à l'instant même, un prétexte pour sortir; et, deux heures après l'imprudente exclamation de Céline d'Herbin, on répétait dans toute la domesticité de la Chaussée d'Antin, que M. Morvan, le banquier, ne pouvait garder à son service la fille d'un forçat, sans danger pour sa caisse, et sans une profonde immoralité.

Céline d'Herbin revint chez son père, rêvant tristement à la scène dont elle avait été la cause fatale. Un pressentiment douloureux se réunissait, dans son cœur, à ses inquiétudes sur cette jeune fille; elle ne voulait pas s'avouer entièrement la terrible influence que la divulgation du secret d'Yvonne pouvait avoir sur la destinée de cette pauvre enfant, Céline le sentait, sans se le reprocher encore.

Dès le lendemain, elle envoya savoir de ses nouvelles. Pour toute réponse, elle apprit son départ. Dès l'aube du jour, elle avait disparu, ne pouvant, disait-elle, dans une lettre adressée à Mme Morvan, demeurer plus longtemps dans une maison où on la ferait rougir; elle remerciait la famille Morvan, la priant de ne pas s'occuper d'elle, une place honnête lui étant proposée. On sut alors que Suzanne s'était chargée de lui raconter tout ce que son évanouissement avait fait découvrir.

A cette nouvelle du départ d'Yvonne, Mlle Morvan ajoutait : que, tout en regrettant cette jeune fille pleine de douceur, d'intelligence et de probité, elle était heureuse qu'elle eût pris la première son parti, parce que sa mère était décidée à la renvoyer.

Céline d'Herbin éprouva une douleur réelle de la disparition de la pauvre fille; elle maudit mille fois sa cruelle indiscrétion,

qui avait causé ce malheur; elle se fit tant de reproches, en conçut un tel chagrin, que son père finit par s'en tourmenter; enfin, Céline put se rattacher à cette pensée consolante qu'Yvonne était bien placée, et que l'état de santé du malheureux forçat la délivrerait bientôt de cette injuste réversibilité du crime qui pèse ainsi sur une tête innocente.

De grands événements d'ailleurs vinrent amener une diversion complète dans les pensées de Mlle d'Herbin; elle entrait dans sa dix-huitième année, époque fixée par sa famille pour son mariage avec Édouard de Nervins, son cousin, attaché depuis quelques années à l'ambassade d'Autriche; celui-ci revenait passer plusieurs mois en France. Déjà dans un court voyage qu'il était venu faire à Paris, il avait suivi avec un tendre intérêt les heureux développements que l'âge et l'éducation apportaient chaque jour chez sa jeune parente. Céline, tout en ignorant alors les projets de sa famille, avait apprécié le mérite de son cousin; ce fut donc avec une prévention toute favorable qu'elle accueillit sa demande. Celui-ci arriva enfin. Le mariage devait se célébrer très-prochainement. L'hiver s'avançait et M. de Nervins était attendu à Vienne aux premiers jours du printemps.

Un jour que Céline était fort occupée, avec Émilie et Mme de Morvan, de robes nouvelles que sa couturière lui apportait, Rosalie, sa femme de chambre, entre tout essoufflée ayant, disait-elle, une grande histoire à conter. « Un cheval, traversant au galop la rue où elle se trouvait, venait de renverser plusieurs personnes; quant à elle, prise de terreur, elle s'était brusquement jetée dans la boutique d'un petit bijoutier où les secours les plus empressés lui avaient été prodigués. Céline ne savait trop encore si cette petite anecdote était une invention de Rosalie pour servir d'excuse à son retard, lorsque cette fille ajouta : que ce bijoutier et sa femme étaient précisément de son pays, qu'au surplus elle avait été à même de leur rendre sur le champ service pour service, car, reprit-elle avec emphase: « savez-vous qui j'ai trouvé chez eux comme domestique et que j'ai reconnue, bien qu'elle fût pâle et très-changée !.. la petite Yvonne, la fille du forçat! Ah ! je leur ai dit tout de suite ce qu'elle était, et comme quoi ils auraient tort de la garder, dans une boutique de bijoux encore! »

Ce malencontreux récit qui venait si mal à propos renouveler tous les regrets de Céline, la jeta dans une véritable douleur; elle entra dans un violent accès de colère contre Rosalie; elle lui reprocha sa cruauté pour une pauvre créature innocente des fautes de son père, qu'elle chassait ainsi de son dernier asile. Mais soudain une phrase de la femme de chambre, bien amère dans sa naïveté, vint mettre un terme aux reproches sanglants de Céline. « Mais, reprit cette pauvre fille toute déconcertée, j'ai cru pouvoir avertir des gens de mon pays de ce qu'était la petite Yvonne; mademoiselle en avait bien prévenu Mlle Morvan : ce n'était pas un secret. »

Céline accepta cette apostrophe cruelle dont Rosalie ne sentait ni la portée, ni l'inconvenance; elle comprit les derniers mots prêts à sortir de ses lèvres; une larme vint les arrêter. Rosalie disait vrai; pourquoi Céline eût-elle exigé d'une fille sans éducation ce qu'elle-même n'avait su faire? mais il était dit que la malheureuse Céline devait retrouver partout les traces de son indiscrétion.

A quelques jours de là, comme elle entrait dans l'atelier de sa lingère, elle aperçut dans un des coins de la salle, une ouvrière à la figure pâle et souffrante qui travaillait avec la plus grande activité. Comme Céline s'approchait d'elle, la jeune fille leva les yeux. C'était Yvonne. En reconnaissant Mlle d'Herbin, elle rougit subitement, devint toute tremblante et sans remarquer que Céline lui tendait la main avec l'expression de la plus touchante bonté, elle posa son ouvrage et quitta la salle.

Oubliant le motif qui l'amenait, Céline demanda vivement des renseignements sur l'ouvrière qui venait de s'éloigner, on lui répondit que c'était une pauvre fille du quartier engagée dans la maison depuis peu de jours pour aider à des commandes pressées, mais qu'on pensait que madame la garderait tout à fait, car elle était d'une douceur extrême et très-active, quoique souffrante. Encore plus attendrie par ces nouveaux détails, Mlle d'Herbin pria qu'on allât chercher Yvonne, parce qu'elle désirait lui parler. La personne, chargée de cette commission, rentra tout aussitôt fort étonnée, en disant qu'Yvonne venait de partir en annonçant à la portière qu'elle ne rentrerait plus dans la maison.

Céline ne répondit rien et sortit de l'atelier avec un serre-

ment de cœur inexprimable; elle venait d'acquérir la preuve que la malheureuse enfant la regardait comme sa plus mortelle ennemie; qu'à sa vue seule, pressentant de nouveaux malheurs, elle croyait s'y soustraire par une prompte fuite. Mais qu'allait-elle devenir? c'était la question que Céline s'adressait sans cesse avec la plus douloureuse anxiété.

L'époque fixée pour le mariage de Mlle d'Herbin approchait; mais, à la veille d'un si grand événement, au milieu de tous les soins dont elle était l'objet et des occupations qui venaient l'arracher à ses pensées intimes, elle ressentait une mélancolie qu'elle ne parvenait pas toujours à dissimuler. Un sentiment de remords la poursuivait. Il s'y joignait une sorte de superstition douloureuse : elle avait peur.

Voulant cacher ses chagrins à M. de Nervins qui commençait à s'alarmer du changement subit de son caractère, c'est dans la solitude qu'elle laissait couler ses larmes. Suivie de sa seule femme de chambre, elle se rendait chaque jour à l'église; et là, aux heures où elle était le plus silencieuse, elle offrait à Dieu sa prière et se sentait soulagée.

Par une des plus sombres journées de décembre, au moment où Céline allait quitter sa place accoutumée, elle remarqua, dans un endroit obscur de l'église, une femme qui priait avec ferveur. Ses vêtements étaient ceux de la pauvreté; elle tremblait de froid, mais ne paraissait rien sentir tant elle était absorbée par sa pieuse méditation. Le cœur de Céline battit par un sentiment instinctif, avant que ses yeux lui eussent expliqué d'où provenait son émotion. C'était Yvonne!... Yvonne réduite à la misère, Yvonne qui, près de Dieu seul, ne craignait rien, car lui seul ne la chasserait pas.

Céline restait immobile à sa place, n'osant avancer vers la pauvre fille, craignant de la perdre de vue comme une apparition que le moindre bruit peut faire évanouir. Puis, se décidant tout à coup avec une sorte d'inspiration. «Tu vois cette femme, dit-elle à Rosalie d'une voix basse et agitée, et la saisissant d'une main, tandis que de l'autre elle lui désignait Yvonne, il faut que tu la suives, que tu saches où elle demeure à quelque prix que ce soit, aujourd'hui, à présent... Vois! elle se lève, elle se dirige vers la porte; pars à l'instant même, ou c'est moi qui vais courir sur ses traces. Rosalie s'éloigna rapidement et

Céline la conduisit du regard jusqu'à ce que l'ayant perdue de vue, elle se décidât à rentrer seule chez son père pour la première fois de sa vie et agitée de mille émotions.

Rosalie se fit attendre bien longtemps ; elle revint fatiguée d'une course vaine ; après bien des détours, ayant vu Yvonne entrer dans une maison de chétive apparence, et prenant cette maison pour sa demeure, elle s'était décidée à y pénétrer, mais elle avait découvert alors que ce n'était qu'un passage qui conduisait ailleurs, et les gens des environs ne purent lui donner aucun renseignement sur celle qu'elle cherchait.

En dépit de ce douloureux désappointement, Mlle d'Herbin comprit que ce qu'elle devait à son père, à M. de Nervins, lui interdisait jusqu'à l'apparence d'un chagrin. Elle réunit donc tous ses efforts et, pour quelques jours seulement, elle voulut oublier ce triste épisode de sa jeune existence.

On venait de signer le contrat. Il y avait une grande affluence de monde dans les salons de M. d'Herbin. « Mademoiselle, dit Édouard bien bas à sa fiancée, je regrette de vous enlever un seul moment à vos amies, mais votre domestique vient de me dire que quelqu'un vous attendait dans votre appartement, pour vous entretenir d'une chose qui ne pouvait absolument se remettre. » Céline se rendit chez elle, ne devinant pas qui pouvait être assez indiscret pour l'importuner en un pareil moment. Grande fut sa surprise, en entrant dans son salon d'étude, de se trouver seule avec M. de Nervins qui, montant par un escalier de service, l'avait précédée de quelques instants.

Mlle d'Herbin resta d'abord étonnée et silencieuse ; Édouard ne lui laissa le temps d'aucune réflexion : « Ma bonne Céline, lui dit-il avec émotion, vos cadeaux de noce sont aujourd'hui sous les yeux d'une foule curieuse ; les choses futiles peuvent être livrées aux regards des indifférents, mais ce qui se donne et se reçoit avec le cœur doit rester entre nous ; vous me pardonnerez donc de vous avoir conduite ici pour vous offrir mon dernier présent. Rosalie nous quitte ; vous le savez, elle se marie à Paris. Vous aviez besoin pour la remplacer d'un serviteur dévoué, fidèle, intelligent ; acceptez de ma main une vertueuse enfant dont la réputation est sans tache et qui mérite, je le sais, votre protection ; elle est maintenant orpheline ; nous lui tiendrons lieu de parents. »

Céline comprenait mal encore et le langage d'Edouard et la cause de sa préoccupation, quand tout à coup la pauvre petite Yvonne, sortant d'un cabinet voisin, vint se précipiter aux pieds de sa nouvelle maitresse, et lui apprit tout par sa seule présence, avant d'avoir pu donner un libre cours à l'exaltation de sa reconnaissance? Céline releva la jeune fille, l'embrassa tendrement et lui promit tout un avenir de paix pour ses malheurs passés, dont elle avait été la cause. Quant à Edouard, il n'était pas de mots qui sussent lui peindre la douce gratitude, dont son cœur était pénétré, elle ne put que lui tendre la main... Mais quelles douces larmes coulaient sur son visage !

Rosalie avait découvert Yvonne dans le dernier asile où elle cachait sa misère et son abandon ; mais effrayée de la douleur où elle plongerait M[lle] d'Herbin, en lui peignant la situation de la pauvre fille, ce fut à M. de Nervins qu'elle confia l'histoire d'Yvonne.

Uniquement occupé du bonheur de Céline, Edouard ne négligea aucun soin, aucune démarche; il se conduisit avec prudence, avant d'accorder son entière protection à la jeune orpheline ; il agit avec toute la générosité d'un homme de cœur, quand il la sut digne de ses bontés.

Une nouvelle expression de douce joie était répandue sur l'aimable visage de Céline lorsqu'elle reparut au salon. « Voyez, répétaient ses jeunes amies, c'est encore quelque belle parure dont son futur vient de lui faire présent; qu'elle est heureuse ! —Oui, murmura Céline, il est vrai, je suis *bien heureuse*, et elle regarda M. de Nervins qui s'approchait; ils se comprirent tous deux dans un éloquent silence; le mystère sied aux nobles actions, comme la pudeur à la beauté.

LA GALILÉE.

PAR M. BAPTISTIN POUJOULAT.

Il n'y a pas sous le soleil de pays plus historique, plus vénéré et plus saint que la Palestine. C'est la contrée que Dieu promit à Abraham et à sa postérité, quand il lui dit, dans son pays

de Chaldée où il vivait : « Sors de ta terre et de ta parenté, et viens en la terre que je te montrerai. Et je ferai naître de toi une grande nation. Et je te bénirai, et tu seras béni ! Je bénirai ceux qui te béniront, et maudirai ceux qui te maudiront ! Et en toi seront bénies toutes les familles de la terre ! » Et Abraham écouta la parole du Seigneur. Il quitta la Chaldée et vint s'établir dans la Terre-Promise avec sa famille et ses nombreux troupeaux.

Plus tard, Jacob, petit-fils d'Abraham, et ses enfants, allèrent vivre en Égypte avec Joseph, qui était devenu, par sa grande sagesse, gouverneur des pays que le Nil arrose. Environ quatre cents ans après, la race de Jacob était très-nombreuse ; elle s'élevait à plus de six cent mille âmes, quand Moïse, le grand législateur des Hébreux, l'arracha de la servitude des Égyptiens pour la conduire dans la Palestine. Mais Moïse mourut sans avoir pu mettre le pied dans la Terre-Promise, et ce fut Josué qui y fixa les Hébreux. Pendant deux mille ans, les Israélites régnèrent avec gloire dans la Terre-Sainte ; et, chose digne d'admiration, quand tous les peuples de l'univers étaient plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, les Israélites seuls adoraient le vrai Dieu ! Le monde avait oublié Dieu ; il n'était plus connu que dans la Judée[1]. Mais, comme l'a fait observer un écrivain anglais, le docteur Keet, dans son livre intitulé : *Évidence des Prophéties*, une des particularités les plus remarquables de la religion juive, c'est que, tandis qu'elle proclamait sa supériorité sur toutes les autres, qu'elle se distinguait de chacune d'elles, comme étant la seule qui enseignât le culte de l'unique et vrai Dieu vivant, et que tout chez elle tendait, dans une parfaite harmonie, vers ce but pour lequel elle avait été instituée, elle reconnaissait qu'elle n'était elle-même qu'un acheminement vers une future révélation, meilleure et plus parfaite. Plusieurs des institutions de la religion juive ne pouvaient convenir qu'à la Judée ; sa morale était incomplète ; ses rites nombreux, oppressifs et dépourvus de tout mérite inhérent ; et comme elle n'était applicable qu'à un seul pays, qu'elle était imparfaite, passagère, et pleine de promesses d'un avenir meilleur dont elle préparait seulement les voies, elle n'avait évidemment pour but que de présager une autre religion. Cette religion, que les

[1] Origène.

sages et les voyants d'Israël attendaient; cette religion, qui devait être universelle, applicable à tous les peuples, à tous les pays de la terre, parut avec notre Seigneur Jésus-Christ, son divin fondateur. Et ce fut de la race d'Abraham et de Jacob que naquit, comme l'avaient annoncé les anciens oracles d'Israël, cet enfant pur comme l'aurore, cet enfant qui devait *porter sur son épaule* la marque de sa principauté; cet enfant qui devait être appelé admirable, conseiller, Dieu le fort, prince de la paix; cet enfant qui devait s'asseoir sur le trône de David, posséder son royaume, l'affermir, le fortifier dans la justice et l'équité jusqu'à la fin des temps [1]. Que de merveilles! et combien on est frappé de la grandeur de Dieu, de sa puissance, de sa miséricorde, de sa bonté pour les hommes, en lisant, dans les saintes Écritures, tout ce qu'il a fait pour eux!

Eh bien! une terre où se sont accomplies tant de révolutions et de miracles, une terre où le voyageur ne peut faire un pas sans trouver de glorieuses traces; une terre, enfin, d'où est sortie la religion chrétienne qui a sauvé le monde, ne mérite-t-elle pas d'être bien connue, bien étudiée?

L'ancien et le nouveau Testament sont la base de toutes les histoires du monde. Les enfants, en entrant dans la vie, doivent en faire leur étude de prédilection; or, pour bien savoir l'histoire d'un peuple, quel qu'il soit, il est de toute nécessité d'avoir une idée exacte de la géographie du pays qu'il a habité. Nous avons vu de nos yeux, touché de nos mains le pays d'Abraham, de Jacob et du Christ; nos jeunes lecteurs aimeront à trouver ici, nous le pensons, quelques indications géographiques sur la Terre-Sainte.

La Palestine est connue sous différents noms; et chacun de ces noms se rattache à une particularité, à un événement de son histoire. On l'appelle *Terre-de-Chanaan*, parce qu'elle fut primitivement occupée par les peuples descendus des onze fils de Chanaan, quatrième fils de Cham; *Terre-d'Israël*, parce que Jacob portait aussi ce nom; *Terre-de-Jéhovah* ou *Terre-du-Seigneur*, parce que, comme nous l'avons déjà dit, ce pays était le seul où le vrai Dieu fût adoré dans le temps des païens; *Terre-Promise*, parce que Dieu avait promis à Abraham que ses descendants la posséderaient; *Terre-Sainte*, par ce qu'elle fut sanc-

[1] Isaïe.

tifiée par la présence, les miracles, les souffrances, la mort et la résurrection glorieuse de notre Seigneur Jésus-Christ; *Terre-de-Judée*, du nom de la tribu de Juda. Le nom de *Palestine* lui vient des Philistins, les éternels ennemis des Hébreux, dont la capitale était Gaza, ville située à l'extrémité méridionale de la Terre-Sainte. Nous lisons dans la *Genèse*, chapitre XV, verset 18, que la Terre-Promise s'étendait depuis le fleuve de l'Égypte jusqu'au grand fleuve de l'Euphrate ; mais cette vaste étendue n'a été possédée que sous le règne de Salomon, et nous nous bornerons, ici, à ne donner quelques indications que sur la Palestine *proprement dite*.

Sa longueur ne dépasse pas cinquante lieues; sa largeur, trente lieues. Elle est bornée, au sud-ouest, par Gaza et la Méditerranée, au sud-est par l'Idumée, à l'orient par les monts d'Arabie et l'ancien pays des Mohabites, au nord par l'Anti-Liban. La Palestine se divise aujourd'hui en trois provinces: la Galilée, la Samarie et la Judée; la première a pour principale ville, Nazareth, la seconde Naplouse, l'antique Sichem, la troisième, Jérusalem. Ce pays a passé successivement sous la domination des Juifs, des Grecs, des Romains, des Français, au temps des croisades; il est aujourd'hui sous la domination des Turcs. La population actuelle de la Palestine ne dépasse pas cent mille habitants; ce sont des chrétiens, des musulmans et des juifs. Ces derniers sont les moins nombreux. On trouve à peu près autant de chrétiens que de musulmans. Cette contrée qui était si riche, si peuplée au temps de la prospérité des Juifs est réduite aujourd'hui à la dernière misère. La Palestine n'a plus pour elle que ces beaux et saints souvenirs. Cependant ce pays n'a rien perdu de sa fertilité; il produirait encore toute sorte de denrées, s'il était habité et gouverné par un autre peuple que le peuple turc. Les chrétiens gémissent sous le joug des enfants de l'islamisme.

La Galilée est remarquable par la fécondité de la terre; elle offre deux belles et larges vallées : celles de Loubi et d'Esdrelon. C'est dans la Galilée que se trouve Cana où notre Seigneur changea l'eau en vin; c'est dans la Galilée que se trouve la montagne des Béatitudes, du haut de laquelle le divin fils de Marie prononça ce beau discours que nous lisons dans l'Évangile de saint Mathieu; c'est dans la Galilée qu'on

voit le lac de Génézareth ou mer de Tibériade, dont les tempêtes s'apaisaient à un signe du Fils de l'Homme. Il marcha sur ses eaux à pied sec ; et ce fut sur ses bords près du village d'Emmaüs, dont on voit encore l'emplacement, que notre Seigneur se montra à deux de ses disciples après sa résurrection. Non loin de la mer de Tibériade, près du lieu où s'élevait la ville de Nephtali, patrie des apôtres saint Pierre, saint André, et saint Philippe, on voit la petite colline de la *Multiplication des pains.* C'est là que Jésus nourrit miraculeusement une grande multitude qui l'avait suivi. « Le soir, dit l'évangéliste saint Mathieu [1], les disciples s'approchèrent de Jésus et lui dirent : Ce lieu est désert et l'heure est avancée; renvoyez cette multitude pour qu'elle aille dans les bourgs voisins s'acheter de la nourriture. Jésus leur répondit : Il n'est pas nécessaire qu'ils s'en aillent, vous-mêmes, donnez-leur à manger.—Nous n'avons ici, répliquèrent ses disciples, que cinq pains et deux poissons.—Apportez-les moi,» dit Jésus. Et après avoir ordonné à la foule de s'asseoir sur l'herbe, ayant pris ces cinq pains et les deux poissons, regardant le ciel, il les bénit, les rompit, donna les pains à ses disciples, et ceux-ci les donnèrent à la multitude, et tous mangèrent et furent rassasiés. Et on emporta les restes qui remplissaient douze corbeilles. Or, le nombre de ceux qui mangèrent fut de cinq mille hommes, sans compter les enfants et les femmes. »

N'oublions pas de citer le Jourdain, ce fleuve sacré qui suspendit son cours pour laisser passer Josué et son armée; ce fleuve où fut baptisé, par saint Jean-Baptiste, celui qui venait pour baptiser le monde et le laver de quatre mille ans d'iniquités.

Le Jourdain, que les gens du pays appellent tantôt *Nahr-Ardine,* tantôt *Nahr-el-Charriah,* prend sa source dans une grotte creusée par la nature au pied d'une grande montagne taillée à pic ; c'est le Grand-Hermon, dont parle l'Écriture ; les Arabes lui ont donné le nom de Djebel-el-Sehuk : *montagne du Vieillard.*

Le Jourdain a une autre source près du village de Banias, et de la forêt de ce nom. Cette source est moins considérable que la première ; celle-ci sort en bouillonnant du rocher et roule en

[1] Chap. 14.

cascades superbes. Après avoir traversé le lac de Génézareth ou mer de Galilée, comme le Rhône traverse, en Suisse, le lac de Genève, le Jourdain va se jeter dans la Mer Morte dont nous aurons occasion de parler, lorsque nous porterons nos pas en Judée et à Jérusalem. Les bords du Jourdain sont couverts de saules, de platanes et de roseaux. Cette brillante verdure disparaît insensiblement à mesure que le fleuve approche de la Mer Morte autour de laquelle on ne voit aucune végétation. Quoique l'Écriture fasse souvent mention de rivières, le Jourdain est toutefois, à proprement parler, la seule rivière de la Terre-Sainte. Les cours d'eaux de la Palestine sont plutôt des torrents que des fleuves. Le torrent de Cédron, qui passe au pied du mont des Olives, à peu de distance à l'orient de Jérusalem est presque toujours à sec; et le Cilon, qui coule dans la plaine d'Esdrelon, et qui se jette dans la Méditerranée du côté de Saint-Jean-d'Acre, n'est qu'un ruisseau de peu d'importance. Depuis sa source jusqu'à son embouchure, le Jourdain parcourt un espace d'environ quarante lieues. Son lit est encaissé et profond depuis son origine jusqu'à l'endroit où il traverse la mer de Galilée, mais il devient très-large en s'avançant vers la Mer Morte. Ses eaux sont excellentes à boire, quoiqu'elles aient une couleur jaunâtre.

Il est, en Galilée, une montagne célèbre; c'est le Thabor où notre Seigneur fut transfiguré. « Jésus prit avec lui, Jacques et Jean son frère, dit l'évangéliste [1], et les conduisit sur une haute montagne, et il fut transfiguré devant eux. Sa face resplendit comme le soleil; ses vêtements devinrent blancs comme la neige. Et voilà que leur apparurent Moïse et Élie conversant avec Jésus. « Seigneur, dit Pierre à Jésus, il nous est bon d'être ici; si vous le voulez, faisons ici trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, une pour Élie. » Comme il parlait encore, voilà qu'une nuée brillante les enveloppa; et de la nue sortit une voix qui disait : « Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis ma complaisance; écoutez-le; » et les disciples, entendant cette voix, tombèrent la face contre terre et furent saisis d'effroi. Et Jésus s'approcha d'eux, les toucha et leur dit : « Levez-vous, ne craignez point. » Ses disciples levèrent les yeux, ne virent plus personne, excepté Jésus tout seul. »

[1] Saint Mathieu, chap. 17.

Cette transfiguration n'était-elle pas, comme nous l'avons dit ailleurs, une prophétique image de l'immense transformation qui allait s'accomplir chez les sociétés humaines par la doctrine de Jésus-Christ?

Le Thabor, que les anciens appelaient *Atabyrion*, ou *Itaburin*, est la plus haute montagne de la Galilée; son élévation est de cinquante toises au-dessus du niveau de la mer ; les gens du pays l'appellent *Djebel-el-Nour* (Montagne de la Lumière) parce que, dès que le soleil paraît derrière la chaîne d'Arabie, ses premiers rayons frappent la cime du mont. Le Thabor, isolé des autres montagnes, est situé à l'extrémité nord-est de la plaine d'Esdrelon, à deux lieues à l'orient de Nazareth, à trois lieues à l'ouest de la mer de Galilée. Djebel-el-Nour a une forme ronde; sa base peut avoir deux lieues de circonférence; il s'élance vers le ciel comme un dôme superbe. S'il pouvait y avoir sur la terre un trône digne de l'Éternel, ce trône serait le Thabor! son sommet, couvert des débris de trois églises élevées par sainte Hélène, l'une en l'honneur de Jésus-Christ, l'autre en l'honneur de Moïse, la troisième en l'honneur d'Élie, offre une demi-lieue de tour. Cette montagne sacrée fut longtemps habitée par des moines; elle est aujourd'hui abandonnée. Les pères latins de Nazareth viennent, accompagnés de quelques fidèles, célébrer la sainte messe, sur le sommet de Djebel-el-Nour, le jour de la fête de la Transfiguration. L'âme de ceux qui assistent à cette messe doit être bien profondément remuée. À genoux sur le mont de la Lumière d'où l'œil embrasse la vaste région de la Décapole, ils doivent se sentir plus près de Dieu. Tout bruit de la terre cesse; on n'entend que les saintes paroles du prêtre et les voix mystérieuses de la nature. Quel spectacle! quel lieu pour célébrer le divin sacrifice! l'autel, c'est le Thabor! la voûte du temple, le pavillon des cieux!

Au pied du Thabor, au sud-ouest, apparait le village de Naïm où Notre-Seigneur rappela à la vie le fils unique de la veuve.

A une distance d'une lieue, au sud de Djebel-el-Nour, s'élève la montagne de Gelboé où le roi Saül et ses trois fils, Jonathas, Abinadad et Milchisua, moururent sous le glaive des Philistins, leurs ennemis. David, si longtemps persécuté par Saül, se trouvait alors dans le pays du roi de Geth, avec six cents israé-

lites qui lui étaient dévoués. Le vainqueur de Goliath, apprenant la défaite des Hébreux, pleura la mort de Saül et de Jonathas, son ami. David exprima sa douleur profonde dans un chant funèbre, où se montre déjà la sublime poésie des psaumes. « Montagnes de Gelboé, dit en gémissant le poëte guerrier, montagnes de Gelboé, que la rosée et la pluie ne tombent jamais sur vous ! qu'il n'y ait plus sur vos coteaux des fruits dont on offre les prémices ! parce que c'est là, oui, c'est là qu'a été jeté le bouclier des vaillants d'Israël ! le bouclier de Saül, comme s'il n'eût pas été sacré de l'huile sainte! votre mort perce mon âme de douleur, ô Jonathas, mon frère! je vous aimais comme une mère aime son fils unique! vous étiez le plus beau des princes, ô Jonathas! vous étiez plus aimable que la plus aimable des femmes[1] ! »

Revenons maintenant à Nazareth. Parlons des lieux saints de cette ville, qui furent visités tant de fois par des Chrétiens de tous pays avec une piété si fervente !

Nazareth est située dans une étroite vallée entourée de montagnes basses de tous côtés; la ville s'élève principalement en amphithéâtre sur le penchant oriental d'une de ces montagnes. Les rues sont étroites ; elles vont toutes en montant ou en descendant. Nazareth compte quatre mille habitants, dont deux mille uniquement chrétiens; le reste est musulman.

Les environs de la cité sont plantés d'oliviers, de figuiers et de nopals. Les musulmans ont une mosquée à Nazareth ; les chrétiens, une assez jolie église dédiée à la Sainte-Vierge; elle fut bâtie par sainte Hélène, mère de Constantin, premier empereur chrétien. Cette église renferme le lieu où s'élevait la petite maison de la Sainte-Vierge, avant qu'elle fût miraculeusement transportée par les anges sur les bords de la mer Adriatique, dans le champ d'une pieuse femme appelée *Lorette*. L'emplacement de la maison de Marie offre maintenant une grotte taillée dans le roc; elle a vingt pieds de longueur, dix pieds de largeur et sept pieds de hauteur; on y descend par quelques marches de marbre blanc. Voilà la grotte de l'Annonciation, le lieu où s'accomplit le miracle de notre rédemption. L'endroit où la Vierge était assise quand l'envoyé du Seigneur lui apparut, est

[1] Les Rois, liv. II, chap. 27 ; *idem*, liv. II, chap. 1.

marqué par une colonne de granit; un peu plus loin, est une autre colonne qui indique la place où s'arrêta le divin messager. Un petit autel, entouré de dix lampes d'argent qui brulent sans cesse, s'élève contre le mur septentrional de la grotte. Au-dessus de l'autel est un tableau fort médiocre représentant l'Annonciation. Sur un morceau de marbre blanc qu'on voit au bas de l'autel, on lit ces mots :

VERBUM CARO HIC FACTUM EST.
Ici le verbe s'est fait chair.

Toutes les fois que le chrétien s'agenouille dans la grotte de l'Annonciation, il répète ces divines paroles de l'Évangile de saint Luc, chap. 1 : « L'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, auprès d'une vierge qu'un homme de la maison de David, nommé Joseph, avait épousée, et cette vierge s'appelait Marie. » L'ange étant entré où elle était, lui dit : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce ! le Seigneur est « avec vous; vous êtes bénie entre toutes les femmes ! » Marie fut troublée en entendant ces paroles; elle pensait en elle-même quelle pouvait être cette salutation; et l'ange lui dit : « Ne crai- « gnez point, Marie, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. « Voilà que vous concevrez en votre sein, et vous enfanterez « un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, il « s'appellera le fils du Très-Haut; le Seigneur-Dieu lui donnera « le trône de David, son père, et il régnera éternellement dans « la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. » Alors Marie dit à l'Ange : « Comment cela se fera-t-il puisque je ne « connais point d'homme? » L'ange lui répondit : « Le Saint- « Esprit descendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous « couvrira de son ombre. C'est pourquoi le saint qui naitra de « vous sera appelé le fils de Dieu. » Alors Marie dit : « Voici la « servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole. » Et l'ange s'éloigna.

On sait que Joseph exerçait son état de charpentier dans une autre maison que celle où vivait Marie. La maison où Jésus-Christ travailla lui-même est située à une cinquantaine de pas de l'église de l'Annonciation. C'était une salle basse de dix ou douze pieds de large sur autant de long; un banc de pierre s'offrait en dehors pour reposer le passant ou le voyageur. Les Turcs ont démoli une partie de cette maison vénérée, qui avait

été transformée en église par sainte Hélène. Il en reste encore une chapelle, où les pères latins célèbrent la messe tous les jours. Les chrétiens de Nazareth appellent cette petite chapelle: *Boutique de Joseph.* Non loin de là est une autre vieille masure où l'on dit aussi la messe. Au milieu de cette antique construction est une table formée par une pierre d'environ douze pieds de longueur sur dix pieds de largeur. On croit que le Sauveur prenait quelquefois ses repas avec ses disciples sur cette table de pierre. Sur le mur de cette petite chapelle, on lit une inscription latine dont voici la traduction :

« C'est une tradition qui s'est perpétuée sans interruption parmi les nations orientales, que cette pierre, dite *la table du Christ,* est la même pierre où notre Seigneur Jésus-Christ mangeait avec ses disciples, avant et après sa résurrection. La visite de ce monument procurera le bénéfice d'une indulgence plénière pour sept ans, à la seule condition de réciter un *Pater Noster* ou un *Ave Maria*, pourvu qu'on soit en état de grâce. »

On peut visiter, aussi, à une demi-heure à l'ouest de Nazareth, *la montagne du précipice*, du haut de laquelle, selon la tradition, Jésus fut précipité par les Juifs. C'est une montagne escarpée dont l'aspect est effrayant. Les Juifs voulurent punir ainsi le Sauveur, parce qu'il s'était appliqué, dans la synagogue de Nazareth, les paroles suivantes du prophète Isaïe : « L'esprit du Seigneur est sur moi, c'est pourquoi il m'a consacré par son onction; il m'a envoyé pour prêcher l'Évangile aux pauvres, pour consoler ceux qui ont le cœur brisé de douleur; pour annoncer aux captifs qu'ils vont être mis en liberté, et aux aveugles qu'ils vont recouvrer la vue; pour délivrer ceux qui sont accablés de misère; pour publier l'année favorable du Seigneur, et le jour auquel il rendra à chacun selon ses œuvres [1].

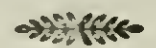
On éprouve de bien douces impressions en parcourant tous ces saints lieux. On aime Nazareth, ses montagnes, sa vallée, parce que tous ces lieux qui n'ont pas changé depuis dix-huit cents ans, ont été consacrés par la présence du fils de l'homme. Jésus a vécu trente ans de sa vie mortelle à Nazareth même; c'est là qu'il travaillait avec Joseph; c'est là qu'il faisait des charrues, des jougs, des chars rustiques; c'est là qu'il élevait des cabanes aux pauvres; et c'est là, oui, c'est là que se prépa-

[1] Saint Luc.

rait cette sublime doctrine qui devait changer la face de la terre ! Que de grandes choses se sont accomplies dans le monde depuis dix-huit siècles ! et toutes ces grandes choses ont pris leur source dans cette vallée de Nazareth, où le destin a conduit quelques hommes privilégiés ! Quel sujet de méditation pour un esprit religieux et grave ! En se promenant dans la vallée, sur les collines qui entourent Nazareth, le chrétien pouvait espérer de s'asseoir à l'endroit même où le Sauveur s'était assis ; il pouvait poser son pied à l'endroit même où Jésus avait posé le sien ! il respirait l'air que le Sauveur avait respiré ! il voyait de ses yeux les plaines, les montagnes, les vallons, qui avaient arrêté le regard du fils de Dieu ! Quelle source d'inexprimable jouissance pour une âme fervente !

L'HIRONDELLE.

(HISTOIRE BIEN VRAIE, QUOIQUE MERVEILLEUSE.)



Deux enfants jouaient ensemble dans une petite maison de campagne, située aux environs de Paris. C'était le frère et la sœur : Raoul et Émeline, âgés l'un de neuf ans, l'autre de onze, tous deux frais comme le matin d'un beau jour, naïfs et folâtres comme l'innocence, tous deux s'aimant et ne connaissant d'autre bonheur que celui de s'aimer, d'aimer leur mère et d'en être tendrement aimés. Ils étaient orphelins, les pauvres enfants ! ou du moins ils devaient avoir tout lieu de le craindre. Depuis trois ans bientôt, ils n'avaient point entendu parler de leur père.

On était alors au milieu du printemps de 1796. Madame de Payrac, depuis la disparition subite de son mari, que l'on persécutait comme tous les nobles, s'était réfugiée dans la petite ville de Corbeil, où elle avait loué une maisonnette solitaire entourée d'un jardin bien clos, sur les bords de la Seine, attendant, au sein du deuil et de l'angoisse, que le ciel voulût enfin lui faire connaître le sort de celui qu'il lui avait donné pour époux. Sa fortune, quoique considérablement réduite par la confiscation des biens de M. de Payrac, était encore suffisante pour ne lui laisser aucune inquiétude sur l'avenir de ses enfants ; mais, dans la crainte de s'exposer à de nouveaux malheurs, elle n'avait pris

L'Hirondelle.



Louis Lassalle del et lith.

Imp. Lith. de Cattier.

Une hirondelle abattue? s'écria Raoul...

Paris Mme Ve LOUIS JANET Editeur du DIMANCHE des Enfants.

avec elle qu'une jeune fille dévouée, qui servait à la fois de bonne d'enfant, de femme de chambre et de cuisinière.

Ce jour-là, madame de Payrac, ordinairement triste et rêveuse, avait senti, dès le matin, comme un baume rafraîchissant s'infiltrer dans son âme. Le ciel lui paraissait plus serein et plus beau, quoique des nuages précipités roulassent au-dessus de sa tête leurs flancs gonflés de pluie.

Raoul et Émeline, heureux de la joie de leur mère, se livraient autour d'elle à leurs innocents plaisirs et cherchaient à l'égayer encore par leurs caresses enfantines. Tantôt ils déposaient presque furtivement, sur ses joues pâles et amaigries, le doux baiser de l'amour filial, tantôt ils glissaient entre ses doigts ou plaçaient sur ses genoux les fleurs les plus jolies et les plus odorantes.

De grosses gouttes d'eau s'échappaient déjà du flanc des nuages. Les jeunes Payrac n'en continuaient pas moins leurs jeux au fond du jardin, et la mère, toujours en trêve avec sa mélancolie, ne s'apercevait que de l'heureux changement survenu dans son cœur.

Tout à coup la pluie tombe à torrents. Émeline et Raoul se rapprochent de leur mère et mêlent au bruit strident de la pluie des cris de détresse; tous trois, se pressant les uns contre les autres pour se préserver de l'ondée, se mettent à courir tête baissée vers la maison.

« Une hirondelle abattue! » s'écria Raoul, au milieu du jardin, en se détachant précipitamment du bras de sa mère, qui l'entendit à peine et continuait de s'enfuir avec Émeline.

« Pauvrette! dit Raoul qui venait de recueillir l'oiseau voyageur; ainsi que nous l'orage t'a surprise à te divertir sans doute, ou à poursuivre les mouches près de terre pour alimenter tes petits; mais tes ailes légères n'ont pas eu la force de résister au torrent; avec lui tu es tombée plaintive sur le sol. Sans moi, n'allais-tu pas mourir? Comme il paraît souffrant, ce pauvre oiseau d'ordinaire si vif et si coquet! Comme elles sont immobiles et lacérées ces ailes qui se déployaient avec tant de grâces! Va, nous les réchaufferons tes ailes; nous ranimerons cette tête mignonne, nous ferons encore briller ces yeux qui me regardent avec tant de langueur, nous t'entendrons encore gazouiller ton joli chant, quand tu voltigeras autour de nous dans les airs. »

En tenant ce discours à la triste hirondelle, Raoul avait rejoint sa mère et sa sœur qui l'attendaient avec impatience sur le seuil de la porte. « Émeline, dit-il en les abordant, tu m'aideras à rappeler à la vie ce gentil oiseau. Allons, ma sœur, allume un bon feu de feuillages, et que la chaleur bienfaisante sèche ses plumes humides ; réveille son cœur glacé, ranime ses membres engourdis ; tu vois, déjà il ouvre ses yeux éteints, il agite ses ailes froides et tremblantes ; dépêche-toi, sœur ; bien ! la flamme commence à pétiller : prends l'hirondelle dans tes mains délicates et approche-la doucement du feu que je vais entretenir. Quand elle sera bien réchauffée, nous irons sur la terrasse essayer son vol, et si elle reprend son essor, quelle joie ce sera pour nous de lui avoir rendu la vie et la liberté ! Tiens, Émeline, je crois que cette action nous portera bonheur. Qu'en pensez-vous, tendre mère ? » Ici s'établit alors le dialogue suivant entre madame de Payrac et ses deux enfants :

Mme DE PAYRAC.

Je suis charmée de trouver le cœur de mes enfants si sensible et si généreux. Peut-être cette hirondelle a-t-elle, ici près, son nid et ses petits qui attendent son retour dans l'angoisse ! et comme j'ai si longtemps attendu celui de votre père ! Mais lui, hélas ! il est trop tard, il ne reviendra plus... Cependant, j'espérais encore avant l'orage...

ÉMELINE (*tenant et réchauffant l'hirondelle*).

Et pourquoi ne plus espérer, ma mère? Mon cœur m'a toujours dit que notre père serait un jour rendu à notre tendresse; les temps sont mauvais encore, et pourtant il me semble que ce moment approche.

RAOUL (*prenant l'hirondelle des mains de sa sœur*).

Peut-être, tendre mère, notre papa est-il aussi inquiet que nous; car je ne puis me persuader qu'il est mort, et quand je prie pour lui, sa voix semble me répondre et m'encourager. Dieu sait s'il n'a pas vainement cherché à vous donner de ses nouvelles et à se procurer des nôtres.

Mme DE PAYRAC.

En effet, s'il vit encore, comment découvrirait-il cet asile où nous avons été obligés de nous ensevelir sous un faux nom, pour sauver ma tête et le reste de votre fortune? comment ses

lettres pourraient-elles nous parvenir? Tous nos amis et nos serviteurs ont péri ou sont en fuite.

ÉMELINE.

Espérons toujours, ma mère. — Mais voici notre hirondelle qui relève sa jolie petite tête et qui regarde, à travers les vitres, le srayons renaissants du soleil.

RAOUL.

Oui, je crois qu'elle ne serait pas fâchée d'aller saluer son retour; ses ailes cherchent à se déployer sous mes doigts.

ÉMELINE.

Donne-la moi, frère; c'est de mes mains qu'elle recevra sa liberté. » La jeune fille n'avait pas parlé que l'oiseau avait pris son vol. Ne devinant pas sans doute les intentions délicates de ses bienfaiteurs, il avait profité du moment où ils se le passaient d'une main à l'autre, pour s'échapper furtivement, et après un ou deux tours dans la salle, il s'était lancé dans les airs par la porte du jardin. Émeline et Raoul n'eurent pas le temps d'arriver sur la terrasse pour entendre son chant joyeux, et le voir disparaître au milieu de ses compagnons ailés.

Émeline voulut visiter la place où son frère avait trouvé l'hirondelle se débattant sous la pluie meurtrière. Ils y coururent tous les deux. Quelle fut leur surprise en apercevant sur la terre un petit papier roulé comme une devise et attaché d'un ruban vert à demi déteint. Ils s'empressèrent de le porter à leur mère, et, comme il était encore mouillé, celle-ci le fit sécher au soleil pour éviter de le déchirer en l'ouvrant; ensuite elle invita Emeline à le développer avec soin. « C'est un billet, dit la jeune fille.

— Apporté par une hirondelle, répartit Raoul; il doit venir de loin et n'être pas mal curieux.

— Lisez-le, ma fille, reprit madame de Payrac, c'est peut-être un infortuné comme nous qui a confié quelque secret message à l'oiseau voyageur. »

Mme de Payrac ne croyait pas si bien deviner. Emeline lut: « Plus heureuse que le proscrit, peut-être, hirondelle légère, tu respireras bientôt l'air envié de cette France que j'aime... où j'ai laissé tout mon bonheur! Si tu vas visiter ma patrie, dis-lui que mon cœur n'a point cessé de battre pour elle, et que, si mon

corps est enchaîné à Placentia, mon âme tout entière habite les bords chéris de la Seine. »

« Votre père, mes chers enfants, dit madame de Payrac en s'emparant du papier, votre père ne tiendrait pas un autre langage. Mais cette écriture!... elle me semble la sienne!... Oui! nul doute. Le billet est signé D. P. DE PAYRAC. Il vit, mes chers enfants, il vit!... O hirondelle bénie! O divine Providence! A genoux, mes enfants, et prions le Seigneur d'achever l'œuvre merveilleuse de sa miséricorde. »

« Ah! il vit!... reprit Mme de Payrac, après avoir terminé sa prière. Il est en Espagne, à Placentia. J'irai! je le rejoindrai! je vous conduirai dans ses bras, vous, ses enfants tant aimés! Nous lui ferons oublier tous ses malheurs, toutes ses peines, toutes ses privations, car il doit être pauvre, bien pauvre!... Mon rêve n'était donc pas une vaine illusion; ni ton espoir, Emeline, ni la voix qui te parlait dans tes prières, ô Raoul! Mais qu'il me tarde de le voir, de l'embrasser! Je veux partir dès demain, dès aujourd'hui. Nous obtiendrons facilement un passeport de M. le maire de Corbeil, à qui j'ai confié le secret de mes infortunes, et il nous le fera mettre en règle à Paris. Mon Dieu! mon Dieu! protége-nous encore! et vous, sainte mère de douleur, veillez sur la famille du proscrit! »

Mme de Payrac s'était mise aussitôt à faire ses préparatifs de départ; mais la régularisation de son passeport exigea plusieurs jours. Enfin elle put se mettre en route avec ses enfants, et, après mille difficultés d'où la tira sa présence d'esprit, elle eut le bonheur de franchir la frontière.

Bientôt elle fut à Placentia. Son mari était logé, avec un grand nombre de prêtres français, dans le palais du vénérable pontife de cette ville, dont les entrailles étaient remplies de la plus vive charité. Le nom de *Payrac* retentit de bouche en bouche, à la vue de sa femme et de ses enfants, accourus de si loin pour ne plus le quitter. Sa surprise est égale à sa joie; il faut qu'il voie sa femme, ses enfants, qu'il les presse sur son sein, pour ne plus douter de leur présence.

Enfin le miracle est accompli, grâce à l'oiseau providentiel; et je l'ai appris de la bouche même d'un des prêtres qui en furent témoins.

Le petit Claude.



Louis Lassalle, del et lith. Imp Lith de Cattier.

Malheureux que je suis ! j'ai eu l'ambition d'imiter mon maître, de tenir un pinceau, moi un pauvre valet.

Paris Mme Ve LOUIS JANET Editeur du DIMANCHE des Enfants.

LE PETIT CLAUDE.

PAR M. ALFRED DES ESSARTS.

C'était en 1610. — Dans le fond d'une salle basse, aux murs enfumés, aux croisées arrondies par le haut, se trouvaient trois personnes : un vieillard, une femme déjà sur le retour, et une jeune fille blonde et jolie. A en juger par leurs vêtements amples, par le justaucorps gris, les bas de laine et le bonnet allongé de l'homme, par la coiffe noire, la robe de serge et les souliers de la bonne dame, ce n'étaient pas là des personnages de distinction, et Nancy comptait bien des habitants plus riches, sinon meilleurs. Car il y avait sur leur visage un caractère si franc, si honnête, qu'on se fût senti disposé à les aimer sans les connaître. Toutefois un peu d'observation eût démontré que le vieillard fronçait parfois le sourcil, et que sa femme donnait peu d'attention au mouvement de son rouet. La jeune fille allait de l'un à l'autre comme pour recueillir leurs rares paroles ; elle essayait même de fredonner quelque refrain de son âge ; mais la froideur avec laquelle on accueillait son chant, le lui faisait bien vite cesser.

Des pas pressés retentirent dans l'escalier de bois : la porte s'ouvrit ; un jeune garçon de dix ans se montra sur le seuil où il s'arrêta tout essoufflé, et avec cet air d'irrésolution qui suit presque toujours, chez l'enfance, les actes de vive étourderie. Ses traits tenaient à la fois de l'apathie et de l'intelligence. Ce garçon de dix ans paraissait ne penser à rien ; ses yeux à demi-ouverts indiquaient chez lui une espèce de somnolence. Malpropre, les mains noires, ses longs cheveux en désordre et ses culottes mal attachées, voilà le portrait du nouveau venu.

Le vieillard fit un signe impératif auquel il fallut bien obéir. L'enfant s'approcha donc, mais en silence et l'air interdit. « Voyons, vaurien, dit le chef de la famille avec colère, qu'avez-vous fait aujourd'hui ? — Mon papa, j'ai été à l'école. — Et après ? — J'ai répété ma leçon. — Toujours la même, je le sais moi. Comment ! tu as dix ans passés et tu ne lis pas encore quatre lettres de suite ? — Je ne peux pas, moi. — Et pourquoi ne

peux-tu pas comme les autres? — On me dit, comme ça, que je suis une bête et un âne; que je n'apprendrai jamais rien. C'est pas ma faute à moi! »

Le raisonnement de l'enfant avait cela de fâcheux, qu'il se croyait obligé d'être un ignorant, parce qu'on ne cessait de lui donner ce nom. Dès qu'il arrivait à l'école, il s'élevait comme un rire général : c'était à qui le pousserait, ou même le battrait. Aussi Claude en était-il venu au point de voir un livre avec une sorte d'horreur, et s'ennuyait-il tellement de lui-même et de ce qui l'entourait, qu'à peine resté seul, il se mettait à dormir.

Le père reprit d'une voix courroucée : « Ne pense pas que je te laisse ainsi te donner du bon temps, te goberger à ne rien faire. Tu finirais par devenir un mauvais sujet; je vais mettre ordre à tout cela. Il faut que tu prennes un métier : choisis. »

A ces mots, Claude pâlit. Ce n'était pas l'idée d'une profession qui l'effrayait, mais bien la nécessité de choisir. Il ne parla de rien moins d'abord que d'être chanoine ou capitaine; un geste de son père l'eut bientôt réduit au silence. Et là-dessus on soupa, non sans que la mère et la sœur de Claude échangeassent à la dérobée des regards bien tristes; car le père semblait couver un dessein mystérieux.

Le lendemain, Pierre-Mathieu dit brusquement à son fils : « Habille-toi, approprie-toi de ton mieux; tu vas quitter la maison. »

Claude obéit sans pleurer, ni sans se réjouir : deux choses dont l'une ou l'autre arrive toujours aux enfants quand il y a pour eux changement de sort. Tout semblait, en vérité, glisser sur l'écorce impénétrable du petit Claude. Lorsqu'il fut prêt : « Père, où allons-nous, est-ce loin? — Assez loin pour que tu ne nous voies pas souvent.— Ah ! — Oui; en route! »

L'enfant se retourna lentement, comme pour regarder encore et se rappeler tous les objets familiers à ses premières années : le lit aux rideaux frangés, le miroir à compartiments, le bahut de chêne, la table boiteuse. La voix triste de sa mère lui fit lever les yeux sur elle. Il s'approcha, non sans une sorte de timidité, et embrassa la pauvre femme ainsi que la jolie Brigitte.

Une heure après, Pierre-Mathieu levait le loquet de la porte d'un pâtissier à qui il présentait son fils. Le digne marchand

fronca le nez d'un air capable, fit entendre une sorte de *hum!* puis avertit le père qu'il aurait soin de ce garnement et qu'il saurait bien en tirer quelque chose.

Claude, laissé seul avec le pâtissier, fut conduit à la cuisine où il trouva ses compagnons. A son aspect, retentirent des huées et des cris ; il y eut, en cette occasion, bien de la pâte compromise et plus d'un gâteau brûlé. Ce n'était là que le commencement ; il n'y avait pas de jour où Claude ne reçût quelques bousculades, où sa veste ne fût tachée, déchirée même. Triste existence, comme on voit, mais dont le patient savait s'accommoder tant bien que mal.

Cependant les années se passaient ainsi ; et si bien se passèrent-elles, que notre jeune gars devint un homme, c'est-à-dire que son visage s'allongea, que ses membres s'étendirent et prirent plus de force ; mais rien d'intellectuel ne se manifestait en lui. C'était toujours cette faible raison, incertaine et comme née de la veille.

Claude se trouvait dans le singulier état d'un homme qui ne sait pas vouloir ; sa vie allait de çà, de là, sans but. Nul besoin de se distinguer, de marcher à part, pas même d'être plus fort, ou plus courageux, ou plus actif que ses compagnons.

Un jour Claude eut trente ans. Compte fait de ces trente années accomplies, on eût trouvé bien des heures occupées aux travaux matériels, mais pas une pour l'esprit ; le mouvement continu d'une machine, mais pas une seule idée.

L'ennui vint à notre pauvre garçon pâtissier. Quoique paisible et d'humeur accommodante, Claude avait des heures de morosité, et à ses jours de liberté même, il dédaignait de partager les plaisirs de ses amis. Quelques-uns avaient pour lui de l'attachement ; ils s'inquiétèrent donc un peu d'une pareille disposition d'esprit, et complotèrent d'emmener Claude à une joyeuse promenade hors de la ville. La Fête-Dieu arriva peu de temps après. Nos gais compagnons s'ajustèrent dans leurs habits des dimanches, posèrent sur le coin de l'oreille leurs chapeaux à trois cornes, se munirent de provisions, et s'acheminèrent avec Claude vers un endroit solitaire, à deux lieues de Nancy.

Il était dix heures du matin. L'air frais et pur semblait s'être chargé des senteurs de mille fleurs embaumées ; le paysage s'é-

tendait en vaste amphithéâtre. Les bouleaux, les trembles, les peupliers mêlaient sans confusion leurs verdures nuancées. Le ciel, la terre se renvoyaient, comme une hymne de joie, de leur beauté mutuelle; car sur la terre, il y avait harmonie et calme, dans le ciel éclat et splendeur, sans fatigue pour les yeux. Une sorte de vapeur paraissait environner encore le soleil et en amortir les rayons. Sur la gauche coulait un ruisseau large, mais paisible et murmurant à peine. Rien ne manquait donc à ce beau point de vue : nul parc ne fut jamais si délicieux ; car tout cela avait reçu en quelque sorte, des mains de Dieu, son cachet incomparable.

« Ma foi ! s'écria l'un des joyeux compagnons de la promenade, il ferait bon dormir ici. — Dis plutôt qu'il ferait bon mourir ici ! »

Ces paroles, qui les avait prononcées ? Claude, Claude lui-même. On eût pu croire qu'une âme était descendue soudain dans cet homme, enfant encore malgré son âge, dans le pauvre artisan dédaigné, bafoué, sans volonté, si longtemps embarrassé de ses propres actions ou ne pouvant s'en rendre compte. Un éclair de sentiment, d'intelligence, illuminait ce visage jusqu'alors étranger aux signes de la moindre émotion. Claude, immobile, tenait son regard fixé sur l'horizon; il semblait vouloir embrasser tout ce coin de la création, s'en emparer, en faire sa nature à lui. On voyait que les bois, les eaux, la verdure, les accidents multipliés d'un majestueux paysage, prenaient pour lui un caractère tout nouveau, et que cette transformation physique qu'il faisait subir à la nature extérieure n'était que le précurseur de son propre changement moral. Il finit par lever un bras et étendre un doigt vers le soleil, en s'écriant : « Là ! vivre là ! O Dieu ! est-ce que nous soupçonnions toutes ces belles choses créées de ta main !... Cela vaudrait bien les livres où je sais si mal lire... je ne devais pas connaître et aimer d'autre livre. » En ce moment, sa personne entière se trouvait soumise à une sorte de saccadement nerveux ; des frissons passaient sur sa figure, qui tantôt se contractait, tantôt s'épanouissait. Il y avait transformation chez le simple garçon pâtissier ; encore un peu, l'homme allait apparaître, se révéler à lui-même comme un étranger venu de loin ; mais il fallait à cette grande œuvre une occasion.

Les compagnons de Claude tinrent conseil en le voyant plongé dans cette extase; car eux, qui n'avaient guère de motifs pour admirer, commençaient à trouver ce paysage assez monotone. « Voilà un lourd soleil, » disait l'un ; puis l'autre : « Le bruit de ce ruisseau n'est guère réjouissant ; allons plus loin.— Qui est-ce qui a faim ? demandait un troisième. C'est bel et bon la campagne, mais ça ne donne pas à manger. Ah ! çà, ce diable de Claude va-t-il rester là dans sa contemplation du soleil et des arbres ! Allons, ohé ! Claude ! — Une bonne plaisanterie, reprit un joyeux compère, serait de laisser là cet imbécile ; il sera joliment pénaud quand il se verra seul. Le conseil fut trouvé bon. Un à un, les amis se retirèrent en marchant sur la pointe du pied. Avant que Claude eût songé à se retourner, tous avaient disparu derrière un petit bouquet de bois.

On ne croira pas que notre exalté fût plongé dans une admiration telle, qu'il restât toute une journée, immobile, à regarder devant lui. Se consolant, fort aisément, du reste, de la plaisanterie de ses camarades, il se mit à expédier quelques provisions qu'on lui avait laissées, puis se coucha de son long sur un beau tapis de mousse, où il ne tarda pas à s'endormir d'un profond sommeil.

Quand il rouvrit les yeux, le soleil plongeait à demi sous l'horizon; son disque rougeâtre élargi semblait remplir l'espace entier et colorer un océan d'air de sa pourpre magnifique; au-dessus de la tête de Claude, passaient de légères nuées, petits flocons chassés par une faible brise ; leur ton grisâtre et doux laissait pénétrer quelques reflets ranimés du soleil couchant : seconde fête du ciel, heure du crépuscule, qui répond si bien à la première fête : celle de l'aurore. Ce fut pour Claude une nouvelle révélation; tout ce pays, dont il se trouvait comme le point central, tout cet amphithéâtre aux belles proportions, était à ses yeux comme des objets jusqu'alors inconnus ; des sentiments différents succédaient dans son esprit à ceux du matin. Ainsi le matin, il avait contemplé la nature avec une vive attention ; mais, à ce spectacle du soir, il apportait du recueillement et de la piété. Lorsqu'il revint à la ville, c'était un homme.

Cependant une sorte de monomanie s'empara alors de lui ; toutes ses affections, toutes ses pensées ne cessèrent plus de se reporter sur la belle campagne où il avait goûté le bonheur de

pouvoir se passionner; mais toujours quelque circonstance l'empêcha de retourner en ce lieu qui était devenu son Paradis.

Un jour, son maître ferma boutique; les garçons tinrent conseil et résolurent d'aller tous ensemble chercher fortune en Italie, où leur art n'était guère bien cultivé en ce temps-là. Plus le but du voyage était éloigné, plus on formait d'espérances de réussite. Claude était trop bon compagnon pour qu'on l'oubliât. Au jour dit, les aventuriers de la brioche et du massepain se mirent joyeusement en marche, bras dessus, bras dessous.

Deux mois après, leur nombre avait bien diminué; tout le long du chemin, la troupe s'était disséminée, laissant quelques-uns des siens dans chaque grande ville. L'un, sur sa bonne mine, avait trouvé une place de cuisinier, l'autre de cocher; plus d'un tenait déjà *bottega,* pendant que ses compagnons cherchaient encore fortune par toute l'Italie.

Un jour trois hommes entrèrent à Rome; ils étaient tristes, épuisés, se traînaient à peine, portaient des souliers et des habits déchirés. Enfin l'un d'eux s'arrêta, tout accablé par la chaleur, et dit : » Amis, je n'irai pas plus loin, je suis trop las. Je vais m'étendre sur ce banc qui borde les colonnes de marbre de cette église, peut-être Dieu m'enverra-t-il quelque secours. Au revoir. « Ses compagnons ne lui firent aucune objection; car, dans ces circonstances pénibles, chacun semble ne plus vivre que pour soi. Ils errèrent longtemps dans la métropole du monde chrétien. Le soir vint. Un des deux Français, tout jeune homme, se prit à pleurer en s'écriant d'une voix qui faisait mal à entendre : « J'ai faim ! j'ai faim ! ô mon pays ! ma belle, ma chère Lorraine ! » Claude, son ami, soupira, ne donna aucun signe d'émotion ou de tristesse : « Enfant, dit-il, prends courage, j'aperçois un couvent; nous y serons sans doute recueillis. » Et il alla sonner.

Le frère-portier vint ouvrir le guichet; mais en voyant les étrangers, il invoqua ses règlements qui lui défendaient de les admettre tous deux à la fois. Le couvent ne pouvait, dit-il, recevoir par nuit qu'un nombre fixé de malheureux, et déjà il regorgeait de pèlerins. Claude regarda en silence son ami qui n'osait ni parler ni rappeler qu'il avait faim. Claude aussi avait grand besoin d'un morceau de pain. Il contint tout désir personnel, mit une main sur sa poitrine, et de l'autre poussa dans

l'intérieur du couvent le jeune Français, qui entrait presque honteux d'être sauvé tout seul.

Le lendemain, au point du jour, Claude gisait évanoui au pied de l'arc de Trajan. Un peintre, nommé Augustin Tassi, passait par là. C'était un artiste pauvre et laborieux, qui se rendait de bonne heure à son atelier. Il s'approcha de cet homme dont l'habillement étranger le frappa. Il examina son visage, où il crut lire la bonté et l'intelligence. Quelques prompts secours ne tardèrent pas à ranimer Claude, qui se trouva même bientôt assez fort pour marcher et suivre machinalement maître Tassi jusqu'à sa maison.

Lorsqu'ils furent arrivés : « Çà, voyons, dit le peintre, veux-tu me servir de domestique? Tu me parais d'humeur facile; moi, je suis un bonhomme, excepté, par exemple quand l'argent ne donne pas. Nous nous entendrons bien ensemble. »

Il n'est pas besoin d'ajouter que Claude consentit avec empressement. Ses occupations étaient nombreuses; tout le soin de l'intérieur lui était attribué; tantôt valet de chambre, tantôt sommelier, aux jours de cérémonie, puis garçon d'écurie, affecté à l'entretien d'un vieux cheval maigre; souvent aussi page, peu alerte, il est vrai, en message auprès de quelque dame de haut nom. Mais jamais Claude n'était si heureux que lorsque son maître l'appelait à l'atelier; car alors il s'agissait de nettoyer la palette ou de *la faire*, ou d'essayer quelques lignes de perspective. Avec quel plaisir le pauvre Claude s'emparait des couleurs et les étalait sur la surface de la palette! ou bien comme il aimait à tracer quelques traits incertains et tremblants! et cependant il ne songeait pas qu'il pût jamais rien imiter. L'idée d'aspirer à devenir un artiste, cette idée ne fût pas entrée dans sa tête.

Cependant, peu à peu, cette fréquentation des choses de l'art, cette perpétuelle vision du beau qui passait, sans jamais s'effacer, devant ses yeux éblouis, cet éclat des couleurs, cette suavité du dessin, ce caractère harmonieux des modèles grecs, tout cela exalta l'âme du pauvre Claude; il s'identifia de plus en plus avec les objets sacrés qui l'environnaient, d'une part avec les chefs-d'œuvre du ciseau antique, de l'autre avec les saintes effigies de vierges créées par Raphaël. Toutefois cette expression parfaite de l'art était trop au-dessus de lui. Quand

il revenait à la réalité, impressionné encore par ce qu'il avait admiré dans l'atelier, il se reportait vers les souvenirs de son pays, de la campagne et de sa magie si pure et si douce. Partagé entre l'amour de ce qu'il voyait et le regret de ce qu'il avait quitté, il se disait parfois qu'il aurait peut-être sous la main de quoi remplacer à ses propres yeux sa chère Lorraine... Non, non, il ne se le disait pas. Est-ce que le génie s'apprend lettre par lettre? Il se révèle, il éclate, il s'ouvre un cratère; c'est un volcan dans le cœur d'un homme fort, et non un alphabet aux lèvres d'un enfant.

Une grande idée s'empara de Claude; d'abord il la rejeta vivement, comme honteux d'avoir osé porter sa vue si haut; cependant il la reprit, l'envisagea avec plus de sang-froid et finit par croire qu'une chose à laquelle il avait tant songé était possible. Rappelez-vous cet enfant privé de toute intelligence, d'étude, cet artisan de bas étage, ce pauvre mendiant rôdant par les rues d'Italie et finissant par entrer comme domestique dans la maison d'un peintre sans vogue... Eh bien! le malheureux a conçu un projet sublime; non-seulement il a compris l'art, mais il va s'en emparer. Ce domaine admirable, ce sera le sien; ce vaste champ, il le parcourra tout entier, et pour en devenir maître, il lui suffira d'y pénétrer : c'est que Claude a senti le mal du pays; c'est qu'il a eu besoin de retrouver sa chère Lorraine.

Du moment où il se fut dit le fameux mot : *Ed io anchè son pittore*[1], sa conduite changea complétement. Autrefois, dans les belles soirées d'été, libre de son temps, il allait se promener sur les places les plus fréquentées. Maintenant il ne sortait plus : mais, aussitôt sa besogne terminée, il demandait à Tassi la permission de se retirer dans sa chambre, pour lire ou pour écrire à sa famille, ou pour dormir; mais voici ce qu'il faisait réellement, cet homme qu'on put dire né de lui-même.

Un soir, Tassi, qui avait conçu des soupçons, se cacha dans la chambre de son domestique, après lui avoir donné une commission au dehors. Claude, de retour, croit son maître en ville; aussitôt il met bas son habit, monte à un petit grenier et en tire un chevalet grossier et une toile de rebut; sur ce che-

[1] Et moi aussi, je suis peintre.

valet il pose cette toile... ensuite il prend une palette et des pinceaux cachés sous son lit. Tassi ne se fût pas armé plus dextrement de cet instrument de son art sublime. Le pauvre Français resta d'abord quelque temps muet et pensif devant cette ébauche... Puis son front s'éclaircit, la flamme de l'inspiration brilla dans ses yeux : il n'hésita plus, et sa main fit courir la couleur, la lumière sur cette toile, non rapidement, il est vrai, mais avec un tel sentiment du coloris, que chaque coup de pinceau avait sur-le-champ sa valeur.

Augustin Tassi, placé tout à l'opposite, ne pouvait apercevoir que l'artiste improvisé, mais non son œuvre. Il souriait à travers son profond étonnement, et pensait : « Ce sera pour le moins quelque enseigne à cabaret. » Cependant, peu à peu, il prit une meilleure idée du tableau d'après le visage même de Claude, tant il y avait alors, sur ses traits, d'ardeur et de force.

Cela dura deux heures. Tout à coup Claude frappa du pied, jeta la palette et tomba assis la tête entre ses mains, disant d'une voix sourde : « Malheureux ! malheureux que je suis ! j'ai eu l'ambition d'imiter mon maître, de tenir un pinceau, moi un pauvre valet, un homme ignorant ! Dieu m'excusera d'avoir été si hardi... Ce qu'il me fallait, c'était de pouvoir retracer une vue de mon pays bien aimé... cela me suffisait d'abord... et j'avais retrouvé ce paysage que je vis un jour avec tant de bonheur... la première chose même que j'aie été heureux de voir... Depuis, j'ai voulu m'engager dans les difficultés de cet art, défier la nature, me faire aussi fort qu'elle, disposer sur une toile, des bois, des champs, des eaux, y projeter les rayons du soleil... Non, mon Dieu ! vous m'avez envoyé un rêve d'un moment quand je me jugeai capable de devenir un peintre. Allons ! que tout soit fini ! »

Et se levant il courut à sa toile, s'en saisit et se disposait à la mettre en pièces. Un bras nerveux l'arrêta. « Mon maître ! murmura Claude. — Je ne suis plus ton maître, homme admirable ! tu seras le mien, toi, et bientôt encore ! respecte ce tableau ; le génie de la peinture s'y est posé. Claude ! aie patience, et tu verras la gloire couronner ton front... Attends, te dis-je, tu seras grand parmi les hommes.

En 1682, un peintre chargé d'années et de gloire, descendait dans la tombe en emportant mille témoignages de regrets. Il fai-

sait ouvrir ses rideaux et souriait encore, plein d'extase, au soleil couchant qu'il avait si souvent contemplé et peint. Son dernier regard erra sur la nature, et puis le vieillard expira.

La France venait de perdre Claude Gelée, que l'Europe admirait depuis longtemps sous le nom de *Claude le Lorrain*.

AVENTURES DU JEUNE ÉLIAS.

PAR M. BAPTISTIN POUJOULAT.

(Suite [1].)

III.

Nous avons déjà dit qu'Élias et le petit Sélim, son frère adoptif, reçurent l'hospitalité à Nazareth, dans le couvent des Franciscains. Les Franciscains sont des prêtres ou de simples moines de l'ordre de Saint-François, que le pape envoie en Palestine pour garder les lieux saints. Ces religieux ne sont pas Français; ils sont Italiens ou Espagnols. On leur donne tour à tour les noms de Pères de la Terre-Sainte, de Franciscains, et de Pères Latins, c'est-à-dire catholiques. Ils sont sous la protection immédiate de la France. Ils ont, en Palestine, cinq convents : un à Nazareth, un à Jérusalem, un à Jaffa, l'ancien port de Joppé, un sur le mont Carmel, un à Bethléem où naquit le Christ. Ces deux derniers ressemblent plutôt à des forteresses qu'à des monastères. Ils sont construits avec une remarquable solidité; leurs murs sont d'une épaisseur énorme. Les Pères Latins ont été obligés de se bâtir ces espèces de citadelles pour se défendre contre les Arabes voleurs qui souvent les ont attaqués pour les rançonner ou les tuer. Ces couvents sont extrêmement propres; ils sont spacieux. Il y a des cellules pour les Peres, et des chambres fort commodes pour les voyageurs européens.

Le costume des Pères se compose tout simplement d'une robe d'étoffe grossiere, de couleur grise, serrée à la ceinture par une corde blanche à laquelle pend un long rosaire, terminé par un crucifix en bois. Ils ont un capuchon. Leur tête est rasée; ils laissent seulement une couronne de cheveux, en souvenir de la couronne d'épines de Notre-Seigneur. Ils portent des

[1] Voir page 200 et suivantes du tome IX.

sandales de cuir. Ces bons religieux accueillent les voyageurs avec le sourire sur les lèvres, en leur adressant des paroles toutes pleines d'amitié. Ils les servent avec une douceur, un empressement, un soin admirable et touchant. Ils ne demandent rien pour prix de leur hospitalité; si les voyageurs veulent leur donner de l'argent, cet argent n'est reçu qu'à titre d'*aumône*. Il n'y a ni hôtel, ni auberge, dans ce pauvre pays de Palestine; sans les couvents, les voyageurs seraient obligés de dormir à la belle étoile; et il leur serait bien difficile, même avec leur argent, de se procurer de la nourriture. Aussi ces monastères catholiques sont, pour les voyageurs qui vont en Palestine, comme des oasis au milieu d'un aride et affreux désert.

Indépendamment des cinq couvents de la Palestine, il y en a un dans chaque ville importante de l'empire ottoman; ces couvents, occupés par des religieux de l'ordre de Saint-François, ont été élevés d'abord pour offrir, aux Européens établis dans ces villes, les moyens de pratiquer leur religion, ensuite pour donner asile aux voyageurs.

Le nombre des moines du couvent de Jérusalem varie de trente-cinq à quarante. Le chef de la communauté prend le titre de *révérendissime;* on lui rend les mêmes honneurs qu'à un évêque. Les autres supérieurs sont le père-vicaire, le père-procureur et le père-secrétaire. Ces dignitaires forment, à eux quatre, le Chapitre chargé de l'administration de tous les établissements franciscains de la Terre-Sainte. Les autres couvents ne comptent guère, chacun, que six à huit religieux. Ces choses sont utiles à savoir, lorsqu'on veut étudier la Palestine.

La première pensée d'Élias, en arrivant dans le couvent de Nazareth, fut de faire baptiser le petit Sélim, qui était né de parents musulmans, et d'apprendre aux religieux comment il avait pu arracher cet enfant à la mort. Élias aurait bien voulu pouvoir éviter de raconter aux Pères Latins sa belle action de la forêt de Banias; mais comme il ne savait pas mentir, et qu'il fallait absolument dire aux moines d'où venait l'orphelin, il leur apprit la vérité avec une modestie qui redoubla, dans la bouche des cénobites, les éloges qu'Élias méritait si bien.

Le pauvre petit enfant reçut le baptême dans l'église de Sainte-Marie; ce jour-là, Élias fit sa communion; il y avait si longtemps qu'il n'avait pu accomplir ce grand devoir du chré-

tien ! Oh ! ce jour-là fut pour lui une fête bien belle ; il reçut *réellement et en vérité le corps, le sang, l'âme, la divinité de Notre Seigneur Jésus-Christ*, et le prêtre supérieur du couvent arracha l'âme de Sélim des mains de Satan, en faisant couler sur son front les eaux du baptême régénérateur ! L'âme d'Élias, son esprit, tout son être nageait dans un océan de délices : il pleurait de bonheur et de joie ; il baisait les mains des prêtres, il embrassait sans cesse son petit frère adoptif qui venait d'entrer dans la grande famille chrétienne ! Le pauvre enfant n'avait que deux ans, comme nous l'avons déjà dit ; à peine balbutiait-il quelques mots ; mais il aimait tendrement Élias et paraissait transporté de bonheur, en voyant si heureux celui qui lui avait sauvé la vie !

Le parrain et la marraine de Sélim furent deux pieux époux de Nazareth, qui n'avaient jamais eu d'enfants ; ils adoptèrent Sélim pour leur fils. Ils lui donnèrent le nom chrétien de Michaéli (Michel). Michaéli était le nom du parrain ; sa femme se nommait Anna.

Ces braves gens ne possédaient pas une grande fortune, mais ils vivaient, cependant, dans une honnête aisance. Leur principale richesse consistait en un troupeau de moutons assez nombreux dans lequel plusieurs chèvres étaient mêlées. Ils proposèrent à Élias d'être le gardien de leur troupeau ; le maronite accepta cette offre avec empressement et reconnaissance. La guerre désolait toujours les montagnes du Liban ; il ne lui restait plus aucun parent en Syrie ; que serait-il donc allé faire dans sa terre natale ? il n'y aurait vu que l'emplacement dévasté du village d'Aïdé ! il se décida à rester à Nazareth au service du vénérable Michaëli qui avait si généreusement consenti à garder le petit enfant.

Voilà donc Élias devenu berger. Cette vie était douce et tranquille. Il se levait le matin à la pointe du jour, faisait sortir les moutons et les chèvres de la bergerie et les conduisait dans les plaines, les vallons, sur les montagnes de la Galilée où l'herbe était bonne et abondante. Il emportait avec lui, dans une besace en toile, des provisions pour toute la journée ; c'était du pain, des figues sèches, des olives. Il avait une gourde remplie d'eau suspendue derrière l'épaule, et une tasse en bois pour boire du lait de ses chèvres. Il gardait

le costume de bédouin qu'il avait acheté à Damas, lorsqu'il quitta la maison du capitaine Soliman. Élias avait aussi dans sa besace le livre des quatre évangélistes, qu'il tenait du père supérieur du couvent de Nazareth. Lorsque son troupeau paissait l'herbe des champs, Elias s'asseyait sur une pierre ou à l'ombre d'un arbre et lisait l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur les lieux mêmes où elle s'est passée! puis il méditait sur ce qu'il venait de lire, prenait la ferme résolution de suivre, de point en point, dans toutes les circonstances de sa vie, les préceptes de l'Evangile. Cette âme d'enfant qui s'était fortifiée dans le malheur, s'agrandissait de jour en jour, se perfectionnait par l'étude seule de la vie de Jésus-Christ. De nouveaux malheurs pouvaient tomber sur lui; il se sentait assez fort pour les supporter tous avec dignité et courage. Plus il avançait dans la vie, plus son esprit se développait et jugeait les choses de ce monde à leur juste valeur. Les contrariétés, les persécutions qui pouvaient lui venir des hommes, l'inquiétaient peu : ce qui l'occupait sérieusement, c'était de se rendre digne de Dieu qui l'avait créé, en menant une vie sans souillure. Oh! si tous les hommes étaient comme fut Elias, le monde jouirait d'une félicité parfaite!

Quand le soleil avait disparu à l'horizon, Elias ramenait son troupeau à la bergerie; il comptait, une à une, toutes ses bêtes pour savoir s'il n'en était point resté dans les champs. Le vieux Michaëli, sa femme et lui, trayaient les chèvres et les brebis. Une portion du lait était vendue aux habitants de Nazareth; les deux autres portions étaient destinées à faire du beurre, du fromage qu'on vendait aussi à Nazareth et dans les villages voisins. Avant d'aller se coucher, Michaëli, sa femme, Elias et le petit enfant, s'agenouillaient ensemble dans un appartement où se trouvait une niche renfermant une petite image de Marie et de Jésus; ils faisaient à haute voix la prière du soir, puis ils se séparaient pour se retrouver le lendemain.

Le petit Michaëli grandissait à vue d'œil; il croyait qu'Elias était son frère et que le vieux Nazaréen et Anna, étaient son père et sa mère. Du reste ceux-ci l'aimaient si tendrement, ils lui prodiguaient tant de soins qu'il était tout naturel que le petit Michaëli les prît pour ses propres parents.

C'était le 10 juin 1834. Elias se trouvait sur les montagnes

qui bornent au nord la plaine d'Esdrelon, à une distance d'une lieue de Nazareth. Il était assis sur la pointe d'un rocher sauvage, et son troupeau paissait autour de lui. Il tira de sa poche une flûte qu'il avait faite lui-même, la porta à ses lèvres, et les échos d'alentour répétèrent les sons harmonieux et rustiques qu'il en tirait. La plaine d'Esdrelon se déployait devant lui; partout régnaient le silence et la solitude. Mais bientôt Elias vit s'avancer, du côté du Thabor, une multitude de soldats, cheminant le sac sur le dos, le fusil sur l'épaule. Arrivés dans la plaine d'Esdrelon, ces soldats, conduits par leurs chefs, s'arrêtèrent sur les bords du Cison pour prendre quelques moments de repos. Elias reconnut un régiment égyptien. Au moment où les soldats se reposaient, il aperçut, du côté du midi, un immense nuage de poussière; ce nuage s'ouvrit et vomit vingt mille cavaliers couverts d'armes étincelantes, et qui poussaient des cris effrayants. C'étaient des bédouins du désert réunis aux paysans de la Samarie pour attaquer le régiment égyptien, parti de Damas depuis deux jours. Les soldats se lèvent à la voix de leurs chefs; ils prennent leurs armes, forment soudain un bataillon carré et attendent les cavaliers de pied ferme. Ceux-ci fondent sur eux avec impétuosité; ils ne peuvent, au premier choc, rompre ces quatre murs de baïonnettes; le fer aigu s'enfonce dans le poitrail de leurs chevaux ardents; plusieurs bédouins tombent morts; d'autres sont grièvement blessés. Mais le courage de ceux qui restent redouble; ils s'élancent, une seconde fois, sur le bataillon carré; ils le rompent, et alors un combat meurtrier s'engage. Le carnage est affreux; les bédouins massacrent impitoyablement les soldats avec leurs yatagans; les Egyptiens se défendent avec énergie pendant quelques instants, mais leur régiment n'est formé que de quinze cents hommes et ils ont à lutter contre vingt mille guerriers! ils périrent presque tous. Quelques-uns n'échappèrent à la mort que par la fuite. Après cette boucherie, les bédouins prirent les armes et les chevaux des vaincus [1].

Elias put suivre tous les mouvements de cette sanglante bataille, du lieu où il était placé. Il eut le courage, quand les bédouins furent partis, d'aller sur le champ du combat pour voir s'il n'y aurait pas quelques blessés à sauver. Il arriva: quel spectacle, grand Dieu, s'offrit à sa vue! la terre était teinte de

[1] Ce combat est historique.

sang, jonchée de morts et de mourants ! il voit partout des débris de lames et d'épées; des chevaux morts, d'autres qui expirent! les aigles et les vautours attirés par l'odeur du sang, planaient déjà sur ce monceau de cadavres ; les chacals, les hyènes, les loups des montagnes s'avançaient en hurlant vers le champ du carnage. Elias recula d'épouvante à cet effroyable aspect; mais il entendait toujours des cris de douleur, et c'eût été une lâcheté que de ne point chercher à porter des secours. Il revint sur ses pas et pénétra parmi les morts. Il vit un officier couché à terre qui lui tendait les bras en lui disant d'une voix presque éteinte : « Secoure-moi, généreux jeune homme! aie pitié de moi ! tu peux me sauver, viens ! »

Elias va vers cet homme qui avait la tête fendue par un coup de sabre, et une blessure à la jambe droite. Le sang sortait à gros bouillons de la tête; il inondait le visage et les habits du blessé : c'était horrible à voir. Elias se dépouille de sa chemise; il la déchire, rapproche l'une de l'autre les deux parties de la tête, l'entoure soigneusement et solidement avec son linge. Il parvient à empêcher l'écoulement du sang et à rendre les douleurs moins violentes. Pour porter au blessé des secours plus efficaces, Elias ne vit d'autre moyen que celui de le charger sur ses épaules et de le porter à Nazareth dans le couvent latin. C'est ce qu'il fit. Il se mit en marche vers son troupeau qu'il avait laissé au penchant de la montagne, ayant le blessé à califourchon sur son dos. Cet homme était lourd, et quoique Elias fût doué d'une grande force physique, il était obligé de se reposer de temps à autre. Il parvint jusqu'à son troupeau. Il se mit à traire une chèvre et offrit le lait tout chaud au malade; ce breuvage lui fit un très-grand bien : il en remercia tendrement Elias.

Depuis le moment où le Maronite avait vu le blessé gisant par terre et baigné dans son sang, il n'avait été occupé que d'une seule pensée : le secourir; ce ne fut qu'à l'instant où il lui présenta sa tasse remplie de lait qu'Elias regarda son visage avec attention. Une émotion profonde se peignit soudain sur la figure de l'officier et sur celle du jeune chrétien.

Ils éprouvaient tous deux un embarras indéfinissable. Ils se regardaient, mais ils n'osaient se parler. Enfin Elias, le cœur gros de larmes et ne pouvant supporter plus longtemps une

contrainte si pénible, tomba aux pieds du blessé, éclata en sanglots et lui dit : «O Soliman! ô mon maître! je vous reconnais, « c'est vous que j'ai abandonné à Damas! me pardonnerez-« vous? Je suis si heureux de vous être utile en ce moment! »

Soliman, car c'était bien lui, fut attendri jusqu'aux larmes; il attira Elias sur son cœur, en lui disant : « Ange du ciel! oh! « oui, je te pardonne! dès ce moment, tu n'es plus mon es-« clave; je te donne ta liberté! c'est à moi, au contraire, de te « demander pardon de tout ce que je t'ai fait souffrir pendant « un an! je suis indigne de tes soins, je le sens; mais aie pitié « de moi, je t'en conjure! oublie, un moment, les horribles « traitements que je t'ai fait subir. Ne m'abandonne pas dans « cette solitude! ne laisse pas mon corps devenir la pâture des « vautours et des bêtes du désert! va! tes soins te seront « payés. Je te récompenserai, si tu me sauves la vie!

« —Que parlez-vous de paiement et de récompense? s'écria « Elias en embrassant Soliman avec effusion; je n'accomplis « que mon devoir d'homme et de chrétien en vous soignant dans « l'état où vous êtes. Que ces mots ne sortent plus de votre « bouche. Je suis à vous à la vie, à la mort, tant que vous souf-« frirez! Le père supérieur du couvent des Franciscains à Na-« zareth a étudié l'art de guérir. Il n'y a qu'une heure de di-« stance d'ici à la ville. Je vous porterai dans le couvent où « vous aurez une bonne chambre et des gens empressés à « vous servir. Ne perdons pas de temps; mettons nous en « route pour Nazareth, car il me semble qu'une fois arrivé au « monastère vous serez guéri! »

Elias rechargea le capitaine sur ses épaules, se remit en marche se faisant suivre de son troupeau, et arriva enfin au couvent de Nazareth. Le père supérieur examina attentivement les blessures de Soliman, et dit qu'elles n'étaient pas mortelles. Il ajouta, toutefois, que le capitaine serait mort inévitablement peu d'heures après qu'il eut reçu le coup sur la tête, si Elias n'avait pas eu la bonne pensée de joindre les deux parties du crâne; sans cette précaution le cerveau serait sorti, et alors tout était perdu. Ainsi donc se fut bien réellement Elias qui sauva la vie au capitaine.

Elias demanda la permission de rester auprès de Soliman pour le soigner tout le temps que durerait sa maladie. Cette

faveur lui fut accordée. Michaëli trouva, à Nazareth, un berger qui remplaça le Maronite pour la garde de son troupeau pendant quelque temps. Dans son désir de ne point quitter le capitaine, le jeune chrétien prétextait qu'il connaissait ses habitudes parce qu'il l'avait servi durant l'espace d'un an. Ah ! c'est que le chrétien du Liban était dévoré de l'amour de faire du bien, et de soulager un homme qui avait été son plus cruel ennemi ! « Vous « savez qu'on a dit : Vous aimerez votre prochain, vous haïrez « votre ennemi. Moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, faites « du bien à ceux qui vous haïssent; priez pour ceux qui vous « persécutent et qui vous calomnient, afin que vous soyez les « enfants de votre père, qui est dans les cieux, et qui fait lever « son soleil sur les bons et sur les méchants, tomber la pluie « sur les justes et les injustes [1]. »

Pour Elias ces paroles n'étaient pas *lettres mortes*, comme elles le sont, hélas ! aux yeux d'un grand nombre de personnes! il les mettait en pratique toutes les fois qu'il en avait l'occasion. Le dévouement qui est, comme on l'a très-bien dit, *le côté divin du cœur de l'homme*, était une passion chez Elias. Son bonheur était complet, lorsqu'il avait pu être utile à son semblable. Il avait déjà vu, depuis deux ans, des contrées et des hommes différents; mais il avait toujours su se faire aimer partout où il avait passé. Un sage d'Arabie a dit : « Le jeune homme religieux, bien élevé est comme l'or pur qui a cours en tout pays; l'enfant irréligieux, gâté, est une monnaie de cuir que l'on ne reçoit point chez l'étranger. »

Soliman se trouva guéri de ses blessures au bout de deux mois. Il lui fut de toute impossibilité de faire accepter la moindre somme d'argent à Elias pour prix de tant de soins assidus. Le Maronite ne voulut recevoir du capitaine que son *teskéré* (acte d'affranchissement). En partant de Nazareth, Soliman donna, au père supérieur, 1200 piastres (300 francs de notre monnaie), que celui-ci distribua aux pauvres de la cité de Marie et de Joseph.

Lorsque le capitaine eut quitté Nazareth, Elias reprit sa tranquille vie de pasteur.

[1] Paroles de Jésus-Christ dans l'Évangile de saint Mathieu, chap. v.

LES DEUX SOUS DE PETIT-JEAN.

(Soirées de ma vieille tante Marguerite.)

PAR M. EMM. BERTIN.

I.

Le gâteau des Rois. — Les deux fèves.

C'était, s'il m'en souvient bien, le jour des Rois : nous étions tous réunis autour d'une grande table, et ma tante Marguerite présidait à notre repas. La famille entière s'était rassemblée pour cette solennité. Un immense gâteau couvrait presque en entier la nappe. Nos regards, à nous autres enfants, ne le perdaient pas de vue et nous le mangions des yeux, en attendant qu'il nous fût permis de le dévorer autrement.

Lorsque ma vieille tante, prenant son grand couteau, se mit en devoir de le découper, un cri de joie s'échappa de nos bouches et nous battîmes des mains avec transport. Un regard sévère de dame Marguerite vint nous rappeler qu'il ne faut jamais que le plaisir fasse oublier le respect que les enfants doivent aux personnes âgées. Un peu confus de notre faute, nous attendîmes, les yeux baissés et en silence, que chacun de nous reçût la part qui lui était destinée.

A cet instant, et pour ne pas gêner la libre expression de notre bonheur, les grands parents se levèrent de table et nous laissèrent le champ libre. Aussitôt qu'ils furent partis, des cris de joie, des éclats de rire éclatèrent dans la bande joyeuse. Mais ce premier moment passé, un silence profond s'établit comme par enchantement, et chacun se prit à chercher s'il avait la fève. Les uns cassaient le gâteau par petits morceaux, espérant jusqu'à la dernière bouchée; les autres attendaient le résultat des recherches de leurs camarades, avant de se décider à entamer leur part; ceux-ci étaient rouges comme des pommes d'api; ceux-là, blancs comme des bonnets de coton; quelques-uns, trompés dans leurs espérances, faisaient une mine renfrognée; d'autres cachaient, sous un sourire embarrassé, le dépit qu'ils éprouvaient.

Deux ou trois esprits forts avaient conservé leur gaieté et attendaient, en se moquant des victimes du sort, le moment où ils pourraient saluer la royauté. Tout à coup Octave, rouge

Les deux sous de Petit Jean.



Louis Lassalle del et lith. Imp. Lith. de Cattier

La voilà! la voilà! dit Rosine en montant debout sur sa chaise....

Paris Mme Ve LOUIS JANET Editeur du DIMANCHE des Enfants.

comme un coq, s'écria d'une voix perçante : « La voilà! la voilà ! »

Les cris de *vive le roi !* répondirent à Octave ; on le fit placer au milieu de la table ; le domestique remplit son verre, et nous nous préparions à crier : *le roi boit! le roi boit!* quand une petite voix se fit entendre: « La voilà! la voilà! » dit Rosine en montant sur sa chaise, et elle nous montrait une fève blanche.

Octave, qui tenait alors son verre à la main et le portait à ses lèvres, le laissa lourdement tomber et devint pâle. La plus vive agitation se manifesta dans l'assemblée. Les questions, les réponses se croisaient en tous sens. « Comment cela se fait-il? — C'est incroyable! — Mais non, cela s'explique, on en a mis deux. »

Au plus fort de la discussion, la porte de la salle à manger s'ouvrit, et dame Marguerite parut à nos yeux ; elle avait entendu nos débats, et leur vivacité lui avait fait comprendre que son intervention devenait nécessaire. « Eh bien ! mes enfants, qu'y a-t-il donc? » nous demanda-t-elle en souriant.

Vingt voix crièrent en même temps : « Ma tante, il y a que... — Si vous parlez tous à la fois, je ne pourrai vous comprendre. Voyons, Edmond, explique-moi le sujet de votre discussion. — Voilà, ma bonne tante, ce qui est arrivé : après la distribution de nos parts de gâteau, nous nous sommes mis à chercher la fève, et bientôt Octave s'est écrié qu'il l'avait; aussitôt nous l'avons salué des cris de *vive le roi!* nous allions continuer à lui rendre nos hommages, quand Rosine a prétendu qu'elle aussi avait trouvé la fève; il faut donc qu'on en ait mis deux dans le gâteau.

— C'est ce que nous allons savoir, dit ma tante dont les yeux étaient fixés sur Octave. » Le pauvre garçon était tout embarrassé ; il s'agitait sur sa chaise, il se tournait à droite, à gauche, laissait tomber son mouchoir, se baissait pour le relever, portait son verre à ses lèvres et le remettait sur la table sans avoir bu. En un instant, il devint rouge, blanc, violet, jaune. Enfin, il faisait la plus triste figure qui se puisse imaginer.

« Qu'on fasse monter Madeleine, dit ma tante au domestique. » La cuisinière arriva bientôt. « Combien avez-vous mis de fèves dans le gâteau des rois, demanda ma tante? — Comben que j'en avons mis? mais comben donc qu'il fallait en mettre, de fèves? — Je ne vous demande pas combien il fallait en met-

tre, mais combien vous en avez mis! — Madame sait bien... j'ai fait comme d'habitude.

— Eh bien! dites-nous ce que vous avez fait.

— J'ai fait un gâteau des rois, et j'ai mis une fève dedans.

— Une seule? — Oui, madame, une seule, mais elle est si grosse qu'elle en ferait bien deux.

— De quelle couleur était-elle?... — Ah dam'!... j'ai pas regardé... — Octave et Rosine, donnez-moi la fève que chacun de vous a trouvée. »

Les deux enfants obéirent. Celle d'Octave était rouge; celle de Rosine, au contraire, était blanche, et avait à l'une de ses extrémités une tache jaune.

Ma tante les présenta toutes les deux à la cuisinière. « Oh! je la reconnais... la voilà... c'est celle-là, dit-elle en montrant la fève de Rosine,... même qu'en la mettant dans le gâteau, je me suis dit : Tiens, j' vas mettre celle-là qu'a une tache de rousseur. — Ainsi vous êtes bien sûre d'avoir mis celle-là... et seule...

— Oh sure! comme je suis sûre qu'il fait jour en ce moment. — C'est bien, retournez à votre travail. »

Il est impossible de vous peindre la physionomie, les manières, le ton de ma tante Marguerite pendant cette scène. Elle parlait à Madeleine avec sa bonté et sa douceur ordinaires, sans lui montrer l'impatience qu'elle éprouvait en s'entendant lui répondre comme elle le faisait.

Aussitôt que la cuisinière fut sortie, ma tante se tourna du côté de la table où le coupable devait être assis, mais il l'avait quittée... Honteux de sa faute, il était venu se mettre à genoux près de dame Marguerite; il pleurait à chaudes larmes et implorait son pardon.

« Vous vous rendez justice, Octave, dit ma tante d'une voix grave; vous êtes à genoux, dans la position d'un coupable; vous avez commis une faute bien grave : vous avez menti... audacieusement, sans honte. Et pourquoi avez-vous agi ainsi? je vais vous le dire : c'est par orgueil, pour jouir du triomphe réservé à celui que le sort aurait favorisé... Vous vouliez lui voler sa joie, son plaisir, son bonheur. Allez, monsieur... allez dans votre chambre... car vous n'êtes pas digne de rester ici.

— Oh! pardon, ma tante... je me repens de ma faute... je ne le ferai plus. — Et comment voulez-vous que je croie à vos

promesses... quelle confiance puis-je avoir dans un menteur... Allez, monsieur, je verrai plus tard ce que j'aurai à faire. »

Dès qu'Octave fut sorti, nous entourâmes ma tante, et nous la suppliâmes de pardonner au coupable. « Sa grâce dépend de vous, mes enfants; si vous êtes bien sages, je la lui accorderai pour vous récompenser de votre bonne conduite.

— Et vous nous raconterez une histoire, dit Rosine en s'approchant de ma tante. — Je n'ai rien à refuser à la reine, répondit dame Marguerite. — *Vive la reine! vive la reine.* »

A cet instant, et comme pour fêter l'avénement au trône de sa majesté Rosine première, un orgue de barbarie fit entendre un air de victoire. Nous courûmes à la fenêtre. Un pauvre homme pâle, épuisé de fatigue, tournait péniblement l'instrument. Ses joues étaient creuses, son regard éteint... tout en lui trahissait la souffrance et la misère.

« Le pauvre homme, comme il a l'air malheureux, dit Rosine; il a peut-être faim; allons, il faut que tout le monde soit heureux aujourd'hui. »

Rosine prit une corbeille en paille tressée et fit le tour du salon, disant à chacun de nous: «La charité, s'il vous plaît, pour un pauvre homme qui n'a pas mangé d'aujourd'hui. » La corbeille fut bientôt remplie de morceaux de gâteau.

« Je veux aussi donner mon offrande, dit avec bonté dame Marguerite. » Et elle mit sa bourse dans la corbeille. Le pauvre joueur d'orgue reçut avec reconnaissance le présent de la reine et se mit à rejouer de nouveau, mais de si bon cœur cette fois et si longtemps qu'on fut obligé de le remercier à plusieurs reprises et de lui exprimer que sa majesté Rosine première, quoique fort amateur de musique en général et de la sienne en particulier, se voyait à regret forcée de l'engager à aller exercer plus loin son talent, désireuse qu'elle était de consacrer tous ses soins au bonheur de ses sujets.

« Qui est-ce qui veut entendre une histoire? demanda ma tante Marguerite. — Moi, moi! criâmes-nous en chœur. — Alors, asseyez-vous, taisez-vous et écoutez. »

Quand nous fûmes assis en cercle autour de ma tante, la bonne vieille femme jeta sur nous un tendre regard. Au moment où elle allait commencer, Rosine s'approcha d'elle et lui dit avec sa gentillesse si naturelle et si simple : « Bonne tante,

pendant que nous sommes heureux, il y a des gens qui pleurent, et loin de nous, dans l'exil... Permettez-moi de commencer mon règne par une amnistie. »

Cette demande, vivement appuyée par les sujets de sa majesté, nous fut accordée par ma tante; Octave revint au milieu de nous, et dame Marguerite commença bientôt l'histoire qu'elle nous avait promise.

II.

Le père Camus. — Petit-Jean. — Le méchant berger. Triste événement.

Sur les bords de la Seine, à quelque distance de Rouen, vivait autrefois une pauvre famille dont le chef était marinier. Le père Camus (c'était son nom), avait épousé une jeune fille élévée à l'hospice des Enfants-Trouvés, dans la grande ville qui a donné naissance à Corneille. La douceur, la bonté, l'économie de Marie décidèrent Camus à en faire sa compagne; comme il était lui-même laborieux et rangé, la jeune fille ne craignit pas d'unir son sort au sien.

Trois enfants vinrent successivement resserrer les liens des deux époux. Le père Camus ne s'effraya pas de cet accroissement de famille. J'ai le pied ferme, la main solide, le cœur ardent. Avec cela, disait-il, on ne meurt pas de faim. — Et le brave marinier travaillait avec plus de courage que par le passé.

Aussitôt que Petit-Jean, l'aîné de la famille, put marcher, le père Camus l'emmena avec lui sur la rivière, moins encore pour lui apprendre à travailler, que pour laisser un peu de tranquillité à sa mère, qui élevait ses deux petites sœurs. Petit-Jean était comme un poisson; il passait la moitié de la journée dans l'eau, et son père souriait de bonheur en voyant ses forces s'accroître et son courage se développer.

Dès l'âge de huit ans, Jean, fort et vigoureux, aidait son père à conduire le bac pour faire traverser la rivière aux voyageurs. Sa figure exprimait tant d'intelligence et de bonté, que bien souvent on doublait le salaire du passager en faveur de l'enfant. Le père Camus ne manquait jamais de remettre à Jean l'argent que celui-ci avait gagné; et, le soir, lorsque les deux mariniers rentraient au logis, le petit garçon venait joyeusement donner à sa bonne mère le produit de son travail.

Grâce à l'activité du père Camus, et à l'économie de Marie, leur position s'améliora, et ils achetèrent un petit champ qui touchait à leur chaumière. Mais le bonheur est comme un éclair qui brille avec éclat et disparaît soudain.

Un soir, le ciel était chargé de gros nuages sombres; l'air, échauffé par le soleil qui, depuis plusieurs jours, desséchait la terre, était lourd. Le père Camus et Petit-Jean venaient d'amarrer le bac au rivage, et se préparaient à rentrer, quand un berger se présenta pour le passage, avec son troupeau. Il avait l'habitude de mener paître ses moutons à quelque distance de là, mais ce jour là, il s'était égaré, et se trouvait fort loin de l'endroit où il avait coutume de passer. Le pauvre homme voyant l'orage approcher, priait instamment le père Camus de lui faire traverser la rivière.

« Qu'en dis-tu, mon garçon, demanda le marinier, craignant que l'enfant ne fût trop fatigué. — Dam! c'est comme tu voudras, ça sera bientôt fait de rendre service à ce berger.

— Allons, c'est bien; préparons le grand bac; le berger nous aidera à passer son troupeau; puis, quand il sera de l'autre bord, ses chiens le tiendront en respect pendant que nous ramènerons ce grand diable de bateau; nous reconduirons ensuite ce brave homme du côté de ses bêtes, dans notre petite barque.— C'est dit, n'est-ce pas, berger? — Oui, père Camus. — Parce que vous entendez bien, le courant est rapide, et jamais l'enfant et moi nous ne pourrions conduire le bac. »

Le marinier arrima son bateau et fit embarquer le troupeau de moutons. Cette opération demanda quelque temps, et lorsqu'ils s'éloignaient de la rive, l'orage éclata avec fureur; le vent soufflait violemment, la pluie tombait par torrents et le tonnerre grondait dans le ciel que déchiraient d'affreux éclairs. Le berger, enveloppé dans son manteau, nuisait plutôt à la manœuvre par sa maladresse, qu'il n'aidait les deux mariniers. En cet endroit, la rivière est large et le courant très-fort. Après une heure de fatigues, ils arrivèrent enfin à l'autre bord.

Le berger descendit à terre pour rassembler son troupeau. « Eh bien! camarade, lui dit le père Camus, donnez la consigne à vos chiens et venez nous aider à ramener le bac.

— Ma foi non, je me trouve trop bien de ce côté.

— Ah çà! mais vous plaisantez sans doute?

— Pas du tout, et la preuve, c'est que je m'en vais... — Mais votre promesse? — Tiens, est-ce que vous y avez cru?

— J'ai cru que vous étiez un homme d'honneur, et vous n'êtes qu'un lâche et un menteur. — C'est bon, c'est bon. »

Le berger s'éloigna, sans plus s'inquiéter de la position dans laquelle il laissait ceux qui l'avaient obligé. Cependant l'orage continuait et le tonnerre grondait avec fureur. Tout à coup un éclair brisa les nues, une immense colonne de feu descendit du ciel et le berger disparut avec son troupeau, frappés par la foudre. Les deux mariniers se jetèrent à genoux et adressèrent, au maître suprême, une éloquente prière.

— Allons, Petit-Jean, dit le père Camus, il faut nous mettre en route, car il est tard, et ta pauvre mère doit être bien inquiète.—Oui, mon père..., mais Dieu a entendu notre prière, et déjà l'orage s'apaise. En effet, la pluie avait presque entièrement cessé; le vent soufflait avec moins de violence, et le ciel se colorait d'une douce teinte azurée.

Le père Camus et son fils furent plus de deux heures avant de pouvoir traverser la rivière avec leur énorme bac; la nuit était déjà bien avancée quand ils atteignirent le bord. Après avoir attaché l'embarcation, ils se dirigèrent vers la cabane harassés de fatigue et ayant leurs vêtements percés par la pluie.

Lorsqu'ils arrivèrent auprès de Louise, ils la trouvèrent agenouillée près du berceau de ses enfants. La pauvre femme, en entendant gronder l'orage, tremblait d'effroi, en pensant aux dangers que couraient les deux êtres qui lui étaient si chers. Leur retour la combla de joie : elle jeta dans le foyer des sarments de vignes, et bientôt une flamme vive vint les réchauffer. Le père Camus restait silencieux: il semblait épuisé de fatigue; Petit-Jean fut en quelque sorte obligé de le porter dans son lit.

Le lendemain, lorsque le marinier voulut se lever pour se rendre à son ouvrage, il ne put remuer les jambes : le pauvre homme était paralysé. Vous comprenez, mes enfants, quelle fut la douleur de sa famille, dont il était le soutien. Il fallut chercher un marinier pour conduire le bac avec Petit-Jean; et on ne put en trouver un qui consentît à ce travail pénible, sans qu'on lui abandonnât une forte part dans les bénéfices du passage.

Pendant ce temps, les ressources de la pauvre famille s'épuisaient; la maladie du père Camus exigeait des médicaments

qui coûtaient bien de l'argent; on se privait de tout, pour qu'il fût traité d'une manière convenable. Malgré tous ces soins, le bonhomme mourut.

Petit-Jean n'avait, à cette époque, que dix ans. Quoiqu'il fût beaucoup plus fort et plus vigoureux que ne le sont d'ordinaire les enfants de cet âge, il ne pouvait à lui seul exploiter le passage de la rivière; on le donna à une autre famille; et, comme elle était composée de plusieurs personnes, Petit-Jean ne put être employé par elle, même comme auxiliaire.

Un marinier, qui avait toujours montré beaucoup d'affection au père Camus, proposa à Petit-Jean de l'emmener avec lui à Rouen. « Tu trouveras facilement à t'occuper sur le port, lui dit-il, et tu pourras envoyer quelque argent à ta mère pour l'aider à élever tes sœurs. — Mais qui donc cultivera notre champ? demanda l'enfant. — Les propriétaires qui avoisinent le petit clos de ta mère, sachant combien elle est malheureuse, ont résolu de le cultiver tour à tour. »

La mère Camus hésita longtemps à se séparer de son fils, mais enfin elle comprit qu'il fallait sacrifier son amour maternel à l'intérêt de Petit-Jean. Un matin, de grand matin, la bonne Marie réveilla son fils et lui dit : « Tu vas me quitter, mon enfant, tu vas partir pour Rouen avec notre ami maître Pierre; mes larmes doivent te faire comprendre toute la douleur que j'éprouve en cet instant, mais elle serait bien plus grande encore si je n'avais pas la consolation de penser que tu te conduiras en honnête garçon. Rappelle-toi, mon fils, que dans les plus affreux malheurs, comme dans les joies les plus vives, il y a quelqu'un qu'il ne faut jamais oublier, c'est Dieu. Quand tu souffriras, lève les yeux vers lui, Petit-Jean : il entendra ta prière et calmera tes souffrances. Si le démon du mal t'inspire de mauvaises pensées, demande au Seigneur la force d'y résister. Dans le monde, mon enfant, on trouve toujours des gens plus malheureux que soi; il faut les aider avec bonté, et sans leur faire sentir l'importance du service qu'on leur rend. Enfin, si tu veux qu'on ait bonne opinion de toi, ne fréquente que des gens de bien, car, vois-tu, le mépris qu'on ressent pour les méchants, on l'éprouve aussi pour ceux qui vivent avec eux; prends donc bien garde de faire de mauvaises connaissances. Voilà quelques écus qui te serviront à attendre le travail que

maître Pierre te procurera. Adieu, mon fils..., pense souvent à moi, pense aussi à ton pauvre père. Son nom était respecté de tous ceux qui le connaissaient, sa mémoire est honorée... C'est un héritage sacré, que celui-là, car il t'a laissé le soin de conserver l'honneur de la famille ! »

Après ces exhortations, la mère Camus embrassa tendrement son fils, et, comme maître Pierre l'attendait pour partir, elle lui donna sa bénédiction. Petit-Jean s'éloigna le cœur bien attristé. Il monta sur le bateau de maître Pierre, et bientôt il vit disparaître la cabane de sa mère : — Mon Dieu, dit-il avec ferveur, je n'ai plus d'espérance qu'en vous..., protégez-moi !

III.

Rouen.

Petit-Jean avait encore le cœur bien gros en arrivant à Rouen, mais le merveilleux spectacle qui s'offrit à ses regards étonnés, calma sa douleur. Pour lui, le pauvre enfant, qui jusqu'alors avait vécu dans la chaumière paternelle, ne pensant pas qu'il y eût rien au monde de plus beau, c'était comme un rêve.

Avant d'arriver à Rouen, la Seine, si belle jusque-là, semble encore redoubler de coquetterie et de grâce pour séduire et charmer. Ses flots coulent majestueusement, bordés d'un côté par une plaine immense de prairies verdoyantes, et, de l'autre, par de hautes montagnes couronnées d'arbres ; çà et là, des masses de rochers percent de leurs pointes aiguës les branches chargées de fleurs et de fruits, et s'élancent au-dessus de la route : on les dirait prêtes à tomber avec fracas, et cependant elles restent inébranlables ; le temps lui-même, qui détruit tout, les a conservées. Des îles couvertes d'arbres verts se baignent dans les flots. On dirait des corbeilles de fleurs, tant elles sont ravissantes de fraîcheur et d'éclat. Puis, en s'approchant encore de la grande ville, le spectacle change et devient plus beau encore. Aux merveilles de la nature se joignent celles de l'industrie. Des fabriques nombreuses sont groupées sur les deux rives. Leurs cheminées, en briques arrondies, s'élèvent jusqu'aux nues.

Pour compléter le tableau : à l'horizon, une forêt de mâts s'élance au-dessus des flots. Mille navires versent chaque jour,

sur les quais, des richesses immenses. — Là, toutes les nations sont réunies, et les productions de tous les pays confondues. On voit, en un instant, les sapins du nord et les sucres de Bourbon, les chanvres de la Russie et le café de la Martinique, le coton de l'Amérique et la gomme de la Guinée, les épices de Java, les laines de l'Espagne, les pelleteries du Canada et le bois de Campêche, le soufre de la Sicile et le charbon de terre de Belgique, les cocos de l'Océanie et les orangers de Malte, les cuirs de Maroc et les savons de Marseille.

Au milieu de ces navires, qui représentent tous les peuples du monde, des bateaux à vapeur, richement entourés d'ornements en or, arrivent et partent à chaque instant. Oh ! c'est un magnifique spectacle que celui-là !

Puis, de chaque côté de la Seine, Rouen, l'antique cité qui n'a pas encore eu, Dieu merci, la pensée de sacrifier ses vieilles maisons, d'un aspect si pittoresque, ses vieux édifices, noircis par le temps, à la rage des démolisseurs. Çà et là, cependant, l'industrie a fait des mutilations déplorables ; ainsi parfois, au-dessus des toits, on voit s'élancer une tourelle légèrement découpée à jour ; on s'inquiète, on regarde, on cherche à quoi peut appartenir cette ruine si précieuse ; longtemps on tourne autour, sans pouvoir arriver à la base ; puis enfin, en entrant dans une cour obscure, sale, étroite, on découvre les restes d'un ancien portail, autour duquel des statues de saints et de démons essaient de s'accrocher à des feuilles d'acanthe à demi brisées. Si l'on passe le seuil, on se trouve dans un vaste magasin rempli de balles de laine ou de barils de suif, entre lesquels apparaissent des chapiteaux de colonnes et des nervures découpées.

Mais, malgré ces odieux sacriléges de la civilisation, Rouen compte encore assez de monuments respectés, pour qu'on puisse juger, par ce qu'elle est, de ce qu'elle fut jadis. Ainsi l'on ne peut se lasser d'admirer ses églises : — Notre-Dame dont la façade, avec ses trois portes ornées de riches sculptures, offre un majestueux ensemble et une richesse inouïe de détails ; (jadis un clocher couvert de plomb s'élevait à trois cent quatre-vingt-seize pieds au-dessus du sol : mais le 15 septembre 1822, il fut renversé par la foudre ;) — Saint-Ouen, l'un des plus admirables chefs-d'œuvres d'architecture gothique ; — Saint-Maclou qui renferme un ravissant escalier, si finement découpé qu'on dirait

un de ces morceaux de papier dont on couvre l'intérieur des boites de dragées; — Saint-Patrice, avec ses magnifiques vitraux.

Le Palais-de-Justice, élevé par Louis XII en 1499, est une des plus délicieuses créations qui se puissent imaginer. Sa façade, surmontée d'une balustrade qui fait tout le tour de l'édifice, est décorée avec une richesse et une perfection inouïes.

Mais il serait trop long de dire tous les titres de Rouen à l'admiration des voyageurs. Un mot encore, car nous ne pouvons oublier la Pucelle d'Orléans, Jeanne d'Arc; c'est là, au milieu de la grande ville, que la noble et sainte fille fut amenée pour subir le supplice ignominieux, réservé aux hérétiques : supplice qui consacra sa gloire, martyre qui lui mérita le ciel. C'est là qu'elle vint, belle et calme comme aux jours de ses triomphes, insensible aux cris de la foule payée par ses bourreaux pour la couvrir d'humiliation. Quand on la vit si saintement résignée, un grand silence se fit tout à coup, et ceux-là même qui l'insultaient tout à l'heure, devinrent honteux de leur bassesse. Ses juges, que dis-je, ses bourreaux, étaient là inquiets, tremblants, déjà déchirés par le remords. Elle, sans crainte ni terreur, monte les degrés qui conduisent au sommet du bûcher. La flamme brille, s'étend, l'entoure. Jeanne demeure impassible ; elle croise ses bras sur sa poitrine, lève ses beaux yeux vers le ciel et disparaît en murmurant : « Mon Dieu, sauvez le roi, « sauvez la France. »

Au milieu de tous ces monuments qui reportent la pensée vers le passé, il en est d'autres qui ont un grand intérêt. Ainsi, sur la porte d'une maison, rue de la Pie, on lit l'inscription suivante en lettres d'or. *Ici est né, le 6 juin* 1606, *Pierre Corneille.*

Rouen a rendu un hommage éclatant à la mémoire du grand génie qui, avec Racine, se dispute le sceptre de la scène française. Sa statue, placée au milieu du pont de pierre, se trouve encore dans la grande salle du Palais-de-Justice. A quelque distance de là, sur la promenade qui longe le quai, la ville de Rouen a élevé une statue à l'un de ses enfants, à Boieldieu, le célèbre compositeur.

IV.

L'hiver. — La petite fille perdue. — Brune. — Triomphe de Petit-Jean

Pendant que nous essayons de vous donner une idée de la

capitale de la Normandie, vous n'avez pas oublié, mes enfants, que Petit-Jean vient d'y arriver en compagnie de maître Pierre, le marinier. Ce brave homme commença par donner une petite chambre à son protégé, puis il le mena sur le quai et le recommanda à tous ses amis.

Le lendemain, dès l'aube du jour, Petit-Jean entrait en fonctions. Son air intelligent, sa physionomie franche et ouverte, son empressement à rendre service, lui firent de nombreux amis parmi ses compagnons de travail. Petit-Jean rechercha surtout ceux dont la conduite était la meilleure ; il évita d'entretenir des relations avec les mauvais sujets et les paresseux.

Le pauvre enfant travaillait, tout le jour, avec un courage et une ardeur incroyables. Parfois, épuisé de fatigues, il s'asseyait sur un sac de café, ou sur une balle de laine, pour essuyer son front ruisselant de sueur. Alors, s'il se sentait découragé, il pensait à sa mère, à ses deux petites sœurs, et il se mettait à l'ouvrage avec une nouvelle ardeur.

Maître Pierre, attiré sans cesse à Rouen par ses affaires, ne manquait jamais de venir voir son protégé ; il s'informait de lui sur le quai, et tout le monde lui donnait les meilleurs renseignements sur son compte.

L'hiver arriva, et Petit-Jean eut bien à souffrir de ses rigueurs. Sa chambre, située au cinquième étage, sous les toits, dans une vieille maison délabrée, était glaciale ; le vent soufflait à travers la toiture, et la neige tombait jusque sur son lit. Petit-Jean, dans la prévision de la mauvaise saison, avait économisé une somme de cinquante francs. Cinquante francs ! c'était pour lui un trésor. Avec cet argent, il comptait s'acheter une *varreuse* bien épaisse, des souliers ferrés, une couverture, des meubles pour sa chambre. Enfin ce devait être pour lui la source de bien des jouissances.

A un des voyages de maître Pierre, Petit-Jean apprit que sa mère était bien malheureuse. Sans hésiter, il prit ses cinquante francs, son cher trésor gagné avec tant de peine, et les mit dans une petite boîte qu'il chargea le marinier de porter à sa mère.

Mais l'hiver devenant de plus en plus rude, les travaux du port se trouvèrent forcément suspendus ; Petit-Jean eut bien de la peine à gagner de quoi vivre. Souvent la journée entière se passait sans qu'il trouvât à s'occuper, et alors il rentrait dans

sa petite chambre, grelottant de froid, et n'ayant pas un morceau de pain à manger. Le pauvre enfant élevait alors son âme vers Dieu, et le priait de lui donner la force de supporter sa misère.

Un soir, Petit-Jean revenait tristement à son gîte, car la journée avait été bien mauvaise. Il ne possédait que quatre sous, et depuis le matin il n'avait pas mangé. Il entra dans la boutique d'un boulanger et acheta un pain de deux sous. Au moment où il allait passer le seuil de la maison dans laquelle il demeurait, il entendit des gémissements plaintifs : il se retourna et vit une petite fille couchée le long du mur. « Qu'est-ce que tu fais donc là ? demanda Petit-Jean, en s'approchant. »

La petite fille ne répondit pas; ses yeux étaient fermés, sa figure pâle comme un linceul ; ses dents se choquaient les unes contre les autres, tout son corps était agité d'un frisson convulsif. Petit-Jean la prit dans ses bras et la porta dans sa chambre. « Mais elle est comme une morte ! » dit-il en la posant sur son lit, et il se mit à lui frotter les mains, à couvrir ses pieds et son corps de tout ce qui lui tomba sous la main ; puis il descendit rapidement l'escalier et alla demander à une voisine qui l'avait pris en affection, un peu de bouillon ; sans se donner le temps de la remercier, Petit-Jean revint dans sa chambre.

La petite fille était toujours sans mouvement, mais une légère rougeur commençait à colorer ses joues. Petit-Jean lui fit avaler quelques cuillerées de bouillon, et l'enfant ouvrit les yeux. « Maman, maman, » dit-elle d'une voix faible.

Et, comme Petit-Jean approchait sa chandelle pour la voir, elle poussa un cri d'effroi, et se cacha la tête sous la couverture. —N'ayez pas peur, mademoiselle; je ne suis pas méchant. » La petite fille se hasarda à regarder. « Mais où suis-je? — Dans ma chambre, mademoiselle. — Dans votre chambre! Et pourquoi ne suis-je pas dans la mienne? — Je vous ai trouvée couchée auprès de la porte, sur un tas de neige. Vous paraissiez bien malade, je vous ai portée jusqu'ici.

— Oh merci.... merci.... car sans vous je serais morte.... Mais mon père, ma mère, où sont-ils ? Oh !je me rappelle ! j'étais sortie avec eux après-dîner, pour nous promener sur le quai ; tout à coup nous entendons un grand cri : c'était un homme qui venait de tomber dans la rivière; on se rassemble en foule pour voir s'il

y a moyen de lui porter des secours. Soudain, un homme s'élance tout habillé dans l'eau ; il nage avec vigueur et parvient à ramener à terre le malheureux qui se noyait ; la foule bat des mains et porte en triomphe l'intrépide Brune, le pilote du port, qui a sauvé déjà tant de personnes ; alors, j'ai oublié mes parents pour suivre la foule jusqu'à l'entrée du pont, au pavillon que la ville de Rouen a donné à Brune. Tout cela avait duré longtemps. Enfin, je me trouvai seule sur le quai ; la nuit était sombre, j'eus peur, et je me mis à courir comme une folle, de côté et d'autre, sans pouvoir trouver mon chemin. Après cela, ne sachant plus que devenir, je me suis assise sur une borne ; le froid m'aura endormie. Puisque vous êtes si bon, courez chez mon père, monsieur Ph**, rue aux Ours, et dites-lui que je suis retrouvée. — Je vais d'abord, interrompit Petit-Jean, aller chercher un peu de braise pour vous réchauffer, car vous avez bien froid ; » et il partit en courant. « Je n'ai que deux « sous, se dit-il, c'est égal, la petite aura du feu ; quant à mon « déjeuner de demain, le ciel y pourvoira. »

Petit-Jean fut bientôt de retour ; il alluma du feu dans un vieux réchaud, et alla rue aux Ours. M. Ph*** et sa femme étaient dans la plus affreuse douleur ; la pauvre mère pleurait à chaudes larmes, et M. Ph*** n'avait pas la force de la rassurer. La présence de Petit-Jean les combla de joie ; ils le suivirent à sa chambre, et y trouvèrent leur fille qu'ils avaient crue à jamais perdue pour eux.

M. Ph*** ne voulut pas se séparer du sauveur de son enfant ; Petit-Jean fut installé chez lui ; il travailla à sa fabrique de rouenneries ; et bientôt il gagna assez d'argent pour faire venir auprès de lui sa mère et ses deux sœurs.

Aujourd'hui, il est propriétaire de la fabrique de M. Ph*** ; il a une bonne et excellente femme et trois enfants.

Vous voyez, mes amis, nous dit en terminant dame Marguerite, que le ciel encourage toujours ceux qui se conduisent bien. Ces deux sous que Petit-Jean dépensa pour réchauffer la petite fille, ont fait sa fortune ; donnez donc aux malheureux, et soyez convaincus que si Dieu ne vous récompense pas de cette bonne action dans ce monde, il vous en tiendra compte dans l'autre.

Ainsi finit l'histoire des *deux sous de Petit-Jean.*

ANNE LEFÈVRE (Mme DACIER).

PAR Mme DE SAINTE-MARGUERITE.

« Anne! Anne! viens donc voir mon beau cerf-volant, disait un jeune garçon de treize ans, en entrant précipitamment dans une salle de rez-de-chaussée, où une jeune fille travaillait auprès de la fenêtre.

— Je ne puis me déranger en ce moment, mon frère; il faut que j'achève cette couture.

— Bah! tu as bien le temps de la finir; notre mère est sortie... Viens, viens. » En disant ces mots, le jeune garçon saisit la main de sa sœur, et l'entraîna dans la chambre à côté.

« Vois donc quel bel ouvrage! dit-il en montrant avec orgueil le cerf-volant en question (il était d'une grandeur démesurée); regarde ce soleil et cette lune de papier doré! et cette immense queue! Oh! que je voudrais déjà être à dimanche pour le lancer dans la prairie! Je parie qu'il y aura foule pour le voir partir.

— Combien as-tu mis de temps à ce chef-d'œuvre? demanda Anne ironiquement.

— Belle question vraiment! il y a plus d'un mois que j'y consacre toutes mes heures de récréation.

— J'ai bien peur, mon frère, que cet amusement ne t'ait fait négliger tes études; car, si je ne me trompe, il me semble avoir entendu mon père se plaindre souvent du peu de soin que tu mettais à tes versions grecque et latine. Voilà donc le secret de ce relâchement qui l'étonnait!

— Allons! tu vas faire aussi la grondeuse, toi? Eh bien! mademoiselle, aujourd'hui tous mes devoirs sont prêts pour ma leçon de ce soir.

— Tous! même la traduction de Thucydide [1] que papa t'a donnée hier?

— Tiens! c'est vrai, je l'avais oubliée, cette vilaine traduction. Mais bast! je dirai que je n'ai pu y travailler, qu'elle était trop difficile; et, en disant cela, je ne mentirai pas...

[1] Célèbre historien, né à Athènes, 471 ans avant J.-C.

— Pour moi, je ne la crois pas si difficile que tu veux bien le dire, et tu donneras là une assez mauvaise excuse à papa.

— Mais, ma chère sœur, il me semble que vous faites la savante mal à propos; comment peux-tu juger si Thucydide est facile ou non? cette version est mal aisée à faire; voyant que je n'y comprenais pas un mot, je l'ai laissée là; j'ai besoin de l'aide de papa, je ne pourrais m'en tirer seul.

— Comment! malgré la peine que se donne mon père pour faire de toi un savant! que dirait-il, s'il t'entendait parler ainsi?

— Il dirait... il dirait... mon Dieu! que c'est désagréable de voir des gens ignorants se mêler de choses auxquelles ils n'entendent rien; c'est comme si je voulais te donner mon avis sur ta couture.

— A quoi juges-tu que je ne sais ce que je dis? tu serais bien surpris, si tu apprenais un jour que, sans recevoir de leçons, je crois savoir le latin et le grec, peut-être aussi bien que toi.

— Ah! par exemple, s'écria le jeune garçon en éclatant de rire; voilà une prétention, on ne peut plus plaisante. La belle savante, en vérité! elle ne connaît seulement pas la différence qu'il y a entre l'alpha et l'oméga [1], et elle se croit de ma force!

— Ris tant qu'il te plaira; mais suis mon conseil, et laisse là ton cerf-volant pour ta version; tu as le temps de la finir avant le retour de mon père; il est à peine deux heures, et la classe de troisième au collége dure jusqu'à cinq.

— C'est fort bien, mais je ne me sens pas le cœur d'entreprendre cette version tout seul.

— Allons, un peu de courage; je vais t'aider de mon mieux.

— Encore! tu veux donc absolument me faire accroire que tu sais le grec? Eh bien! je vais t'attrapper à mon tour; ah! tu veux plaisanter! je cours prendre mon Thucydide; nous verrons comment madame la savante se tirera d'affaire. » En disant ces mots, le jeune étourdi alla chercher son livre et le présenta à sa sœur d'un air goguenard; celle-ci se plaça, en souriant, devant une table, et faisant asseoir son frère à côté d'elle, elle commença, d'un air assuré et modeste, l'explication de plusieurs passages de l'historien grec. Il serait impossible de peindre la stupéfaction du jeune écolier; il resta comme ébahi; Anne jouissait de son étonnement. « Je n'y conçois rien, lui

[1] La première et la dernière lettre de l'alphabet grec.

dit-il, lorsque sa surprise lui permit enfin de parler; c'est bien cela, tu expliques le texte tout comme mon père; mais où as-tu pris, dis-moi, cette science-là?

— C'est en assistant aux leçons que mon père te donne; tu sais que je suis toujours présente à tes exercices du soir, mon cher Lefèvre; j'écoute avec la plus grande attention, je note sur des cahiers tout ce que j'ai retenu, et je travaille d'après cela; mais, je t'en supplie, garde-moi bien le secret; je serais désolée que ma mère apprît que je m'occupe de ces études; elle croirait que je néglige les travaux du ménage.

— Mais, comment fais-tu pour trouver le temps d'étudier?

— C'est en me couchant plus tard, et me levant au point du jour. A mes récréations, à la promenade, partout où je suis, je pense à ce que j'ai appris, et je tâche de le graver dans ma mémoire. Va, mon frère, lorsqu'on désire ardemment de s'instruire, on trouve toujours le moyen de le faire, quels que soient les obstacles qu'il faille vaincre. »

Cette conversation avait lieu dans la ville de Saumur, chez Tanneguy Lefèvre, savant philologue, né à Caen, l'an 1615. Nommé inspecteur de l'imprimerie du Louvre avec un traitement honorable, il avait vu sa pension mal payée après la mort du cardinal de Richelieu, son protecteur, et, par suite de ce malheur, il avait été obligé de vendre sa riche bibliothèque, et d'aller se réfugier à Saumur où il obtint une place de professeur de troisième au collége de cette ville. Ce savant distingué, connu par plusieurs excellentes traductions des auteurs classiques grecs et latins, était père des deux enfants que nous venons de mettre en scène; il s'occupait avec ardeur de l'éducation de son fils qui ne fut, par la suite, qu'un homme fort ordinaire, et ne pensait pas à développer la rare intelligence d'Anne Lefèvre, sa fille, dont la réputation devait s'étendre plus tard dans toute l'Europe. Fidèle aux traditions du bon vieux temps, il disait avec l'immortel Molière qu'une femme en sait toujours assez « quand la capacité de son esprit se hausse à connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse ». Il continuait donc de donner tous ses soins à l'instruction de son fils; et il lui avait adjoint, pour réveiller un peu son émulation, un jeune condisciple, nommé André Dacier, dont il était le répétiteur. Les deux élèves se réunissaient, le soir, dans cette salle que

nous connaissons, et là le père Lefèvre, et les deux jeunes gens, assis devant une table éclairée par une lampe, travaillaient avec ardeur. Anne, occupée à des ouvrages de couture à côté de sa mère, gardait un modeste silence et ne perdait pas une syllabe des explications de son père.

Un jour ils traduisaient une tragédie de Sophocle; lorsque vint le tour du jeune Lefèvre, il hésita et resta muet; Anne, oubliant la réserve qu'elle s'était imposée, et prenant en pitié l'embarras de son frère, lui suggéra à demi-voix ce qu'il devait répondre. A ce moment, le père Lefèvre, stupéfait, s'arrêta, et regarda fixement sa fille qui rougit, se tut, et baissa les yeux sur son ouvrage.

— Continuez, ma fille, dit-il à Anne, et apprenez-moi où vous avez pris cette traduction?

— Mon père, répond timidement celle-ci, je n'ai point lu de traduction de Sophocle.

— Mais alors, comment avez-vous pu expliquer ce passage, puisque vous n'avez pas appris le grec?

— Mon père, dit Anne en se levant et courant se jeter dans les bras de son père, j'espère que vous ne serez point fâché contre moi..., mais j'ai appris un peu de grec et de latin en écoutant ce que vous enseigniez à mon frère; je commence à comprendre passablement les auteurs classiques, et je me trouverais bien heureuse si vous vouliez m'accorder la grâce de partager les leçons de vos deux élèves.

— Je ne demande pas mieux, mon enfant, et je suis ravi de votre bonne volonté, ainsi que des dispositions que vous annoncez. Voyons donc jusqu'où s'étend votre savoir! venez vous asseoir auprès de moi, et prenez à votre tour le livre que nous traduisons. » Et M. Lefèvre, enchanté, fait lire Anne, la questionne sur les règles des deux langues, mères de la plupart des idiomes connus, et, émerveillé de la justesse de ses réponses, ainsi que de l'instruction qu'elles décelaient, il se tourne vers ses deux élèves ; « Vous voyez, messieurs, ce que peut l'intelligence lorsqu'elle est aidée de la ferme volonté d'apprendre; imitez la persévérance d'Anne, et souvenez-vous qu'il n'y a rien d'impossible pour celui qui aime véritablement l'étude.

Dès ce jour, Tanneguy Lefèvre donna tous ses soins à la culture de cette jeune plante qui promettait de si beaux fruits;

Anne continua d'étudier sous la direction de cet excellent maître, et devint, en peu de temps, la femme la plus savante de son siècle. Elle consacrait tous ses instants à faire le bonheur de son père, dont elle partageait les travaux; et, la mort lui ayant enlevé ce tendre ami, elle quitta Saumur, pour aller se fixer à Paris, où son mérite ne tarda pas à être connu.

Elle fut chargée de travailler à la collection des auteurs grecs et latins, ordonnée par Louis XIV pour l'éducation du grand dauphin son fils, et connue sous le nom de *ad usum Delphini*. Le jeune André Dacier, devenu aussi à son tour un savant philologue, avait été employé pour le même recueil; il retrouva avec bonheur mademoiselle Lefèvre, la douce compagne de ses études, et lui offrit son cœur et sa main.

La fortune devint bientôt le partage de ce couple si bien assorti pour le mérite et l'instruction; M. Dacier fut successivement nommé garde des livres du Cabinet du roi, puis reçu à l'Académie des inscriptions, ensuite à l'Académie française, dont il devint plus tard le secrétaire perpétuel. Dans cette nouvelle carrière, Mme Dacier se créa de nouveaux titres à l'admiration par sa conduite et ses ouvrages; elle sut démentir le préjugé qui fait croire une femme savante incapable d'allier aux travaux littéraires la pratique des vertus domestiques. Son zèle infatigable pour l'éducation de ses enfants, la bonté, la douceur de son caractère; cette modestie, qui sied si bien à une femme, et dont elle ne s'écarta jamais que pour défendre la mémoire de son père qu'elle adorait, ne sont pas des titres moins précieux pour sa réputation que ses efforts pour rehausser la gloire des beaux génies de l'antiquité, attaqués à cette époque par quelques auteurs qui prétendaient prouver que les modernes étaient infiniment supérieurs aux anciens.

Mme Dacier, nourrie de la lecture de tous les bons auteurs grecs et latins, se présenta dans la lice pour soutenir leur mérite, et lutta courageusement contre plusieurs écrivains, entre autres M. de La Motte. Outre les ouvrages nés de cette fameuse querelle des anciens et des modernes, Mme Dacier traduisit un grand nombre d'auteurs, et donna enfin l'Iliade et l'Odyssée d'Homère, traduits en bon français. Elle mourut à Paris en 1720, âgée de soixante-neuf ans. Son mari mourut, deux ans après du chagrin de l'avoir perdue.

Les fleurs de Cécile.



Louis Lassalle del et lith. Imp Lith de Cattier.

Maman lui dit-elle, voici plusieurs jours que j'hesite a te confier un secret, tu ne m'en voudras pas

Paris, Mme Ve LOUIS JANET Editeur du DIMANCHE des Enfants.

Cette histoire, mes chers enfants, vous fait voir combien vos parents et vos maîtres ont raison de vous recommander l'application à vos leçons. Lorsqu'on écoute avec attention, les choses se gravent bien plus fortement dans la mémoire, tandis qu'au contraire, si on apprend avec distraction, on écoute sans entendre: or, il y a une bien grande différence entre *écouter* et *entendre*. C'est le son qui va à votre oreille lorsque vous écoutez sans réfléchir, au lieu que si vous *entendez* bien ce qu'on vous démontre, cela va à votre intelligence et se grave dans votre esprit. Voilà toute la distinction à faire entre un écolier studieux et un paresseux; l'un se contente d'*écouter*, et l'autre *écoute* et *entend;* de là l'instruction qui en est le fruit.

Toutes mes jeunes lectrices ne sont pas destinées à être des Mmes Dacier, mais elles peuvent toutes profiter de l'éducation qu'on leur donne, et devenir un jour des femmes instruites, capables de diriger les études de leurs enfants; en ornant leur esprit de connaissances utiles et agréables, elles seront à même de jouir de la conversation et des ouvrages des gens instruits, et se procureront une multitude de jouissances à l'abri des vicissitudes de la fortune et des glaces de l'âge.

LES FLEURS DE CÉCILE.

(Récits contemporains.)

PAR TH. MIDY.

Revers.

Mme d'Herby avait été l'une des femmes les plus remarquables de la cour de Marie-Antoinette. Vingt ans se passèrent, et lorsque Mme d'Herby, veuve depuis longtemps, et rentrée en France à la suite de la restauration, espérait y voir luire encore quelques heureux jours, son fils unique, lui fut enlevé par la même maladie qui lui avait déjà ravi son époux.

Brisée par ce nouveau coup du sort, la pauvre mère eût prié le ciel de la réunir aux êtres chéris qu'il lui avait enlevés, si une dernière affection ne l'eût rattachée à l'existence. Henri n'était pas mort tout entier; une petite-fille lui restait, pauvre enfant qui n'avait pas connu sa mère, et ne pouvait plus espérer maintenant sur la terre d'autre protection que la sienne.

D'abord la pauvre dame pleura souvent, car elle retrouvait en Cécile le regard de son cher Henri, son sourire habituel, ses gestes familiers ; mais cela même, après l'avoir affligée longtemps, mit quelque baume sur sa blessure ; et la petite fille, qui paraissait tout comprendre, sautait sur les genoux de son aïeule dès qu'elle la voyait s'attrister, et lui demandait tendrement ce qui pouvait la faire pleurer, elle, qui était la mère d'une petite fille si sage et qui l'aimait tant !

Ce fut à l'aide de ce nouvel amour si naïf et si doux que peu à peu le sourire reparut sur les lèvres de Mme d'Herby ; que le vide de son âme se trouva rempli, et qu'elle se consola de ce qu'elle avait perdu en voyant ce qui lui restait.

1,800 francs de pension sur la cassette du roi composaient seuls toute la fortune de Mme d'Herby ; mais si, à force d'ordre et d'économie, le ménage pouvait encore se soutenir ainsi, en serait-il de même plus tard quand de nouveaux besoins, ceux de la vanité, qui ne sont pas les moins impérieux, viendraient se faire sentir à Cécile, pour lui apprendre à quelles privations il lui faudrait se soumettre. Intelligente, spirituelle, appliquée, Cécile apprenait sans efforts ce qu'on lui enseignait, en sorte qu'un vieux maître, qui lui donnait en même temps des leçons d'écriture, de français et d'histoire, était émerveillé de sa rare facilité, et elle n'en montrait pas moins avec sa chère Marguerite, qui lui faisait exécuter mille petits travaux à l'aiguille. Enfin, pour occuper le reste de son temps, la petite-fille s'asseyait auprès de sa grand'mère, lui faisait une lecture toujours morale, souvent au-dessus de son âge ; elle l'étonnait alors par la justesse des réflexions que lui suggeraient ces lectures.

Le jour de naissance.

Le temps s'écoula, et Cécile atteignit seize ans. Dès le matin de ce jour-là, Mme d'Herby appela Marguerite. « Dis-moi, ma bonne, fit-elle à demi-voix, tu reconnaîtras bien cette jolie capote blanche que nous avons vue hier soir, en revenant de toucher ma pension ? — Rue des Moulins ? — Précisément : tu vas emporter dix écus et tu me la rapporteras. — Mais..., commença de dire Marguerite.

— Oh ! je t'en prie, tais-toi, car je sais d'avance tout ce que tu vas dire : que nous n'avons que bien juste pour vivre, et

puis que le chapeau de Cécile peut bien aller encore; peut-être as-tu raison, mais je veux faire cette surprise à ma petite-fille; enfin je veux que Mlle d'Herby ait cette capote. »

Cécile goûta donc le plaisir que lui avait ménagé sa grand'-mère, et le soir, assez tard, Marguerite la surprit essayant sa jolie capote et se regardant au miroir. Cela fit soupirer l'honnête servante, car elle pensa que si le goût de la toilette venait à sa jeune maîtresse, leur position gênée en ferait un malheur. « Qu'as-tu, dit Cécile? cela te fâche-t-il que mon chapeau me plaise, on le croirait en vérité! mais réponds donc, qu'est-ce que tu peux avoir à me regarder avec ces yeux mécontents.?

— C'est, dam, qu'il y a bien des choses qu'on ne voit pas à votre âge, répliqua Marguerite, et c'est souvent bien heureux!

Cécile regarda fixement sa bonne, ôta son chapeau d'un air pensif, et lui demanda d'un ton sérieux: « Combien payons-nous de loyer ici? — 400 francs. — Combien dépenses-tu pour le ménage? — 80 francs par mois. — Compris la blanchisseuse? — Oh! non, mademoiselle, il faut encore 150 francs par année pour la blanchisseuse. — Et le bois, la lumière? — 100 francs à peu près. — Si je ne me trompe, dit Cécile, tout cela fait 1,600 francs; et combien as-tu pour tes gages?

— Ah! fit Marguerite d'un ton pénétré, à la bonne heure, quand vous aviez voiture, mais à présent, si j'en recevais, ah bien, c'est ça qui serait beau!

—C'est singulier, reprit Cécile, je croyais que bonne maman...

— Je prends ce qu'elle me donne, afin de ne pas l'offenser, mais .. » la digne servante n'acheva pas, car elle craignait de blesser sa jeune maîtresse, qui la regardait les larmes aux yeux.

— Mais ce que tu prends d'une main, tu le remets de l'autre, n'est-ce pas? va : tu fais bien d'agir ainsi; j'acquitterai, j'espère, un jour, la dette de ma grand'mère, et ta conduite est une *leçon* qui va me profiter, ma bonne Marguerite. »

Scènes d'intérieur.

Depuis ce jour, une teinte de mélancolie vint se refléter sur le jeune front de Cécile, et tempérer sa gaieté habituelle. Trouvant du temps pour tout, elle se levait de grand matin afin d'aider Marguerite aux soins du ménage, et puis, le soir, quand sa journée avait été remplie par ses leçons, et par de bonnes

lectures, elle veillait tard, s'exerçant à quelques broderies ou festons qu'elle faisait à la tâche, afin de juger ce que pouvaient gagner les ouvrières qui s'occupent de ces sortes de travaux, et elle s'informait en secret du prix qu'on leur donnait, mais c'était si peu! Cependant, comme peu vaut mieux que rien du tout, Cécile se hasarda un soir à demander à son aïeule la permission de se procurer quelque ouvrage qui lui pût rapporter de quoi suffire à son entretien.

A la seule pensée de voir travailler sa petite-fille, une demoiselle d'Herby, comme une simple ouvrière, comme une fille du peuple, le rouge monta au front de la vieille dame, et dans les termes dont elle se servit pour repousser la requête de Cécile, on sentait déborder son amour maternel et son orgueil, blessés du même coup.

Dans la maison habitée par Mme d'Herby, il y avait une autre dame, pensionnaire du roi comme elle, et qui, bonne musicienne, donnait à sa fille, plus jeune que Cécile, des heures journalières de piano. Le voisinage, et la similitude des positions, amenèrent des rapports naturels entre ces deux dames. Une fois la connaissance faite, Mme Humbert pria Mme d'Herby de lui confier Cécile une heure ou deux chaque matin, pour la faire participer aux leçons qu'elle donnait à sa petite Emma.

Deux ou trois mois se passèrent donc, Cécile descendant chaque jour de dix à onze heures chez Mme Humbert; après quoi, les leçons durèrent davantage, d'abord deux heures, puis trois, enfin toute la matinée. A cette même époque, Mme d'Herby avait eu beaucoup à souffrir d'une maladie chronique, et la pauvre dame, retenue à la chambre, fut privée du plaisir d'aller s'assurer des progrès que faisait son enfant chéri.

« Mademoiselle, dit un jour Marguerite à Cécile, il faut que je vous avertisse d'une chose qui fait beaucoup de peine à votre bonne maman. — Ah! dit Cécile, tu m'as trahie!

— Comment trahie! mais songez donc que vos leçons vous prennent trois et quatre heures à présent, et pour madame c'est bien visible.

— Écoute, reprit la jeune fille, c'est une étude bien difficile que celle du piano, et je ne travaille pas encore assez; je t'avertis donc que, dès demain, je descendrai au point du jour, afin d'étudier sans que bonne maman le sache, et vers neuf

heures je reviendrai pour son lever sans lui rien laisser soupçonner... parce que... je veux la surprendre, et lui jouer avant peu... enfin, tu verras. »

A cette demande, la ménagère ne vit aucun inconvénient, en sorte que Cécile devint maitresse de ses matinées. Six mois se passèrent encore.

Depuis longtemps Mme d'Herby souffrait, sans trop se plaindre, de l'abandon auquel la réduisaient les longues absences de Cécile. Mais un jour elle ne put retenir son mécontentement : « Vois, comme sont les enfants, dit-elle à Marguerite, me voilà tout à fait seule maintenant, et pourquoi? pour une occupation qui d'abord plaisait fort peu à Cécile, et qui depuis un an...
— l'amuse beaucoup et la tient loin de vous, répliqua Marguerite. »

Comme elle disait ces mots, Cécile entra, le teint animé, le sourire sur les lèvres : « Tu parlais de moi, chère maman, dit-elle, et je parie que tu m'en veux d'être venue si tard? Si cela est, prépare-moi encore un autre pardon, car je travaille, en ce moment, un morceau fort difficile, et je ne reviendrai demain que lorsque je le saurai parfaitement. » Ici Mme d'Herby fronça le sourcil. Cécile s'en aperçut : « Tu devrais pourtant m'approuver, dit-elle, n'est-ce pas pour t'obéir que j'ai commencé la musique, pour te plaire que je l'étudie? Et n'es-tu pas au fond de toutes mes actions, de toutes mes pensées? »

Mme d'Herby ne put résister à l'émotion qu'elle éprouvait : « Va, dit-elle à Cécile en l'embrassant, ce sont de bien légers torts que les tiens, et avec de douces paroles comme tu en sais dire, je t'absoudrais de bien d'autres plus grands !

— Je n'abuserai pas de ton indulgence, mais qui sait? j'en userai peut-être dans l'occasion, chère maman ! »

Mme d'Herby regarda sa petite-fille d'un air étonné, mais en voyant son front pur et candide, elle sourit, et tout fut dit.

Quinze mois s'étaient écoulés depuis la première leçon qu'avait prise Cécile, et Mme d'Herby, mécontente d'elle-même pour lui avoir fourni un prétexte de la laisser seule aussi souvent, n'en était que plus disposée, vu l'ennui qu'elle éprouvait, à s'inquiéter de l'avenir. Il en résultait que fréquemment elle interrogeait Marguerite sur les choses du ménage dont elle lui avait laissé jusque-là l'entière direction.

« Pourquoi n'as-tu pas payé le loyer, lui demanda-t-elle comme elle rentrait (le 25 juillet 1830) de faire ses provisions; la femme du concierge est venue me le réclamer, et moi j'ai répondu que c'était un oubli.

— La maladroite! murmura Marguerite. — Je ne vois pas quel grand mal elle a fait, et je veux qu'on la satisfasse à l'instant même. — C'est bien facile à dire! — Et bien facile à faire; n'avons-nous pas touché notre pension? — Je ne dis pas non, mais... — Quoi, mais? fit la vieille dame impatientée. — Le pharmacien que j'ai payé. — Ah! et lui devait-on beaucoup? — 160 francs; en dix-huit mois ça monte. — Si tu ne lui avais donné que la moitié? — Par exemple, madame! c'est bon pour de petites gens de donner des à-comptes, mais vous, Mme d'Herby! c'est ça qui serait beau! »

La pauvre dame baissa la tête. Après avoir payé le médecin, le boucher et le terme, elle voyait qu'il lui resterait au plus 60 francs pour finir un trimestre qui commencait à peine.

Le chagrin qu'elle avait si longtemps amassé, joint à cette conviction douloureuse qu'elle acquérait de leur triste situation, fit que Mme d'Herby, ne pouvant se contenir davantage, laissa tomber sa tête dans ses deux mains, et s'écria avec désespoir : « Ah! malheur à moi, pour avoir vécu si longtemps, car voici la misère à présent qui vient.

— Et mademoiselle qui n'est pas là, fit Marguerite exaspérée; elle saurait bien trouver de quoi lui répondre; mais elle n'y est pas! elle n'y est plus jamais!... c'est une ingrate!! »

Ce mot frappa au cœur la digne grand' mère, qui, tout en se plaignant de sa petite-fille, ne voulait pas qu'un autre l'accusât. Pour Marguerite, elle resta comme étourdie d'avoir osé le prononcer.

Qui commence bien et finit mal.

Le soleil du 27 juillet 1830 venait de se lever; à travers les rideaux de la chambre à coucher, ses chauds rayons se faisaient jour chez Mme d'Herby; aussi put-elle voir la gracieuse silhouette de sa chère Cécile, qui retenant son haleine, et marchant sur la pointe du pied, arrangeait deux bouquets de fleurs dans les vases de porcelaine que supportait la cheminée.

Les bouquets mis en place, la jeune fille s'approcha du lit

regarda avec affection celle qui semblait dormir là d'un profond sommeil, puis s'agenouillant, elle adressa au ciel une prière que les anges seuls durent entendre, mais dont madame d'Herby put deviner le sens.

Comme Cécile se relevait, et que penchée elle hésitait à embrasser sa grand'mère, dans la crainte de la réveiller, la vieille dame étendit les bras, et la tenant sur sa poitrine : « Eh quoi ! dit-elle, ma chère enfant, tu pensais donc que le repos peut valoir mieux qu'un tel réveil?

Peu d'instants après, Marguerite entra ; elle aussi apportait un bouquet à Mme d'Herby, dont c'était la fête.

— Ah bien, dit-elle en regardant ceux de Cécile, et en employant son mot favori. C'est ça qui est beau ! Alors elle s'approcha de la cheminée, et se mit à passer l'inspection de toutes les fleurs en les comparant à celles qu'elle avait apportées, tandis que la mère et la fille la regardaient sans qu'elle parût s'en apercevoir. Ah dam ! continua-t-elle, en voilà des roses mousseuses ! j'en ai aussi moi, mais quelle différence ! Et ces jasmins, comme c'est frais, comme c'est blanc ! Et ces scabieuses ! ces œillets dentelés ! et ces pensez-à-moi ! ces roses muscades, on ne saurait en trouver de plus belles, c'est sûr. »

En disant ces mots, Marguerite jeta son bouquet d'un air découragé. —Veux-tu bien me donner ces fleurs? dit la grand' mère. Qui sait si les tiennes ne surpassent pas celles de Cécile pour le parfum? or le parfum, c'est le premier des mérites pour une fleur.—Tu as deviné la vérité, fit Cécile en riant ; les miennes ne sentent rien.

— C'est ma foi vrai, reprit Marguerite, ah dam ! vous ne leur avez pas mis d'eau non plus» ; et la voilà qui prend une carafe, enlève un bouquet ; mais elle le laisse retomber aussitôt avec stupéfaction. Ah bien ! qui est-ce qui croirait que c'est du faux? » s'écrie-t-elle.

Au même instant, et lorsque Mme d'Herby allait demander à Cécile comment elle avait pu se procurer l'argent nécessaire pour acheter un présent si coûteux, on entendit une fusillade assez rapprochée, et le bruit d'un grand nombre d'hommes armés qui passaient dans la rue.

C'était la Révolution de 1830 qui commençait.

Nous l'avons déjà dit, toute la fortune de Mme d'Herby consistait en une pension sur la cassette du roi, en sorte que, sans compter de vieux souvenirs qui l'attachaient à la famille des Bourbons, eux renversés, elle se voyait sans asile et sans pain : il serait superflu de dire quelle fut son anxiété pendant ces trois jours de terrible lutte entre le peuple et la royauté. Le 1er août ne la vit sortir des souffrances du doute que pour entrer dans celle plus poignante d'une affreuse réalité, car rien au monde ne lui restait que son mobilier avec une cinquantaine de francs !

Une fois tout son espoir détruit, il lui fallait parler ; et c'est ce qu'elle fit en apprenant à Cécile et à Marguerite de quel terrible coup le sort venait de la frapper. Comment peindre la scène qui suivit cette confidence ? D'un côté, cette noble femme, après avoir tout perdu, santé, jeunesse, fortune, dignités, et plus encore ceux qu'elle avait aimés, contemplait d'un œil rougi de pleurs l'unique objet d'une dernière affection, en se demandant avec effroi de quelle main allait lui venir le secours ! Près d'elle, la pauvre Marguerite, les bras pendants, les mains jointes, fixant la terre et témoignant par sa morne attitude de quelle affliction son âme était navrée.

Pour Cécile, pensive et recueillie, elle méditait ce qu'elle allait dire. Tout à coup elle se place aux pieds de Mme d'Herby. « Maman, lui dit-elle, voici plusieurs jours que j'hésite à te confier un secret, j'avais si peur de te fâcher ! »

Mme d'Herby passa machinalement ses doigts amaigris dans les cheveux de sa petite-fille, et, pour toute réponse, sourit tristement, car de quelle importance pouvait être le secret de cette chère enfant en regard du malheur qui venait fondre sur elles ?

— Dans cette maison, continua Cécile en reprenant courage, il y a deux jeunes personnes que tu ne connais pas ; leur père qui était un riche négociant, n'a pu supporter les désastres que lui ont causés de fausses spéculations ; or, peu de temps après sa ruine, il est mort, en recommandant ses deux plus jeunes enfants à ses deux filles aînées, et celles-ci à Dieu, père des orphelins.

— Pauvre homme ! murmura la grand' mère en levant les yeux vers le ciel, avec une expression qui semblait dire qu'elle en faisait autant que ce malheureux père.

Cécile la comprit, et, saisissant une des mains vénérables de son aïeule : « Protégées par celui qui avait été invoqué pour elles; à l'aide d'un travail assidu, et soutenues par l'espérance d'amener à bonne fin la tâche qu'elles se sont imposée, Louise et Marie vivent heureuses, contentes d'elles-mêmes et chéries de leurs jeunes frères, qui sont devenus leurs enfants. C'est beau, cela, n'est-ce pas, maman ! oh ! va, ce sont deux nobles cœurs !

— Mais comment sais-tu leur histoire? demanda Mme d'Herby tout émue. Cécile rougit légèrement, baissa la tête, et ne répondit rien. « Parce que tu as été les voir sans ma permission avec Mme Humbert, sans doute? mais si c'est là ton secret, je te pardonne; quel mal voudrais-tu donc que je trouve à cela?

— C'est que ce sont des ouvrières, et tu te souviens de ce que tu m'as dit, ce certain jour où je voulais aussi travailler, moi? — Ah ! j'ai eu tort, reprit la vieille dame en soupirant, et, puisque l'ancienne monarchie s'en va, les préjugés peuvent bien s'en aller avec elle; ce qui peut le mieux remplacer la noblesse, c'est la vertu !

— Oh ! que je suis heureuse de t'entendre parler ainsi ! car tu ne sais pas, chère maman, je suis une ouvrière aussi; moi ! Ces fleurs que je t'ai données, c'est moi qui les ai faites; mon temps, que je regrettais si fort de ne plus passer près de toi, je l'employais auprès de Louise, auprès de Marie, et si tu savais combien elles ont été bonnes ! aussi j'en sais autant qu'elles-mêmes, grâce à leur amitié, et je puis à présent gagner quatre à cinq francs par jour ! Et la preuve, ajouta Cécile en déposant sur les genoux de Mme d'Herby quatre belles piles de cent sous qu'elle retira de la poche de son tablier, c'est que voici le fruit de mon travail pour les six derniers mois. »

D'abondantes larmes coulèrent sur les joues flétries de l'aïeule; ce fut là sa seule réponse. Cécile se méprit à ces pleurs.

— Hélas ! mon Dieu ! balbutia-t-elle avec un profond découragement, j'espérais tant que tu me pardonnerais ! Mon cœur m'a donc trompée !

— Te pardonner ! non, mais je te bénis, car de ce jour, qui eût été rangé, sans toi, parmi les plus malheureux de ma vie, ton affection, ta tendre prévoyance, ont su me faire un heureux jour, et si ton digne père vivait encore, il redirait son mot favori : *Bon sang ne meurt jamais.*

— Et moi qui t'ai appelée ingrate ! s'écria Marguerite en sanglotant. — C'est le jour des pardons, fit doucement Cécile, reçois le mien et sois joyeuse, puisque c'est de toi que je tiens l'exemple du dévouement. — Ah ! taisez-vous, mademoiselle, répliqua l'excellente fille, en lui désignant du doigt sa vieille maîtresse. »

Les deux bouquets.

Heureuse d'avoir ramené la sérénité au cœur de son aïeule, et de pouvoir subvenir aux frais du ménage, Cécile goûta, dans toute sa plénitude, la satisfaction qu'entraînait pour elle cette nouvelle existence, où, de protégée qu'elle avait été si longtemps, elle était devenue protectrice à son tour ; et puis, comme un bonheur n'arrive jamais seul, et comme le ciel bénit les bonnes actions et les bons sentiments, il arriva qu'un événement, aussi heureux qu'inattendu, vint améliorer le sort de Mme d'Herby. Elle reçut une lettre d'un notaire de Philadelphie, qui lui annonçait l'envoi d'une somme de 30,000 francs, que lui faisait passer la famille d'un ancien ami de M. d'Herby, mort depuis peu, et qui avait déclaré lui en être redevable par suite d'une dette contractée avant l'émigration.

Grâce à cette heureuse circonstance, Mme d'Herby put modifier ses habitudes ; et, sa santé devenant meilleure, elle renoua plusieurs liaisons avec d'anciens amis qu'elle retrouva.

Au milieu d'eux, Cécile se vit bientôt recherchée, estimée, chérie, non pour sa fortune, car on savait qu'elle n'en avait pas, mais on l'aima pour sa bonté, pour le courage qu'elle avait déployé dans l'adversité, pour sa simplicité, sa modestie, fruits d'une éducation dont le côté brillant n'avait pas étouffé le côté sérieux ; enfin on l'aima pour elle-même.

Aussi, depuis huit ans qu'elle est mariée, Cécile a vu s'accroître, chaque jour, la tendresse et la confiance du jeune époux qui s'est trouvé trop heureux de la replacer au rang que lui assignait sa naissance et que lui mérite sa vertu.

Pour Marguerite, qui ne l'a pas quittée, elle partage ses soins entre Mme d'Herby, heureuse parmi les heureuses grand' mères, et les jeunes enfants de sa chère Cécile.

C'est dans la chambre de l'aïeule qu'ont été placés les bouquets dont j'écris l'histoire, en sorte que, quand Marguerite, dont l'âge fait trembler la main, essuie le verre qui les recou-

vre, sa vieille maîtresse, qui la suit du regard pendant cette grave besogne, lui dit souvent : « Prends garde ma bonne, car ce sont des reliques que tu touches là, et s'il leur arrivait malheur, je ne m'en consolerais jamais ! »

Heureusement que, malgré cela, rien n'est arrivé de fâcheux jusqu'ici aux *fleurs de Cécile*, car je les regardais, hier encore, avec une émotion mêlée de respect !

LE PLAISIR DES VOYAGES.

(NOTES D'UN VOYAGEUR.)

PAR Mme PH**X.

Quel plaisir de voyager ! il est si agréable de s'arrêter avec complaisance dans les lieux célèbres par leur antiquité, par les merveilles de la nature ou par les événements mémorables dont ils ont été le théâtre ! Quelle charmante manière de s'instruire! Jugez-en, mes amis, par la petite excursion que je viens de faire dans le département de Seine-et-Marne.

Après le pèlerinage obligé dans la cathédrale de Meaux, au pied de la chaire où l'éloquence de Bossuet a retenti tant de fois, on m'a montré la place où était l'*Orme de Vaurus*. Heureusement il n'en reste plus que la place : ce serait un triste monument d'un temps plus triste encore. En 1400, sous le règne de Charles VI, les deux frères Vaurus étaient gouverneurs de Meaux. Tous les habitants de la contrée les redoutaient avec raison, car ils étaient si avides, si cruels, qu'ils faisaient enlever par leurs soldats, tous les hommes qu'ils croyaient en état de payer une rançon pour racheter leur vie ; c'est ainsi qu'ils arrachaient de chez eux, tantôt un riche propriétaire, tantôt un honnête père de famille, dont le travail assurait l'existence de ses enfants ; et l'on conduisait chacun de ces malheureux au pied de l'orme fatal. Là, on lui faisait contempler les cadavres suspendus à chaque branche et on le menaçait de l'y attacher lui-même, s'il ne livrait aussitôt de fortes sommes ; il fallait payer ou mourir. Nul n'était exempt de cet impôt sanguinaire. Quiconque tentait de s'y soustraire, était pendu sans miséricorde. On raconte des faits atroces dont cet arbre a été le témoin et l'instrument. Combien nous devons nous estimer

heureux de n'être point nés dans ces temps de barbarie ! pour mon compte, j'en remercie sincèrement la Providence.

Les riants et fertiles environs de Meaux n'offrent rien de remarquable que le *rocher de Crecy.* Je m'y suis fait conduire et je n'ai rien vu là qu'un bloc de pierre de 20 mètres de haut sur 50 de large environ : cela n'avait rien de bien extraordinaire; et je regrettais déjà d'avoir fait trois lieues pour si peu de chose, quand mon guide m'apprit que ce rocher était formé par l'eau de la source qui coule en ce lieu, se perd sous la terre pour reparaitre un peu plus loin. Je crus d'abord que ce brave homme plaisantait. Un rocher formé par une source! de l'eau qui se pétrifie! cela ressemblait fort à un conte de fée. Et puis il entremêlait son récit, débité d'un ton monotone, de noms qui m'étaient inconnus : c'était à n'y rien comprendre. Heureusement il survint un voyageur qui, voyant mon étonnement, s'offrit de lui-même à me donner les explications que je désirais. Voici ce qu'il me dit : Il y a des eaux, très-limpides en apparence, qui contiennent cependant une grande quantité de particules (parties infiniment petites) terreuses. Elles déposent sur les objets qu'elles rencontrent en leur cours, un limon d'abord imperceptible; mais qui s'épaissit, durcit peu à peu, et finit par prendre la forme exacte de ces mêmes objets; puis la rencontre fortuite d'autres matériaux crée des accidents bizarres, et donne souvent, au travail de la nature, l'apparence des ouvrages de l'homme : c'est ainsi que se forment les pétrifications, ainsi que s'est formé le rocher de Crecy, qui est entièrement composé de petites grottes en miniature qui paraissent établies étage par étage, selon la direction que prend alternativement le cours de l'eau. Elles renferment des empreintes de plantes, de coquillages, et offrent presque toutes des formes différentes. Il y a des colonnes, des clochers, des autels, des gerbes, des faisceaux d'armes, et jusqu'à des choux-fleurs et des champignons.

Une fois mis au courant de la manière dont s'opéraient ces merveilleuses transformations, je les examinai avec une curieuse attention. Les plantes et les coquillages ont tout à fait disparu, il ne reste que leur empreinte tracée sur la pierre fine et polie que l'eau a amassée à leur surface. On donne le nom de *stalactites* aux pétrifications qui restent suspendues à la voûte du rocher, et celui de *stalagmites* à celles qui sont adhérentes au

terrain. Elles sont les unes et les autres d'un travail exquis, léger, délicat, tel que d'habiles ouvriers auraient peine à l'imiter. Combien il a fallu d'années pour la construction de ces charmantes petites grottes dont la réunion forme un rocher de 20 mètres de haut. Et quel singulier architecte ! un ruisseau qui coule lentement, mais qui coule toujours et qui finit par élever un monument ! la nature a des secrets bien merveilleux, bien curieux à étudier.

Je n'aurais jamais pensé qu'un rhume de cerveau pût être bon à quelque chose. Comme je me trouvais à Montereau, à table d'hôte, il m'arriva d'éternuer plusieurs fois de suite ; les voyageurs me saluèrent alors en me disant : « *Dieu vous bénisse.* » L'un d'eux se mit à rire, et m'adressant la parole : « Pourriez-vous me dire, mon jeune monsieur, pourquoi nous vous saluons ? — Mais, répondis-je aussitôt, c'est je crois par politesse. — Mais encore, pourquoi cette politesse n'a-t-elle pas lieu, lorsque vous toussez, ou vous vous mouchez ? — Je l'ignore, et n'ai jamais songé à m'informer de l'origine d'un usage aussi généralement répandu. — Voilà bien la jeunesse qui fait ce qu'elle voit faire, sans chercher à en comprendre le but et le motif. Je vais donc vous l'apprendre, et dorénavant vous saurez quel souhait vous adresserez aux autres en pareille circonstance.

Sous le règne de Charles VI, il y eut une épidémie qui décima la population parisienne : riches ou pauvres, hommes ou femmes, enfants ou vieillards, tout le monde mourait. Cette maladie s'annonçait par de fréquents éternuements ; aussi, dès qu'on voyait quelqu'un atteint de ce symptôme, s'empressait-on d'appeler sur cette personne les bénédictions de Dieu, comme on les appelle sur les mourants ; mais on fuyait aussitôt dans la crainte d'être atteint soi-même de la contagion. « *Dieu vous bénisse,* » disait-on, et on se sauvait. Cet usage s'est conservé jusqu'à nos jours, quoiqu'il ne soit plus qu'une simple formule de politesse que l'on s'adresse souvent sans savoir pourquoi.

La petite ville de Montereau a été, sous le même règne, le théâtre d'un tragique événement. Les Français étaient bien malheureux à cette époque ; non-seulement la guerre avec les Anglais, la famine et la contagion portaient tour à tour la déso-

lation dans les familles, mais encore le roi, qui se serait fait aimer (car il était naturellement bon), perdit l'usage de la raison, et devint tout à fait incapable de gouverner. La reine sa femme, Isabelle de Bavière, qui aurait dû chercher à le remplacer dans l'administration du royaume, était uniquement occupée de ses plaisirs, qui lui faisaient négliger les affaires les plus importantes et même le soin de ses enfants; elle ne les aimait pas : cela seul prouve que c'était une bien méchante femme. Elle ne s'inquiétait ni de leur santé, ni de leur éducation, et laissait leurs oncles, les ducs de Bourgogne et d'Orléans se disputer entre eux l'autorité; aussi les haines, les querelles et les combats venaient-ils sans cesse ensanglanter la ville et la cour.

Les deux fils aînés de Charles VI étaient morts successivement; le bruit courut qu'ils avaient été empoisonnés. Un seul restait, qui aurait probablement éprouvé le même sort, si Tanneguy Duchâtel, prévôt de Paris, homme d'un caractère ferme et résolu, et tout dévoué à ce jeune prince ne l'avait pris sous sa garde; il veillait constamment à sa sûreté et devint à la fois son guide et son ami. Il avait, plus d'une fois, déjoué les complots formés contre lui; mais l'ennemi qu'il redoutait le plus était le duc de Bourgogne, Jean sans Peur, prince ambitieux et vindicatif, qui avait déjà fait assassiner le duc d'Orléans.

Une entrevue avait été demandée par Jean sans Peur au jeune dauphin pour régler leurs droits et terminer leurs différends; elle devait avoir lieu sur le pont de Montereau. Tanneguy Duchâtel, qui craignait une trahison, résolut d'en prévenir les suites; et, sans en avertir son pupille, il prit toutes les précautions nécessaires pour assurer la réussite de son plan. On éleva un pavillon sur le pont, des barrières furent posées à l'entrée, une garde nombreuse entourait le jeune dauphin; les portes furent fermées aussitôt que le duc de Bourgogne eut pénétré dans l'enceinte. Il rendit d'abord au jeune prince les hommages qui lui étaient dus; mais ayant ensuite élevé la voix d'un air hautain et porté la main à son épée, Tanneguy ne lui laissa pas le temps de la tirer, et lui porta un coup de hache qui l'étendit à ses pieds. Il fut presque aussitôt achevé par les partisans du dauphin, jaloux de venger l'insulte faite à leur maître. Quant au prince, saisi d'horreur et d'effroi à la vue de ce meurtre, il ne put résister à son émotion ; on l'emporta évanoui dans la

ville. Ceci se passa en 1419. Le dauphin régna ensuite sous le nom de Charles VII.

Je vous parlais tout à l'heure de la folie de Charles VI. J'appris du complaisant personnage qui m'avait si bien conté l'origine de « Dieu vous bénisse » quelle avait été celle des jeux de cartes. Comme ce malheureux prince était en proie à une humeur sombre et mélancolique que rien ne pouvait distraire, un des courtisans imagina de dessiner et de colorier des figures représentant les princes et les princesses de l'époque ainsi que les chefs de factions qui divisaient alors le royaume. Les basses cartes figuraient le menu peuple et les soldats, et portaient les couleurs de la cause qu'ils étaient censés défendre. Les joueurs se partageaient les troupes, et livraient ainsi d'innocentes batailles où il n'y avait pas de sang répandu. Cet amusement plut beaucoup au roi et devint bientôt à la mode dans la ville et à la cour; mais comme les noms d'Orléans, de Bourgogne et d'Armagnac entretenaient des haines déjà trop invétérées, on les supprima et on en substitua d'autres qui ne rappelaient aucun souvenir hostile. C'est ainsi que ce jeu s'est perpétué jusqu'à nous et est devenu d'un usage presque universel.

HISTOIRE DE MAHOMET.

PAR M. BAPTISTIN POUJOULAT.

Un soir du mois de novembre de l'année 1834, deux vieillards à barbe blanche, avec leur vieille femme édentée; quatre jeunes mères avec leur mari; deux petites filles, quatre petits garçons étaient réunis dans une petite maison de la ville de Nazareth; c'étaient des chrétiens, de bons voisins qui passaient là leurs soirées d'hiver. Ces Nazaréens étaient assis, non pas sur des chaises; — il n'y en a pas dans les maisons orientales; — mais sur un vieux tapis tout rapiécé que le propriétaire de la maison avait reçu de père en fils, depuis trois ou quatre générations.

Les femmes étaient debout et filaient leur quenouille de lin. Les vieillards racontaient des histoires que tout le monde écoutait avec plus ou moins d'attention. L'appartement n'était pas grand; à peine aurait-il pu contenir encore deux ou trois

personnes. Il n'était éclairé que par une espèce de lampe, appelée *kandil* par les gens du pays, placée sur une pierre fixée tout exprès contre le mur.

On vint à parler des Turcs, de leur religion et de Mahomet, son fondateur. Chacun débitait à qui mieux mieux là-dessus, les choses les plus absurdes, les plus incroyables; c'étaient des contes à perte de vue; on n'en pouvait saisir ni le commencement, ni la fin, ni le milieu.

Un jeune Maronite avait beau affirmer que tout ce qu'ils disaient n'avait pas le sens commun; ils allaient, ils allaient toujours de plus belle. En ce moment là, le père supérieur du couvent de Nazareth entra dans la maison; les assistants cessèrent de parler, saluèrent le vénérable prêtre avec un respect profond et se mirent à genoux pour recevoir sa bénédiction, comme c'est l'usage dans ce pays. Le père Jean-Baptiste (c'était le nom du supérieur), prit place au milieu des hommes et leur demanda quel était le sujet de leur conversation. Ils lui répondirent qu'ils racontaient l'histoire de Mahomet, le prophète des musulmans, mais que l'un des assistants prétendait qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans tout ce qu'ils disaient; ce qui n'étonna nullement le religieux : celui-ci savait combien les Orientaux sont étrangers aux choses historiques. Le père Jean-Baptiste proposa donc à l'assemblée de lui retracer, lui-même, les principaux faits ou souvenirs de la vie de Mahomet. Cette offre fut acceptée avec joie, et le père supérieur commença en ces termes :

« Il est bon, mes amis, de savoir la vérité sur toute chose; mais il est bon, surtout, il est de la plus grande utilité de connaître la vérité en matière de religion. Vous vivez au milieu des Turcs; vous les voyez prier sur les bords des chemins, à la mosquée, partout où ils se trouvent, et vous ignorez l'origine de leur culte; vous ne savez rien de positif sur celui qui l'a créé. Eh bien! écoutez-moi donc; je vais vous dire véritablement, et en peu de mots, ce que c'est que Mahomet. »

Les assistants, pénétrés de reconnaissance de la bonté du père supérieur, et ravis d'avance de savoir, enfin, la vérité sur le prophète arabe, toussèrent, se mouchèrent tous pour ne faire aucun bruit pendant la narration du prêtre; ensuite un profond silence s'établit.

« Mahomet, dit le religieux, naquit à la Mecque, ville importante de l'Arabie, 569 ans après la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Son père se nommait Abd-Allah, sa mère Amœna; l'un et l'autre tiraient leur origine de l'illustre tribu des Coreïshites, la première des tribus arabes. Les savants orientaux et occidentaux font remonter la généalogie de Mahomet jusqu'à Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar. Voici comment Mahomet parlait orgueilleusement de lui-même : « Dieu a créé tous les hommes et m'a fait le meilleur des hommes; il a partagé les hommes en nations et m'a placé dans la meilleure des nations; il a partagé chaque nation en tribus et m'a placé dans la meilleure des tribus; il a divisé les tribus en familles et m'a fait naître dans la meilleure des familles; oui, ma famille est meilleure que les vôtres, et mes aïeux sont meilleurs que vos aïeux. Je suis le chef et le modèle des hommes et *je n'en tire pas vanité;* je suis le plus éloquent des Arabes; c'est moi qui frapperai le premier à la porte du Paradis, car c'est moi le premier dont le tombeau s'ouvrira au grand jour du jugement. Abraham m'a demandé à Dieu, Jésus m'a annoncé au monde; et ma mère, quand elle m'a enfanté, a vu une grande lumière de l'Orient à l'Occident. »

« Le fils d'Abd-Allah devint orphelin à treize ans. Il fut recueilli, à cet âge, par un de ses parents appelé Abutaleb. Ce dernier se livrait au commerce; Mahomet qui, dès sa plus tendre enfance, avait montré une intelligence extraordinaire, devint bientôt un très-habile commerçant. Il fit avec Abutaleb un voyage de la Mecque en Syrie. Le jeune Mecquois ne se doutait certainement pas alors qu'un jour cette contrée serait soumise à une croyance religieuse qu'il devait fonder lui-même.

« De retour dans sa patrie, Mahomet se retira dans une caverne du mont Hara, près la Mecque, pour jeûner, prier et méditer. Sa charité, sa frugalité, sa piété, lui attirèrent le respect de tous ses compatriotes. « On admirait sa beauté, on aimait les grâces de son esprit; ingénieux dans ses réponses, vrai dans ses récits, sincère dans le commerce de la vie, plein de bonne foi, plein d'horreur pour le vice, il mérita aux yeux de ses concitoyens le surnom d'*Élamin, l'homme sûr*. Telle fut, au rapport de tous les historiens, la réputation qu'il s'acquit à la Mecque.

Il la conserva jusqu'au temps où le peuple fut révolté de l'entendre prêcher contre l'idolâtrie, et où les grands craignirent son ambition cachée sous le manteau de la religion [1]. »

« A cette époque, les habitants du pays de Mahomet ne connaissaient pas encore le vrai Dieu ; ils se prosternaient devant d'impures images et les adoraient. Ils rendaient aussi un culte au soleil, à la lune, aux étoiles. Mahomet leur prêcha l'unité d'un Dieu ; jusque-là c'était bien, s'il l'eut fait au nom de Jésus-Christ dont il connaissait parfaitement la doctrine; mais il s'annonça lui-même comme un prophète du Seigneur, comme le dernier, le plus sublime des envoyés du ciel. Voilà pourquoi Mahomet, qui fut certainement un homme d'un grand esprit, doit être regardé comme le plus grand imposteur de la terre.

Lorsque l'année de sa mission fut arrivée (609), il dit effrontément devant sa famille assemblée et devant une multitude d'autres personnes, que, dans la nuit, l'ange Gabriel lui avait apparu, et l'avait salué du nom d'*apôtre de Dieu.* Plusieurs Arabes crurent d'abord en lui.

« Trois ans après avoir pris le titre de prophète, il développa et soutint publiquement ses audacieuses prétentions. Son imagination brillante, son enthousiasme, sa parole poétique et entraînante; les peintures délicieuses qu'il faisait d'un paradis promis à des hommes qui vivaient au milieu de stériles et brûlants déserts ; les richesses qu'il promettait à ceux qui le suivraient ; les flatteries adressées à un peuple ignorant, avec tout le charme de l'éloquence ; tant de choses réunies, en un mot, séduisirent une très-grande quantité d'Arabes. Dans ses harangues publiques sur les mystères et les devoirs de la religion, il pressait le peuple de renoncer à l'idolâtrie, et d'embrasser la croyance plus pure, plus simple et plus raisonnable de l'unité de Dieu. La réunion de ses discours sur la religion, forma ce livre connu sous le nom de *Koran.*

« Mahomet se vantait de ne savoir ni lire ni écrire ; il disait que tous les enseignements que renferme le Koran, enseignements qu'il faisait entendre au peuple, lui étaient inspirés par le ciel. Mais, en lisant le Koran, on voit que tout ce qu'il contient de bon, d'utile, a été emprunté soit à l'Ancien, soit au Nou-

[1] Savary.

veau-Testament. A l'époque où il se préparait à prêcher sa doctrine, son pays était habité par beaucoup de juifs, et beaucoup de chrétiens; les juifs étaient venus chercher un refuge en Arabie après la ruine de Jérusalem; les chrétiens s'étaient aussi réfugiés dans cette contrée, à la suite des guerres de religion allumées parmi les Grecs. Ainsi Mahomet put facilement étudier leurs dogmes, et il joignit à ces connaissances l'histoire de son pays.

« Ils ont fait beaucoup trop d'honneur à Mahomet, ceux qui ont avancé que l'*apôtre* des musulmans avait eu à *lui seul*, au milieu des idolâtres où il était né lui-même, l'*idée d'un Dieu unique*. Vous voyez, d'après ce que je viens de vous dire du Koran, des juifs et des chrétiens qui peuplaient l'Arabie dans ce temps-là, que Mahomet prit l'*idée d'un Dieu unique* dans nos livres saints. Il aurait pu faire un bien immense à notre sainte religion, s'il avait employé son ascendant sur les Arabes au profit de notre foi; il prêcha pour *son propre compte;* et voilà pourquoi, je le répète, Mahomet doit être mis au nombre des imposteurs les plus effrontés.

« Les historiens arabes ont mis sur le compte de leur prophète, je ne sais combien de miracles, plus ridicules les uns que les autres; le fait est qu'il n'en a jamais opéré aucun. Les miracles, qui sont le changement de l'ordre établi dans l'univers par Dieu lui-même, n'appartiennent qu'au Créateur. D'ailleurs, il faut rendre ici justice à Mahomet; il n'a pas poussé l'imposture jusqu'à s'attribuer le don des miracles. Il assure, lui-même, en plusieurs endroits de son Koran, qu'il n'en fit jamais. Quand le peuple lui demandait des miracles, il répondait qu'*il n'était chargé que de la prédication* [1]. Toutefois, pour vous égayer un moment, je vous citerai une des merveilles que les musulmans attribuent au fondateur de leur religion.

« Il y avait en Arabie un prince âgé de cent vingt ans; il connaissait toutes les religions; il avait été successivement juif, chrétien, mage. On força Mahomet de comparaître devant lui. Le vieillard, entouré des princes arabes, était assis sur un trône au milieu de la campagne. Une foule de peuple l'environnait au loin. L'apôtre des musulmans s'avance avec confiance vers son juge, qui lui propose, pour prouver sa mission, de couvrir le ciel de ténèbres, de faire paraître la lune en son plein, et de le

[1] *Koran*, chapitre XIII et XIX.

forcer à descendre sur la *kaaba* (temple de la Mecque). La gageure est acceptée. Le soleil était au plus haut de son cours. Aucun nuage n'interceptait ses rayons. Mahomet commande aux ténèbres, et elles voilent la face des cieux. Il commande à la lune, et elle paraît au firmament. Elle quitte sa route accoutumée, et, bondissant dans les airs, elle va se reposer sur le faîte de la kaaba. Elle en fait sept fois le tour, et vient se placer sur une montagne voisine où elle (la *lune*), prononce un discours à la louange du prophète. Elle entre ensuite, par la manche droite du manteau de Mahomet, et sort par la gauche; puis prenant son essor dans les airs, elle se partage en deux. L'une des moitiés vole vers l'Orient, l'autre vers l'Occident; elles se réunissent dans les cieux, et l'astre continue d'éclairer la terre. »

« Pour en finir avec le merveilleux de Mahomet, je vous dirai quelques mots d'un prétendu voyage nocturne qu'il fit sur une belle jument appelée *Elborak* (l'étincelante). Mais ce voyage, Mahomet lui-même disait l'avoir fait; il le disait sur les places publiques de la Mecque, et le peuple indigné faillit se révolter contre lui; il se contenta de se moquer du visionnaire: ce qui décida quelques-uns de ses disciples à l'abandonner et à retourner à l'idolâtrie.

« Voici donc ce fameux voyage.

« L'ange Gabriel lui amena la jument; il monta dessus et partit. Gabriel était avec lui. *Ils ne se quittaient jamais.* Dans un instant, ils furent aux portes de Jérusalem. Il attacha Elborak aux anneaux où les prophètes avaient coutume d'attacher leurs montures; ensuite il entra dans le temple; il y rencontra Abraham, Moïse, Jésus, fit la prière avec eux; puis il revint prendre sa jument et continua sa route. Il quitte la terre; il vole dans l'espace; il visite le premier, le second, le troisième, le quatrième, le cinquième, le sixième et le septième ciel. Il voit là les patriarches, les prophètes, Jésus, Marie, Jean, Joseph, les anges, les saints, Dieu lui-même; il s'entretient de sa mission avec tous les bienheureux, et tous l'appellent *le plus grand des prophètes.* Il revient à la Mecque, débite ces sornettes aux habitants; il finit par leur dire que le Tout-Puissant lui avait ordonné de faire cinq prières par jour, et qu'il fallait que le peuple suivît son exemple. En dernière analyse, Mahomet ima-

gina le voyage nocturne pour donner du poids à la nouvelle manière de prier qu'il avait établie.

« Revenons maintenant aux choses positives. Mahomet avait des ennemis à la Mecque. Une nuit qu'il était couché dans une maison de cette ville, il fut averti qu'un complot se tramait contre lui, et que ce complot éclaterait cette nuit même. Prévenu à temps, Mahomet se sauva dans le silence de la nuit; il n'était accompagné que de son ami Aboubek. Ils se dirigèrent vers Médine, seconde ville d'Arabie où le prophète avait beaucoup d'amis. Il s'arrêta à Coba, bourg situé près de la cité. Il fit son entrée à Médine, le vendredi; et voilà pourquoi les musulmans fêtent ce jour-là, au lieu de fêter le samedi comme les juifs, et le dimanche comme les chrétiens. Le peuple vint en foule à la rencontre du prophète. Il était monté sur un chameau magnifiquement harnaché. Il entra pompeusement dans la ville sous un dais de feuillage, porté par ses disciples.

« La fuite de Mahomet à Médine est l'ère des nations mahométanes. Ce fut l'an 622 de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cette époque est célèbre parmi les musulmans; elle est nommée hégire, du mot arabe *hejara,* qui signifie *fuite.* C'est donc de cette époque que les musulmans datent leurs événements. Le temps qui a précédé l'islamisme, ils n'en savent rien ; il est pour eux non avenu : ils le nomment *temps d'ignorance.*

« Dès ce moment Mahomet se met en guerre ouverte avec tous ceux qui ne veulent pas embrasser sa doctrine. Il arme les habitants de Médine contre toute l'Arabie. Il se met à la tête d'une armée formidable, livre des batailles, remporte des victoires; il se montre aussi habile politique, aussi grand capitaine qu'il s'était montré grand orateur. Les prisonniers qu'il fait, n'ont qu'à choisir entre l'islamisme et la mort. Ils sont massacrés, s'ils ne se font pas musulmans. De cette manière, le nombre des croyants augmente de jour en jour. Mahomet devient un conquérant devant qui tout tremble ; il établit sa religion par la force des armes, et se proclame roi de l'Arabie. Cette vie orageuse, cette conversion à l'islamisme par l'épée dura depuis l'âge de quarante ans jusqu'à celui de soixante-trois : c'est alors qu'il mourut.

« L'*apôtre de Dieu* avait épousé dix-sept femmes. Il en eut des fils et des filles. Les fils moururent tous du vivant de leur

père; il ne survécut qu'une fille, appelée Aïsché, qu'il aimait très-tendrement. Il chercha donc, dans son armée, les hommes les plus capables pour régner après lui, et continuer la propagation de sa doctrine par les armes. Il désigna quatre de ses lieutenants qui régnèrent successivement. Ils se nommaient Aboubek, Omar, Othman et Ali. Ce sont là les premiers kalifes [1]. Ils reculèrent au loin les limites de l'empire fondé par Mahomet. Excepté Aboubek, les trois autres kalifes moururent assassinés.

« Voilà donc ce que fut Mahomet : ambitieux, fin politique, possédant au suprême degré le don de séduire les hommes par le charme de la parole. Imagination ardente, esprit vaste, il avait conçu le projet (irréalisable par lui), de soumettre le monde entier à une seule et même loi religieuse. Les temps futurs verront, sans doute, l'accomplissement de cette pensée, mais ce ne sera pas la religion de Mahomet qui règnera, en souveraine, partout où il y aura des hommes. La religion de Mahomet tombe en décrépitude de jour en jour : l'avenir du monde appartient à la religion qui est la seule vraie, la seule, par conséquent, émanée du ciel ; la religion catholique, enfin, établie par des hommes qui n'égorgeaient pas, mais qui se faisaient égorger ; car, il y a cette remarque à faire ; le culte du prophète arabe a été fondé par la force de l'épée ; la religion de Jésus-Christ est arrivée au triomphe, en passant par l'humiliation et le martyre. »

Le père supérieur du couvent de Nazareth cessa de parler. Il avait instruit, intéressé les assistants. Ceux-ci lui en exprimèrent leur reconnaissance. Le religieux fit avec eux la prière du soir ; puis, chacun se retira satisfait de la soirée qu'il avait passée.

LE LAID

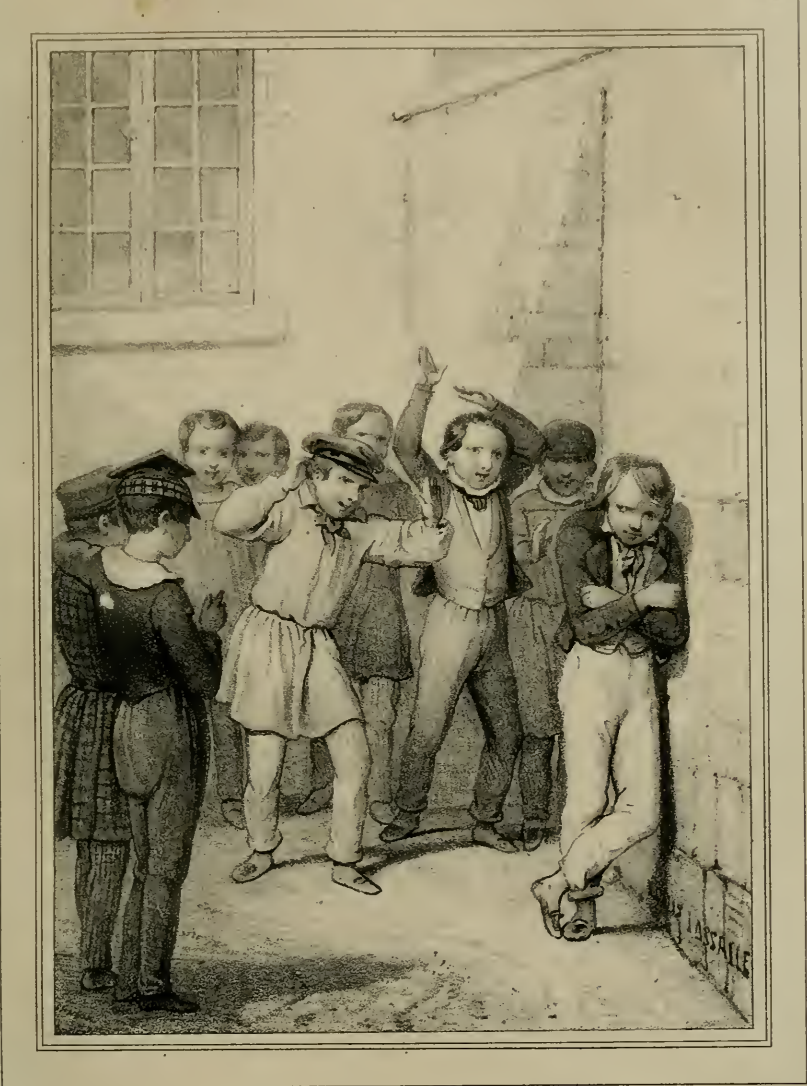
(SOUVENIRS DE PENSION.)

PAR M. EUGÈNE NYON.

Chers enfants, permettez-moi de commencer cette histoire par une petite leçon que vous méritez pour la plupart. Vous êtes tous, pris individuellement, des enfants charmants, et Dieu

[1] Le mot *kalife* signifie *successeur*, en langue arabe.

Le Laid.



Imp. Lith. de Cattier

Cette fois, les rires furent poussés jusqu'à la frénésie ; on s'aperçut que le *nouveau* était parfaitement bossu.

Paris, Mme Ve LOUIS JANET, Éditeur du DIMANCHE des Enfants.

me garde de mettre un seul instant en doute votre bon cœur; mais, lorsque vous êtes réunis en masse, avouez que vous ne valez pas grand'chose, que vous faites souvent abus de votre force sur un être faible et abandonné; qu'enfin, vous avez toujours, à votre pension, un souffre-douleurs. Pauvre enfant! quand le soleil de mars rendant un peu d'élasticité à vos nerfs engourdis naguère par le froid, il vous prend des démangeaisons de frapper quelque chose, comme il se trouve à propos sous votre main! Une punition, justement méritée, vient-elle à vous atteindre, malheur à lui s'il se rencontre alors sur vos pas! vous épanchez sur lui votre colère, et vous vengez, en le tourmentant ce que vous appelez la barbarie du maître.

« Par exemple! vous écrierez-vous, par exemple! pour qui nous prend-il, ce monsieur?... c'est une injustice, une indignité! » Mais non, mes jeunes lecteurs, rassurez-vous : ne vous l'ai-je pas déjà dit: vous êtes tous de charmants enfants; l'accusation que je viens de porter, n'attaque aucun de vous en particulier; elle n'atteint que vous tous en général. Ne me gardez donc pas rancune, et veuillez lire la petite histoire suivante, dont je fus un des principaux acteurs.

La pension de M. *** était fort célèbre alors, et les élèves de tous les quartiers de Paris, de toutes les provinces de France, de toutes les nations de l'Europe, semblaient s'y être donné rendez-vous. Mais cette réputation colossale était due entièrement au mérite personnel de M. ***, car, pour nous, nous ne valions pas mieux que d'autres, comme vous allez en juger.

Nous venions de sortir de classe, et, dans la récréation, les parties s'engageaient au milieu des cris et des éclats de rire, quand, pour la première fois, on nous présenta Antinoüs Peyras.

Vous dire l'effet que produisit sur nous ce nouveau camarade à son entrée dans la cour, me serait impossible, maintenant surtout que bien des années se sont écoulées depuis ce temps; cependant je me souviens que les jeux, à peine commencés, cessèrent tout à coup, que les cris ne se firent plus entendre, et que chacun se porta vers le coin où le *nouveau* s'était réfugié, aussitôt après le départ du maître qui l'avait introduit. En un instant, le pauvre enfant se vit entouré d'un groupe nombreux qui l'observa curieusement, d'abord en silence; puis une rumeur sourde commença à gronder, puis des

rires étouffés se firent entendre ; bientôt la rumeur devint un *hurra*, et de toutes parts éclatèrent les rires et des exclamations moqueuses.

« Oh ! c'te tête ! — Il a l'air d'un bilboquet… — Regarde donc ce qui lui sert de cheveux… comme c'est rouge ! — On dirait la crinière d'un casque de trompette. — *Tru tu, tu, tu !* fit un loustic, en portant la main à sa bouche. — Allons, sonne-nous quelque chose, trompette !… — Oh ! ce pantalon ! — Oh ! ce nez !… — Oh ! ces yeux ! — Il regarde en même temps le levant et le couchant. — Parbleu ! c'est toi qui le fais loucher ! — Tiens ! s'il veut regarder ses oreilles, lui, qu'est-ce que ça te fait, à toi ? »

Et chacune de ces détestables plaisanteries était accueillie par des éclats de rire ; et le pauvre enfant, effrayé, tremblant, s'efforçant de retenir deux grosses larmes qui ne demandaient qu'à s'échapper de ses yeux, s'était acculé dans l'angle d'un mur, se faisait le plus petit possible, pour se soustraire aux regards et aux quolibets de toute cette nuée d'oiseaux moqueurs qui venait s'abattre sur lui. Hélas ! malheureux enfant ! tu n'es pas au bout ! tout n'est pas fini encore !

« Dis-donc, *chose,* comment t'appelles-tu ?

— Que t'es bête, reprend un autre, est-ce qu'on s'appelle quelque chose avec une tête comme ça.

— Tiens ! pourquoi donc pas ? Je parie qu'il se nomme *Leroux.* — Oh ! un calembourg ! (Rires prolongés dans l'auditoire.) — Ou *Bossuet* », ajouta le loustic, en faisant tourner le pauvre enfant qui semblait vouloir cacher son dos à l'assemblée.

Cette fois, les rires furent poussés jusqu'à la frénésie ; on s'aperçut que *le nouveau* était parfaitement bossu.

Quand l'hilarité, excitée par cette nouvelle facétie et par la découverte que l'on venait de faire, fut un peu apaisée, le mauvais plaisant revint à la charge.

« Ton nom, *nouveau ?* demanda-t-il en secouant la victime. »

Le maladroit eut le tort de le laisser échapper dans un moment pareil. « Antinoüs », dit-il d'une voix si faible que ce fut à peine si on l'entendit. « Hein ? comment ? reprit le farceur de la pension, il a dit Antinoüs, je crois ; oh ! oh ! il s'appelle Antinoüs… »

Une acclamation générale accueillit ce nom ; en effet s'ap-

peler Antinoüs avec un physique comme le sien, c'était jouer de malheur!... Les plaisanteries, les sarcasmes recommencèrent comme de plus belle. « Pourquoi pas Adonis? dit l'un.

— Ou Pâris! fit un autre, très-fort en mythologie.

— Oh! quel nom! Antinoüs! — Bonjour, M. Antinoüs! — *Roule ta bosse, monsieur Dumolet,* se prit à entonner un quatrième.—Il ne dit rien... c'est une bûche! fit un élève qui depuis longtemps cherchait à placer son mot.

— Une bûche... enflammée, ajouta un autre, un vrai tison!...

— Je parie, reprit le premier espiègle, que ce sera un piocheur, une des colonnes de la pension... une colonne torse. »

Et les éclats de rire allaient leur train, et les bravos retentissaient à chaque instant. « Est-il bête de ne pas se *revenger!*

— Ah! ouiche!... c'est un capon! il *cagne!...*

— Faut l'éprouver!... Je vas taper dessus, fit le plus lâche de la pension, enchanté de faire le brave, sans danger.

— C'est cela! c'est cela!... faut les faire battre, crièrent toutes les voix... *Csi! csi! csi!* »

Celui qui avait fait la motion fut poussé sur Antinoüs, un cercle se forma, et nous allions nous procurer les jouissances du cirque de Rome, quand, fort heureusement pour le pauvre enfant, la cloche sonna et vint amener la fin de cette torture sans pitié, ainsi que de la récréation.

Antinoüs suivit ses camarades en pleurant et bénit, du plus profond de son cœur, la bienheureuse cloche qui mettait un terme à son tourment.

Je ne valais pas mieux que les autres, mes chers enfants; j'avais ri de bon cœur de toutes ces facéties, mais quand je vis que, des sarcasmes, on allait passer aux coups, mon âme se révolta contre cet abus de force, et une pitié bien grande s'éveilla en moi pour le pauvre Antinoüs. En effet il y avait, sur sa laide figure, une telle expression de mélancolie, que je compris que de grands malheurs avaient déjà froissé son jeune cœur; je résolus donc bravement de me mettre en opposition avec tous mes camarades, et de me faire un ami de celui dont chacun voulait faire un souffre-douleur.

Pauvre Antinoüs! jamais, pendant le cours de sa trop courte carrière, jamais son amitié ne me fit défaut;... mais n'anticipons pas sur les événements.

Par un hasard providentiel, Antinoüs fut placé à côté de moi pendant la première classe à laquelle il assista. Nous nous trouvions derrière un poteau qui nous permettait de nous soustraire au regard du professeur, et je dois vous avouer que, ce jour-là, je ne fis pas la moindre attention à la classe, j'étais tout au récit que me fit Antinoüs de ses malheurs, et à la conversation que nous continuâmes au risque d'attraper des *pensums*.

Cette conversation commença ainsi : « Je suis bien aise qu'on m'ait mis à côté de vous, me dit Antinoüs, aussitôt que nous fûmes placés. » Avec cet instinct des gens malheureux, le pauvre garçon av..it compris qu'il allait se faire un ami de moi; et un ami était une chose trop précieuse dans sa position pour qu'il la dédaignât. Cette simple parole m'émut singulièrement.

« Moi aussi, lui répondis-je, en lui prenant la main.

Sa figure prit une expression joyeuse, puis il ajouta après un instant : « Je suis bien laid, n'est-ce pas ? » Je ne savais que répondre, je gardai le silence.

« Oh ! je le sais, continua-t-il, en souriant de ce sourire des personnes qui souffrent, bien laid!.. bien laid!.. mais ce n'est pas ma faute... — Sans doute, me hâtai-je de répondre, et ils ont eu tort de te tourmenter ainsi.

— Je ne leur en veux pas... s'ils avaient su combien je suis malheureux, ils m'auraient laissé tranquille, j'en suis sûr.

— Malheureux? demandai-je de ce ton qui sollicite une confidence. — Si tu savais... Je n'ai que douze ans, et j'ai déjà plus souffert que je ne suis laid... et c'est beaucoup dire, ajouta-t-il avec ce sourire que je n'ai jamais rencontré depuis. Écoute, je veux te conter mes malheurs, car depuis un instant que je cause avec toi, comme un frère avec son frère, je suis si heureux que je veux que tu sois mon ami pour toujours !...

— Oui, ton ami ! m'écriai-je profondément ému, et oubliant classe et professeur. — Silence ! cria ce dernier d'une voix incisive, ou je donne cent vers à traduire. »

Cet avertissement vint interrompre un moment notre conversation. Tout entier au souvenir de ses peines, Antinoüs reprit : « C'est qu'un ami sera tout pour moi, vois-tu ? ce sera à la fois mon père, ma mère, mon frère, car je n'ai ni père, ni mère, ni frère... je suis seul au monde...— Quoi ! pas de parents ?

— Pas de parents ! fit-il en essuyant une grosse larme. J'ai

perdu, l'un après l'autre, tous ceux qui m'étaient chers... Mon père d'abord ; c'était un honnêté artisan, et son travail seul nourrissait sa famille. Il m'aimait, malgré ma laideur, et mourut d'une fluxion de poitrine qu'il gagna en se jetant à l'eau pour me sauver. J'y étais tombé par imprudence... Pauvre père !... Ma mère resta seule sans secours, avec moi, qui n'avais que six ans : il fallait me nourrir, m'élever ; elle travailla sans relâche, le jour et souvent les nuits. Mais les veilles étaient au-dessus de ses forces... elle succomba à la peine... C'était encore moi qui la tuais, car pour elle seule elle eût assez gagné par son travail du jour... J'étais orphelin... un curé... notre bon curé me recueillit... Pendant quatre ans que je passai chez lui, il m'aima comme son fils, et s'habitua à mes traits repoussants... Je n'étais pas ingrat, je l'aimais de toutes les forces de mon âme, et j'aurais volontiers donné ma vie pour lui... Hélas ! ce fut encore moi qui lui coûtai la sienne ! Une nuit (il y a de cela trois mois tout au plus), je couchais au-dessus de lui, dans une petite chambre à laquelle on montait par une échelle; une nuit (je ne sais quel rêve affreux je faisais), mais je jetai les hauts-cris ; l'excellent curé, inquiet pour ma santé, se leva précipitamment, et, sans prendre le temps d'allumer une chandelle, courut à l'échelle qui conduisait à ma chambre, mais il paraît que, dans sa précipitation à me secourir, il assura mal son pied, car il tomba avec un grand fracas. Je fus réveillé en sursaut par le bruit, et le cri que j'entendis alors ne sortira jamais de ma mémoire... Ce fut le dernier qu'il poussa ; je me levai en toute hâte; notre bonne accourut; mais nos pleurs, mes cris et nos soins, tout fut inutile, il était tombé raide mort... Oh ! mon Dieu ! j'avais causé moi-même la mort de tous ceux que j'aimais.... Comprends-tu maintenant mon chagrin ?.... Oh ! je pleure, tiens, je pleure sans cesse. Malheur à ceux qui m'aiment !... Et moi qui te demande ton amitié... non... non... je n'en veux pas... elle est trop fatale... Éloignez-vous de moi... »

Il y avait presque de l'égarement dans l'expression que le pauvre Antinoüs donna à ces derniers mots ; il oublia le lieu où il se trouvait, sa voix s'éleva par degrés, et si nous ne fûmes pas remarqués et punis, nous le dûmes à une dissertation très-animée que faisait notre professeur, en ce moment, sur la règle : *Credo Deum esse sanctum*...

« Le *que* retranché, s'écriait-il sans cesse, le *que* retranché! » Je ne me rappelle plus ce qu'il disait, mais ce que je n'oublierai de ma vie, c'est la surprise que j'éprouvai, lorsqu'en regardant Antinoüs, dont la figure réflétait tous les nobles sentiments qui l'agitaient, je ne le trouvai plus laid. C'est que son âme tout entière était sur sa figure. — Pauvre ami ! il craignait que son amitié ne me fut fatale, quand, au contraire, ce fut la mienne... Mais revenons à la classe. Notre conversation continua, et j'appris qu'il n'était entré à la pension que par charité. Un des amis de M. ***, qui passait par le pays où Antinoüs avait éprouvé de si cruels malheurs, l'emmena avec lui, le présenta au maître de pension qui le remercia de lui avoir fourni l'occasion de partager sa bonne action. L'un devait le nourrir et l'instruire, l'autre l'habiller.

A la fin de la classe, Antinoüs n'était déjà plus un étranger à la pension; il avait un ami, et je me hâtai de l'annoncer à mes camarades, dès que nous fûmes en récréation. On me plaisanta beaucoup sur le choix de mes affections, mais je fus insensible aux moqueries, et je ne cessai de me promener, pendant tout le temps du jeu, bras dessus, bras dessous, avec Antinoüs. Cette circonstance, frivole en apparence, le servit beaucoup ; on lui lança bien, de temps en temps, des sarcasmes et des injures, mais c'était à la dérobée, et sans s'arrêter auprès de lui, comme on l'avait fait le matin.

Pendant huit jours, nous fîmes le même manége, et au bout de ce temps un fait, d'une haute importance parmi les écoliers, vint le remettre tellement en bonne odeur parmi nous tous, que personne ne songea plus à le tourmenter et qu'on oublia sa laideur. Il faut le dire aussi, ce fut un beau dévoûment de la part d'Antinoüs, et vous me comprendrez tous, écoliers que vous êtes pour la plupart.

C'était pendant l'étude; une faute grave avait été commise, et le maître, malgré toute son attention, n'avait pu en découvrir l'auteur. « Toute la classe sera en retenue dimanche prochain, à moins que le coupable ne se déclare ! »

Cette sentence terrible, prononcée à voix haute, et d'un ton qui ne permettait pas le doute sur la volonté du professeur, était venue nous atterrer tous, car le dimanche en question était un de ces beaux dimanches qui sont une fête pour chacun,

pour le riche comme pour le pauvre; un de ces dimanches de grande fête où se font les réunions de famille. Nous connaissions tous le coupable, mais aucun de nous ne voulait le dénoncer. C'était ce même mauvais plaisant qui s'était le plus acharné contre Antinoüs.

A la récréation, chacun s'approcha de lui. « Déclare-toi, lui disait-on... Tu ne peux pas faire autrement; veux-tu donc nous empêcher tous de sortir? »

Mais il ne se pressait pas de se dénoncer lui-même, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux. « Oui... oui... je me déclarerai, disait-il, mais il y a dimanche, à la maison, un grand dîner... On attend mon frère, mon grand frère le militaire, qui passe par Paris et n'y restera qu'un jour... Je ne pourrai donc pas l'embrasser. — Tiens! qu'est-ce que ça nous fait! — Tant pis! — Moi, je dois aller à Saint-Cloud. — Moi, à Versailles. — Moi, ici. — Moi, là. »

Chacun aussi avait une partie projetée, et ne voulait pas la manquer. Au milieu des récriminations générales, Antinoüs restait muet; c'eût été pourtant une belle occasion pour lui de se venger. Il n'en profita pas : remarquant la douleur de celui qui l'avait tant fait souffrir, il disparut tout d'un coup... Bientôt la récréation finit.

« Messieurs, dit le professeur, après l'entrée en classe, la retenue est levée, je connais le coupable... il s'est déclaré; c'est Antinoüs.» Puis il ajouta : « Antinoüs, privé de sortie jusqu'à nouvel ordre! »

Qu'on juge de l'effet produit sur la classe entière par ce noble sacrifice. De ce moment, Antinoüs n'était plus le bossu, le laid; c'était un bon, un excellent camarade. Cependant le coupable, le vrai coupable ne voulait pas accepter un tel dévouement; mais Antinoüs le persuada.

« Accepte, lui disait-il, moi, je n'avais rien à faire... je ne devais pas sortir; je ne connais personne.

A ce moment, on lui remit une lettre, il l'ouvrit et devint rouge jusqu'aux oreilles. « Qu'est-ce que c'est! lui demanda-t-on. — Rien... rien...» répondit-il en la serrant vivement, et il n'en parla plus.

Antinoüs fit sa punition sans murmurer. Le lundi, en courant, une lettre tomba de sa poche... c'était celle qu'il avait

reçue la veille du jour de sortie. Une pensée m'était venue; je voulus voir si je m'étais trompé, et j'ouvris la lettre. Elle était de l'ami du maître de pension, de celui qui l'avait amené à Paris, et qui lui annonçait que, le lendemain, il le viendrait chercher pour le mener dîner et au spectacle. Oh! je n'y tins plus, j'appelai tous mes camarades, et, malgré les efforts d'Antinoüs qui voulait m'arracher la lettre, j'en fis lecture à haute voix. Il y eut un silence d'attendrissement, et ce fut à qui lui serrerait la main.

Quand, le soir, je demandai à Antinoüs pourquoi il s'était privé ainsi d'un plaisir; il me répondit: « Que veux-tu?... il avait un frère à embrasser... un frère!... ce doit être si doux d'embrasser un frère! »

Bon Antinoüs!... je voudrais bien pouvoir vous raconter ici tous les services qu'il rendit, toutes les preuves de bon cœur qu'il donna pendant une année qu'il passa parmi nous, mais j'ai besoin de toutes mes forces pour vous retracer le funeste événement qui causa sa mort, car nous ne l'avons connu qu'un an.

Oh! cet événement, je ne l'oublierai jamais! bien des choses me sont arrivées depuis, et cependant j'ai conservé encore tous les détails de ce petit drame présents à mon esprit, tant mon cœur fut vivement frappé.

Nous étions au bain; l'école de natation était pleine de nageurs qui plongeaient, riaient, criaient; c'était un bruit à ne pas s'entendre, un monde à ne pas se reconnaître. Nous étions sur le bord à regarder tout ce mouvement, Antinoüs et moi.

— Que tu es heureux de savoir nager! me dit-il; avec ce talent-là on peut se rendre utile à l'humanité, sauver la vie d'un homme qui se noie; on peut, comme mon pauvre père, mourir en faisant une bonne action, et ce doit être une belle mort!.......

— Voyons, Antinoüs, ne sois donc pas toujours triste ainsi, répondis-je, secoue-toi un peu.... Tiens, regarde-moi, je vais plonger. — Prends garde, fit-il en me prenant la main. — Il n'y a pas de danger.... »

Et je sautai... ce fut la dernière conversation que nous eûmes ensemble. Comme je revenais sur l'eau, au milieu de ce monde, un nageur me heurta, je m'enfonçai de nouveau, et je bus beaucoup. Antinoüs qui ne m'avait pas perdu des yeux, s'effraya; il appela, mais comment se faire entendre.... Je buvais

toujours tout en cherchant à gagner les filets; je ne voyais rien; seulement j'entendis quelque chose de lourd qui tombait à côté de moi, puis je sentis l'échelle sous ma main. Je respirai..... Quand je remontai sur le bord, je cherchai Antinoüs, et ne le trouvant pas, l'inquiétude me prit à mon tour, je prévins le maître qui appela tout le monde. Antinoüs seul manquait à l'appel!

Le malheureux, ne consultant que son bon cœur, s'était jeté à l'eau, sans doute! Pour me sauver la vie, il avait sacrifié la sienne. Son corps ne fut retrouvé que le lendemain. Vous dire la consternation que la mort d'Antinoüs causa parmi nous serait impossible. Pas de jeux, pas même de cris pendant la récréation; chacun fut morne, triste, et affligé. Pour ma part, moi, la cause involontaire de sa mort, je fis une maladie.

Oh! que c'était une scène touchante que celle de son enterrement! près de deux cents enfants qui suivaient un cercueil en pleurant! .. En pleurant, c'est le mot.

Il n'y en eut pas un qui ne le regrettât, cet enfant si laid, si repoussant au premier abord, que chacun avait accueilli par des sarcasmes et des propos offensants... C'est que, voyez-vous, mes chers enfants, il y a une autre beauté plus belle que celle du visage : c'est celle du cœur.

NAUFRAGE DE LA PÉROUSE.

PAR M. H. D***.

Si vous allez au Louvre visiter les salles du *Musée Naval*, arrêtez-vous un instant devant une pyramide dont la base porte cette inscription : *Débris du naufrage de La Pérouse.* Vous y verrez attachés avec soin des morceaux de fer, la plupart informes et corrodés par la rouille, quelques petits canons en bronze, une poignée d'épée et le bout d'une cuiller en argent, enfin des fragments de porcelaine, de faïence et de bouteilles cassées... Ces objets vous paraîtront d'abord peu dignes d'attention, et vous demanderez sans doute quelles circonstances étranges ont pu leur mériter la place qu'ils occupent..... Ce récit va vous l'apprendre; il vous fera connaître un événement qui, pendant quarante ans, a excité la sollicitude de tous les amis des sciences et de l'humanité.

Un jour (c'était dans l'un des premiers mois de l'année 1785) Louis XVI était dans son cabinet de travail au château de Versailles. Devant lui se trouvait une grande table sur laquelle étaient déroulées des cartes géographiques, et à ses côtés un officier de marine d'une physionomie noble et douce et âgé d'environ quarante-quatre ans, suivait, attentif, une ligne tracée à l'encre rouge que le roi parcourait du doigt sur l'une de ces cartes. Ce marin se nommait La Pérouse, et les instructions qu'il recevait étaient relatives à un *voyage autour du monde* dont le roi avait conçu lui-même le projet et le plan.

Louis XVI avait fait de profondes études en géographie; et la lecture des voyages, qu'il aimait beaucoup, lui avait donné du goût pour tout ce qui avait rapport à la navigation. Jaloux de la gloire que les travaux récents du capitaine Cook avaient fait rejaillir sur l'Angleterre, il désirait vivement qu'un de ses sujets achevât ce que la mort n'avait pas permis au célèbre navigateur anglais de terminer : il résolut qu'un voyage de découvertes serait entrepris par un Français.

Parmi les marins qui s'étaient fait remarquer dans les campagnes qui avaient signalé le commencement de son règne, le roi avait distingué le comte de La Pérouse, dont l'âme noble et belle était digne de comprendre et de remplir ses intentions bienveillantes; car il ne s'agissait plus, comme au temps des Fernand Cortez et des Pizarre, de conquérir des pays nouveaux, d'aller dire aux peuples dont on visiterait les côtes, qu'ils appartenaient à la nation qui, la première, aurait aperçu leurs rivages ; le but que se proposait Louis XVI était plus généreux. Il voulait faire rechercher les îles encore inconnues de l'Océan Pacifique, étudier les mœurs de leurs habitants et leur faire aimer le nom français, en leur portant les bienfaits de la civilisation et de l'industrie.

« Partez, dit-il à La Pérouse, allez porter jusqu'aux points « les plus éloignés de l'Océan la renommée de votre patrie ; « que des peuples dont l'existence même nous est inconnue, « apprennent de vous à respecter la France, à la chérir ; que « les bienfaits accompagnent votre arrivée, et les regrets suivent « votre départ. Vous aurez conquis assez de gloire si l'huma- « nité, si la bienfaisance président partout à vos travaux.

« Dans des circonstances impérieuses, peut-être ne pourrez-

« vous obtenir l'amitié des sauvages par de bons traitements;
« cherchez alors à les contenir par la crainte et les menaces,
« mais ne recourez à la supériorité de vos armes qu'à la der-
« nière extrémité. Je regarderai comme un des plus beaux suc-
« cès de l'expédition qu'elle puisse être terminée, sans qu'il en
« ait coûté la vie à un seul homme. »

Heureux et fier du choix de son souverain, La Pérouse part pour Brest, où l'attendent deux frégates : *la Boussole* et *l'Astrolabe;* il presse leur armement avec activité; et, le 1er août 1785, il met à la voile avec un cortége nombreux d'artistes et de savants...

« Adieu, brave et vertueux marin; oh! sans doute ton nom va se ranger parmi ceux des hommes qui ont le plus illustré la marine, mais hélas!... salue pour la dernière fois les rives de la France, tu ne reverras plus ta patrie. »

La campagne de La Pérouse commença heureusement, et la fortune sembla d'abord sourire à ses desseins. Déjà il a pu, sans accident, traverser l'Atlantique, doubler le Cap Horn et parcourir une partie de l'Océan Pacifique; mais voilà qu'une affreuse catastrophe vient tout à coup interrompre le cours de ses prospérités.

Sur la côte de l'Amérique occidentale, il découvre un port dont la forme et l'étendue lui font espérer que ses vaisseaux pourront y trouver un abri et ses équipages du repos. Ce port ne communique avec l'Océan que par un canal étroit, et son enceinte bordée de montagnes, est couverte d'arbres et de végétaux dont l'aspect rappelle les riants coteaux de la France. La Pérouse pourrait se croire dans sa patrie, si la vue des colibris et de quelques autres oiseaux particuliers au climat du Nouveau-Monde ne détruisait cette illusion; ce port reçoit de lui le nom de *Port des Français.*

Déjà il en a visité avec soin le vaste contour; il ne lui reste plus qu'à sonder la profondeur du passage étroit qui forme son unique entrée et que ses vaisseaux n'ont pu franchir sans courir les plus grands dangers. Trois canots, montés par d'habiles officiers, partent pour aller reconnaître cette passe dangereuse; mais à peine les deux premiers en approchent-ils que, poussés par les vagues en fureur, ils vont se briser contre les récifs. Grâce à la distance où il se trouve encore, le troisième

canot peut, en retournant en arrière, échapper au danger qui le menace; mais les hommes intrépides qui le montent, ne voient que le malheur de leurs compagnons, et ils s'élancent pour les secourir... Inutiles efforts! ils ne peuvent les sauver et ils périssent avec eux... en un instant, hommes et canots, la mer a tout englouti.

Comment peindre le désespoir de La Pérouse à la nouvelle d'un désastre qui lui enlevait des compagnons si chers, des amis si précieux? En le voyant pâle et immobile sur son vaisseau, vous eussiez cru que son courage allait l'abandonner... Mais bientôt surmontant sa douleur, il se hâta de quitter ce port funeste pour aller visiter des contrées nouvelles. Il se dirigea vers les mers et les îles du Japon qui, à cette époque, n'étaient connues que par les relations de quelques missionnaires; puis, après avoir parcouru les côtes de la Tartarie, il traversa l'Océan-Pacifique et alla reconnaître les nombreuses îles de l'Océanie. Là, une nouvelle épreuve, plus pénible encore que celle du *Port des Français,* lui était réservée.

Il venait d'aborder *les îles des Navigateurs,* contrées riantes et fertiles où la nature a prodigué ses trésors les plus variés; ses frégates avaient été aussitôt entourées de nombreuses pirogues abondamment pourvues des produits de cet heureux climat; cependant, malgré les témoignages apparents de la bienveillance des insulaires, La Pérouse ne put se défendre de quelque défiance à l'aspect de leur taille élevée, de leurs traits farouches, et de leurs nombreuses cicatrices. Obligé de renouveler sa provision d'eau, il permit, quoiqu'à regret, à l'officier qui commandait la deuxième frégate, de se rendre lui-même à terre, avec la chaloupe, pour diriger cette opération. Les naturels ne montrèrent d'abord aucune mauvaise intention, mais la mer, qui baissait peu à peu, ayant laissé l'embarcation à sec, ils devinrent plus entreprenants. Le capitaine, que leur nombre et leur importunité commencent à inquiéter, ordonne à ses matelots de regagner le canot; mais obligé d'attendre la marée pour se remettre à flot, il les fait ranger en armes autour de lui. En faisant usage de la force, il pourrait effrayer ces sauvages que la longanimité des Français rend seule audacieux, mais le vœu de Louis XVI est présent à sa pensée... le sentiment de l'humanité l'emporte. Enfin, assailli par une multitude de barbares,

il est obligé de se défendre ; mais il est trop tard. Après une première décharge, ses matelots n'ont pas le temps de recharger leurs armes : l'officier périt un des premiers ; la plupart des Français sont assommés à coups de massue ; à peine un petit nombre peuvent-ils se sauver à la nage et parvenir jusqu'aux vaisseaux, meurtris et couverts de blessures, pour porter à leur commandant la nouvelle de cet affreux carnage.

A la vue de leurs compagnons ensanglantés, les équipages frémissent de rage. « Vengeance ! vengeance ! » s'écrie-t-on de toutes parts... Dans le premier égarement de la douleur, La Pérouse va donner le signal homicide... Mais la voix de l'humanité couvre bientôt les cris du désespoir : « Non, non, mes amis, leur dit-il, ne voyez-vous pas que le châtiment envelopperait à la fois l'innocent et le coupable? et il part, la mort dans le cœur, mais sans avoir tiré de ces perfides insulaires une vengeance désormais inutile.

Peu de temps après, il se rendit à Botany-Bay pour y prendre quelque repos. C'est de là qu'il envoya, en France, le résultat de ses premiers travaux et annonça qu'il allait en poursuivre le cours. Ses concitoyens reçurent avec orgueil une nouvelle qui annonçait un digne émule du navigateur anglais et promettait d'enrichir le monde d'utiles découvertes... Mais les mois, les années se passent, et on n'entend pas parler de La Pérouse : la France s'inquiète de ce silence ; et Louis, qui compte ce voyage parmi les entreprises les plus glorieuses de son règne, ordonne que de nouveaux vaisseaux seront envoyés à la recherche de l'*Astrolabe* et de *la Boussole*. D'Entrecastraux est chargé de les commander, mais il meurt dans le voyage, et l'expédition revient, sans avoir rien vu, sans avoir rien appris. Hélas ! il n'en faut pas douter : les vaisseaux de La Pérouse n'existent plus ; mais lui qu'est-il devenu? que sont devenus ses équipages? auront-ils abordé sur une plage déserte où ils trouvent à peine quelques grossiers aliments pour apaiser leur faim? ou bien, jetés sur quelque île sauvage, et forcés de défendre, chaque jour, leur vie contre de farouches insulaires, attendent-ils avec impatience qu'une voile amie vienne les arracher à la misère et à la mort?... Dans cette cruelle incertitude, la France fit un appel aux nations civilisées ; elle invita, au nom des sciences et de l'humanité, tous les marins du globe

à rechercher et à secourir les compagnons de La Pérouse.

Quarante ans s'étaient écoulés sans que le mystère de cette fatale disparition eût été éclairci; enfin, en 1827, le bruit se répandit, en Europe, qu'un capitaine anglais avait trouvé entre les mains des naturels d'une île de la Polynésie, nommée *Vanikoro,* des objets de fabrique française et provenant, d'après eux, d'un naufrage déjà ancien. Aussitôt le nom de La Pérouse fut dans toutes les bouches... On pouvait donc espérer quelques nouvelles de son désastre, peut-être même retrouver quelque infortuné échappé au naufrage. Le capitaine Dumont-d'Urville était alors au moment d'entreprendre un voyage autour du monde sur la corvette l'*Astrolabe;* il reçut l'honorable mission d'aller vérifier ces conjectures. Après une navigation longtemps contrariée par les calmes et les tempêtes, il arriva en vue de l'île Vanikoro : des canots armés en guerre furent aussitôt expédiés pour échanger quelques relations avec les naturels et apprendre d'eux sur quelle côte avait eu lieu le désastre. Les insulaires répondirent d'abord, d'une manière évasive, aux questions qui leur furent adressées; mais la vue d'un morceau de drap écarlate séduisit l'un d'eux qui se décida à conduire une embarcation près du récif où avait péri l'une des frégates. L'on vit, au fond de la mer, à trois ou quatre brasses sous l'eau, des ancres, des canons, des boulets, des plaques de plomb, etc. Tout le bois avait disparu. Quelques-uns de ces objets furent retirés de l'eau, mais avec bien de la peine, tant ils étaient retenus par les coraux qui avaient bâti tout à l'entour; d'autres en plus grand nombre furent achetés aux insulaires.

D'Urville ne voulut pas quitter ces funestes rivages sans avoir des notions positives sur le naufrage des Français et leur séjour à Vanikoro. Il chercha à s'attacher par des cadeaux quelques habitants intelligents et principalement des vieillards qui pouvaient avoir été témoins de ce funeste événement. Voici ce qu'il apprit d'après leurs récits : A la suite d'une nuit très-obscure, pendant laquelle le vent avait soufflé avec une extrême violence, le matin, les insulaires virent tout à coup, près de leur côte, un grand bâtiment échoué contre un récif; il fut bientôt démoli et disparut entièrement sans qu'on en pût rien sauver par la suite. Des hommes qui le montaient, une trentaine seulement purent s'échapper à l'aide d'un canot et

aborder dans l'île. Il est probable que ce vaisseau était celui de La Pérouse qui marchait toujours en avant, et qu'il était tombé inopinément sur les terribles écueils de Vanikoro, dont l'existence était entièrement ignorée. L'autre frégate, prévenue par ce malheur, aurait eu le temps de gagner le large; mais l'affreuse idée de laisser leurs compagnons de voyage et peut-être leur chef à la merci d'un peuple barbare, ne permit pas à ceux qui la montaient de s'écarter de ces bords funestes, et ils durent tenter tout ce qui était en leur pouvoir pour sauver leurs compatriotes; ce fut au milieu de ces efforts que la deuxième frégate échoua à son tour. L'équipage parvint à gagner aussi la terre où il s'établit avec ceux qui avaient échappé au premier naufrage, et tous travaillèrent de concert à construire un petit bâtiment des débris de celui qui venait de périr et n'avait pas été entièrement démoli. Après six à sept lunes de travail, le petit bâtiment fut terminé, et les Français, déjà bien affaiblis par les maladies et par leurs combats avec les naturels, se hâtèrent d'abandonner l'île. Ce qu'ils sont devenus, après leur départ, on n'a pu le découvrir, et jusqu'à présent il n'a été trouvé nulle part d'indices de leur passage.

Bien assuré qu'aucun des naufragés n'était resté dans l'île, Dumont-d'Urville rassembla les officiers de son vaisseau. « Amis, leur dit-il, avant de quitter ces lieux, il nous reste à remplir un devoir sacré : élevons, près de notre mouillage, à la mémoire de nos malheureux compatriotes, un monument modeste, mais suffisant pour attester notre passage à Vanikoro, et y laisser un témoignage de nos regrets. » Cette proposition est avidement accueillie par tous ses compagnons de voyage; ils descendent à terre, et d'Urville choisit, pour placer le cénotaphe, une petite touffe de mangliers verdoyants. L'inauguration du mausolée fut faite avec solennité : un détachement armé défila à l'entour et fit trois décharges de mousqueterie, tandis que, du bord, une salve de vingt-et-un coups de canon faisait retentir au loin les montagnes. Glacés d'épouvante, les sauvages s'enfuirent de toutes parts, et rassemblés sur les hauteurs, ils épiaient avec inquiétude ce qui allait se passer; cependant, au bout de quelque temps, deux des principaux chefs se décidèrent à se rendre sur le vaisseau : on les rassura par des démonstrations d'amitié et on exigea d'eux, en leur faisant quel-

ques présents, la promesse qu'ils respecteraient le monument.

La forme du mausolée est simple et sans ornements : sur une pierre cubique s'élève un obélisque, de six pieds de haut, dont une des faces porte une plaque de plomb avec l'inscription :

A LA MÉMOIRE
DE LA PÉROUSE
ET DE SES COMPAGNONS,
L'ASTROLABE,
14 mars 1828.

« Grâces te soient rendues, bon et brave d'Urville pour ces soins pieux... Quatorze ans, hélas! s'écouleront à peine, et tu périras toi-même victime d'une horrible catastrophe, mais du moins tes cendres seront retrouvées, et la France pourra inscrire, sur le monument élevé à ta mémoire, l'expression de ses regrets et de sa reconnaissance. »

Les débris de ce naufrage recueillis à Vanikoro sont ceux que l'on a exposés au *musée naval*. Après avoir lu ce récit, mes enfants, serez-vous surpris de l'intérêt que la France a mis à leur découverte et à leur conservation?

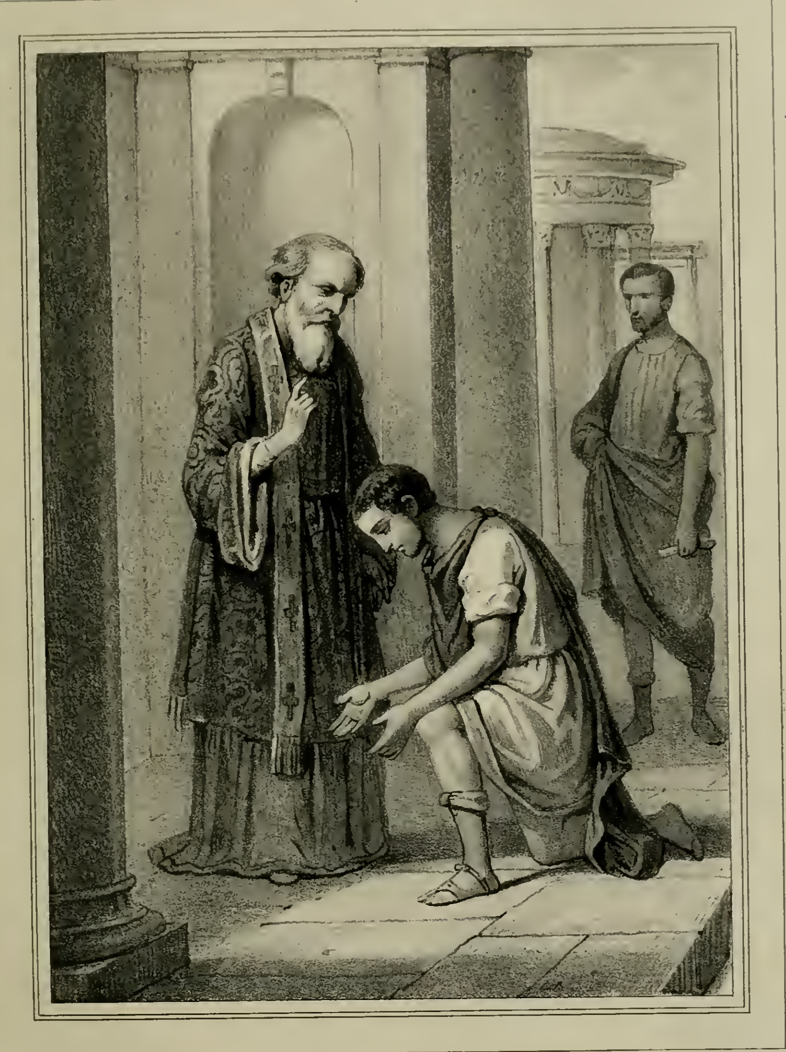
PÉNITENCE DE L'EMPEREUR THÉODOSE.

PAR Mme DE SAINTE-MARGUERITE.

Le Triomphe.

Les premières blancheurs de l'aube matinale éclairaient la cime des Sept-Collines de Rome, lorsque les trompettes guerrières sonnèrent l'air de Diane, et appelèrent au Champ-de-Mars l'armée romaine pour assister à une grande solennité. A ce signal, des troupes de Romains, de Gaulois, de Germains, de Grecs, d'Africains, d'Ibériens, chacune diversement armée et vêtue, se mirent en marche. L'empereur Théodose, nouvellement associé à l'empire par Gratien, venait de vaincre les Goths, les Alains dans la province de Thrace; il avait enlevé leur camp,

Pénitence de l'Empereur Théodose.



Louis Lassalle del et lith.

Imp de Godard

Je me mets entre vos mains comme en celles du médecin de mon âme.

Paris Mme Ve LOUIS JANET, Editeur du DIMANCHE des Enfants.

leurs bagages, plus de quatre mille chariots, et fait un grand nombre de prisonniers. Effrayés de leur défaite, les barbares, en demandant la paix, se soumirent à toutes les conditions qu'on voulut leur imposer, et le sénat décida qu'il accorderait les honneurs du triomphe à celui dont la valeur et les talents militaires venaient de délivrer l'empire de la crainte des invasions des hordes sauvages du nord. Trois cent dix fois depuis sa fondation, jusqu'à Titus et Vespasien, vainqueurs des Juifs, ce beau spectacle avait été offert à la Ville-Éternelle.

Bientôt le soleil levant vint dorer de ses rayons, le Capitole, le Môle d'Adrien [1], le Panthéon [2] d'Agrippa, et les magnifiques aqueducs qui semblaient amener les eaux, au peuple-roi, sur des arcs de triomphe. Les fanfares des clairons répétées par les échos des collines, annoncèrent la sortie de l'empereur du palais des Césars, situé sur le Champ-de-Mars. Théodose, revêtu de la toge ornée de branches de palmier peintes, portait, sur sa tête, un riche diadème de lauriers d'or ; dans sa main, une longue palme, et sur ses épaules, un manteau de pourpre brodé d'or. Au moment de monter sur son char, attelé de quatre éléphants chargés de tours, on lui passa, à l'index de la main gauche, un anneau de fer, symbole destiné à lui rappeler que c'est à ce simple métal qu'il devait tous les honneurs de cette belle journée. Devant le char, marchaient les vingt-quatre licteurs à cheval portant leurs faisceaux, emblèmes de la puissance suprême, qu'ombrageaient des feuilles de laurier. Les soldats en habits de fête, et couronnés aussi de lauriers, suivaient le char ; ceux que l'empereur avait récompensés, tenaient dans leurs mains le prix de leur courage ; d'autres portaient des écriteaux, enrichis de dorure, contenant des inscriptions rappelant les exploits de Théodose ; enfin tous les prisonniers de distinction, chargés de chaînes d'or, marchaient devant le vainqueur derrière lequel un hérault debout soutenait une couronne sur sa tête. Le soldat, chargé de cette fonction, devait, pendant toute la durée de la cérémonie, rappeler au triomphateur l'instabilité de la gloire en lui répétant sans cesse ces mots : «Crains les retours de la fortune, et souviens-toi que tu es un homme.»

[1] On nomme ainsi le tombeau d'Adrien. C'est aujourd'hui une forteresse appelée le château Saint-Ange.

[2] L'église de Sainte-Marie-de-la-Rotonde.

Le splendide cortége, animé par le son des instruments, se met enfin en marche aux acclamations de la multitude qui encombre le Champ-de-Mars, et se répand sur la Voie-Sacrée : ainsi nommée à cause des temples et monuments qui la bordent ; c'est d'ailleurs la route que suivent les triomphateurs pour arriver à ce capitole célèbre, d'où partirent les aigles qui soumirent l'univers à la domination romaine.

Fondé par Tarquin, le Capitole brûla pendant les guerres civiles de Marius ; réédifié par Sylla qui l'orna de magnifiques colonnes tirées du temple de Jupiter Olympien à Athènes, il fut incendié de nouveau, lors de la sédition qui renversa Vitellius du trône. Vespasien le rétablit, et Domitien, son fils, le rebâtit avec une rare magnificence. Ce temple, orné des dépouilles du monde, était divisé en trois grandes nefs dont la principale dédiée à Jupiter, et les deux latérales à Minerve et Junon ; c'est à la nef de Minerve que se plaçait le clou que l'on enfonçait solennellement à la fin de chaque année révolue, afin que le peuple pût compter facilement le temps écoulé depuis la fondation de Rome. A droite et à gauche de la Voie-Sacrée, on trouve le temple de la Paix construit par Vespasien, après la destruction de Jérusalem où ce prince déposa les dépouilles enlevées au temple de Salomon : le chandelier d'or à sept branches, et le voile de pourpre brodé d'or et de pierreries ; plus loin le temple d'Antonin et de Faustine, ceux de Romulus et Remus, celui du Soleil et de la Concorde, celui de Vesta, et enfin le gracieux petit édifice dans lequel Auguste, averti par la Sybille de Cumes[1] de la naissance du fils de Dieu, plaça un autel avec cette inscription : « *Autel du premier né de Dieu.* »

La pompe triomphale avance toujours ; elle passe sous l'arc de triomphe de Titus ; elle rencontre ensuite ceux de Constantin et de Septime sévère ; elle arrive enfin près des prisons Mamertines dans lesquelles Néron fit enfermer le prince des apôtres et cinquante néophytes chrétiens, avant de les envoyer au martyre.

[1] Les sybilles étaient des prophétesses célèbres dans l'antiquité; on en comptait dix. Celle de Babylone prédit la naissance de Jésus-Christ, et celle appelée la *Cumane* était très-vénérée des Romains auxquels elle prédit la brillante destinée de leur empire; ils conservèrent les livres de ses oracles jusqu'à Théodose qui ordonna de les brûler.

A la vue de ce saint lieu, Théodose fait arrêter son char, et, s'inclinant respectueusement, il s'écrie : « O vous, bienheureux « apôtres qui avez scellé de votre sang la loi de notre Seigneur « Jésus-Christ, recevez ici le serment que je fais d'anéantir dans « tout l'empire les restes impurs de l'idolâtrie, et de propager « de tout mon pouvoir le culte du vrai Dieu par le secours du- « quel j'ai vaincu les ennemis du nom romain. » Il se relève, le char continue sa route, il arrive au Capitole où le pape Damase Ier attend l'empereur à la tête de son clergé.

Un antique usage, né de la barbarie des premiers Romains, voulait que les prisonniers de distinction qui ornaient un triomphe, fussent dépouillés de leurs vêtements, battus de verges, et envoyés en prison avant de sacrifier aux grands dieux protecteurs de Rome ; quelquefois même on leur tranchait la tête; après cette exécution, on suspendait dans le temple les armes précieuses, les riches boucliers, les cuirasses d'or, et les vases de prix enlevés dans les palais des rois vaincus ; on procédait ensuite aux grands sacrifices ; on égorgeait un taureau blanc, et le triomphateur à genoux aux pieds de la statue de Jupiter lui adressait cette prière : « O Jupiter ! Dieu très-grand ! et toi, reine du ciel, ô Junon ! vous tous qui avez choisi pour votre séjour le Capitole, recevez mes actions de grâces ! C'est par votre faveur insigne que j'ai rendu, en ce jour, Rome triomphante : vous avez bien voulu choisir ma main pour assurer la gloire et le salut de l'empire; ah! daignez, je vous supplie, continuer à répandre vos bontés sur Rome et sur moi. »

Après cette invocation, il allait déposer sa couronne de laurier sur les genoux de la statue de Jupiter, assis dans une chaise curule [1] au fond du sanctuaire. Les prêtres brûlaient de l'encens, offraient la victime, et la cérémonie se terminait par un festin donné au peuple et à l'armée ; après quoi, le triomphateur était reconduit dans sa maison aux acclamations de la foule, et au son des instruments.

Mais, depuis Constantin, les dieux du paganisme ont disparu du glorieux Capitole ; saint Pierre, patron de la Ville-Sainte, a remplacé Jupiter, et la croix, symbole de la régénération du

[1] La chaise curule était un siége à bras orné d'incrustations d'or et d'ivoire qui était réservé pour les premiers magistrats de Rome, les consuls d'abord et ensuite les empereurs.

monde, brille au sommet du temple, où, naguère encore, s'agitait le destin des nations. Théodose s'arrête sur le seuil ; il fait signe à un hérault de s'avancer ; celui-ci lit au peuple un édit du prince qui prescrit à ses sujets de reconnaître un seul Dieu en trois personnes : le Père, le Fils et le Saint-Esprit. A cette loi en est jointe une autre par laquelle l'empereur ordonne la mise en liberté de tous les captifs ; lui-même, donnant l'exemple, brise de ses royales mains les chaînes des prisonniers qui ornent son triomphe, en ajoutant ces paroles mémorables : « Plût « à Dieu qu'il fût en mon pouvoir de ressusciter aussi les « morts ! » Et s'adressant à Damase : « Mon père, lui dit-il, « bénissez les armes de celui qui se fait gloire d'être enrôlé dans « la sainte milice des chrétiens. Puisse, par vos soins et les « miens, l'idolâtrie disparaître entièrement de cette grande « cité ; puissent bientôt les statues des faux dieux être rem- « placées par les images de la Mère de Dieu, et des saints « martyrs de la foi, offertes à la vénération des fidèles. »

A ces mots, une partie de la population fait retentir les airs de joyeuses actions de grâce, tandis que l'autre, encore attachée aux superstitions de l'idolâtrie, gémit sur la destruction d'un culte dont les dogmes offrent un si vaste champ aux passions. La vie simple et austère des premiers chrétiens les effraie ; leurs yeux sont encore fermés aux lumières de l'Évangile ; ils redoutent la puissance de ces mêmes chrétiens qu'ils ont persécutés si longtemps, et auxquels ils ont fait souffrir tant de tortures ; ils ne savent pas que Dieu lui-même pria pour ses bourreaux, et qu'il ordonna à ses disciples de rendre le bien pour le mal !

A la place du festin et des réjouissances données au peuple par les triomphateurs, Théodose distribua d'abondantes aumônes, et fit servir un repas de charité à tous les indigents ; les soldats murmurèrent, mais les bénédictions des pauvres montèrent, comme les douces vapeurs de l'encens, auprès du trône de l'Eternel.

Clémence de Théodose.

Pendant quatre ans, l'empire jouit d'un repos d'autant plus précieux qu'il avait été rare sous les prédécesseurs de Théodose, obligés de repousser continuellement les invasions des peuples

du nord, qui, se précipitant de toutes parts sur l'empire romain, ravageaient les provinces dont ils s'emparaient, lorsque la force des armes ou les traités ne suffisaient pas pour les chasser. Cette paix ne satisfaisait point les désirs d'un grand nombre de généraux ambitieux ; ils espéraient, au moyen de la guerre, se rendre indépendants, et arriver à la suprême puissance par l'influence de leurs soldats, habitués à diriger l'élection des empereurs. La fameuse garde prétorienne dont la volonté faisait et renversait à son gré les chefs de l'empire, ne put s'accoutumer à son inaction; une vaste conspiration fut ourdie : il s'agissait d'assassiner Théodose et de mettre à sa place un des généraux, le plus renommé par sa vaillance et sa libéralité envers le soldat. Le complot embrassait, dans ses ramifications, une grande partie des officiers de la maison du prince, et déjà le jour était fixé pour le faire éclater, lorsque Flaccille, femme de Théodose, en fut avertie par une dame de la cour, que les révélations d'un esclave avait rendue maîtresse de cet important secret. Effrayée des malheurs qui se préparent, elle court auprès de l'impératrice, se jette à ses genoux, lui dévoile le complot, le moment de son exécution, et lui demande grâce pour son mari, l'un des principaux chefs de la conjuration.

Comme autrefois, dans une semblable circonstance, Livie, femme d'Auguste, obtint la grâce des conjurés qui devaient poignarder le prince au sénat, ainsi Flaccille espère amener Théodose à des sentiments de clémence; elle attend avec anxiété l'heure où, affranchi des soucis de la royauté, ce prince viendra se livrer au charme des affections de famille. Vers le soir, l'empereur se rend auprès de Flaccille qui le prie de la suivre dans son oratoire.

« Seigneur, lui dit-elle, la Providence qui veille sur vous a « permis la découverte d'un complot qui menace vos jours, et « ceux de vos deux fils : voici la liste des principaux conjurés, « et le plan de cet attentat. Vous devez passer en revue vos « troupes dans l'Hippodrome [1]; au moment où les trompettes « donneront le salut militaire, et lorsque les aigles s'abaisse- « ront devant vous, deux des principaux chefs de votre garde, « placés à vos côtés, doivent vous poignarder. D'autres cour-

[1] L'Hippodrome, place de Constantinople où se faisaient les courses de chevaux.

« ront au palais pour s'emparer de vos fils, Arcadius et Hono-
« rius; leur âge si tendre ne pourra les préserver de la mort.
« Celui qui ambitionne le titre de César, élevé sur un bouclier
« et promené autour du cirque, sera salué par les acclama-
« tions de l'armée qui le proclamera empereur et auguste. »

A ces mots, Théodose indigné prend la liste que lui présente Flaccille; il la lit avec avidité; mais bientôt le papier lui tombe des mains, il lève au ciel des yeux mouillés de larmes, et s'écrie : « Grand Dieu! comment ai-je mérité cette haine? les mi-
« sérables qui veulent ma mort, je les ai toujours comblés de
« biens et d'honneurs, ils paieront cher leurs coupables pro-
« jets. — Ah! seigneur, répond Flaccille, ne souillez pas votre
« règne par une vengeance indigne d'un chrétien! pardonnez
« à ces hommes égarés, comme notre divin maître pardonna
« sur la croix à ses bourreaux. — Quoi! vous voulez que, par
« mon indulgence, j'expose la paix de l'empire? La crainte des
« supplices retiendra désormais les imprudents qui seraient
« tentés de commettre le même crime. — Seigneur, daignez
« écouter la voix d'une femme; votre bonté pour les coupables
« loin de mettre vos jours en danger, ralliera tous les cœurs.
« Si vous usez de votre droit pour les faire mourir, l'hydre re-
« naîtra de son sang, car un ennemi mort vous en donnera
« mille autres dans les familles et les amis des coupables. Il
« n'est aucun de ces hommes égarés qui ne devienne votre
« partisan dévoué, lorsqu'il apprendra que, maître de sa vie,
« vous la lui avez laissée. Votre générosité aura sa récompense
« dans l'amour de vos sujets, et fera l'admiration de la posté-
« rité. — Vous le voulez, répondit Théodose, vous serez satis-
« faite; laissez-moi seulement effrayer l'armée par les formes
» de la justice; je vous donne ma parole impériale qu'il n'y
« aura point de victimes. »

Théodose assembla les juges, et leur montra le plan de la conspiration, ainsi que les noms des conspirateurs; on les mit en prison, on instruisit leur procès, et leurs aveux ayant confirmé leur délit, ils furent tous condamnés à mort. Dès le matin du jour fixé pour leur exécution, une foule immense de spectateurs encombrait les rues de Constantinople, et la vaste place de l'Hippodrome, choisie pour théâtre de cette sanglante tragédie. Le bruit tumultueux de la multitude, semblable au gron-

dement des flots de l'Océan battus par la tempête, s'arrêta tout à coup... Un silence lugubre lui succéda; on venait d'apercevoir les criminels enchaînés, s'avançant lentement au milieu de la foule. On ne pouvait se défendre d'un sentiment de compassion à la vue de ces hommes, naguère encore comblés des faveurs de la fortune, et brillant à la cour de tout l'éclat que donnent la naissance, les hautes fonctions et la puissance; maintenant chargés de fers, ils allaient subir un supplice mérité! L'horreur, la pitié oppressaient tous les cœurs...

A Rome, lorsqu'un citoyen était condamné à mort, c'était ordinairement le licteur qui remplissait les fonctions de bourreau; il déliait le faisceau de verges surmonté d'une hache qu'il portait devant l'empereur et les principaux magistrats; il frappait le criminel avec les mêmes verges, et lui tranchait la tête, aussitôt que le magistrat qui présidait à l'exécution lui disait: « Licteur! applique la loi. »

Mais les coupables arrivent sur la place; les licteurs les entourent et les font mettre à genoux... A ce moment suprême, l'effroi glace tous les spectateurs... chacun tremble en attendant le signal redouté. Un héraut à cheval se fait jour; il approche du groupe des condamnés et s'écrie d'une voix forte: « L'empereur fait grâce entière aux coupables; licteurs! détachez leurs liens, et rendez-les à la liberté. » A ces mots, une immense clameur de joie se fait entendre. La foule bénit à grands cris la générosité de Théodose, et le salue des noms de *clément* et de *pieux*.

Chute et pénitence de Théodose.

Un jour de l'année 390, une sourde rumeur circulait dans la ville de Milan; on parlait d'une sédition violente survenue en Illyrie, et de sanglantes représailles ordonnées par l'empereur; la consternation était peinte sur tous les visages. Botheric, gouverneur de l'Illyrie, avait fait emprisonner à Thessalonique un cocher accusé d'un crime; on donnait, dans cette ville, des spectacles en réjouissance des victoires de Théodose; le peuple demanda que le cocher fût mis en liberté; et, sur le refus du gouverneur, il prit les armes, tua tous les officiers de la garnison ainsi que Botheric, qui avait fait de vains efforts pour apaiser la révolte. A cette triste nouvelle, l'empereur, n'é-

coutant que sa colère, fit passer au fil de l'épée une partie des habitants de Thessalonique ; sept mille personnes périrent dans cet horrible massacre. On ne pouvait croire à une si grande cruauté de la part de celui qui s'était toujours montré si doux, si clément. Dans une occasion semblable, il avait pardonné aux citoyens d'Antioche révoltés, quoiqu'ils eussent brisé ses statues, et les eussent traînées dans la boue. Il avait répondu à ses ministres qui l'engageaient à punir cette insulte : « J'ai beau « toucher mon corps, je ne m'aperçois pas qu'ils m'aient fait « du mal. »

Comment donc s'était opéré un si grand changement? Telle était la question que s'adressaient les Milanais effrayés, lorsqu'ils apprirent qu'un centurion à cheval venait d'arriver au palais épiscopal, et d'y apporter la nouvelle de la prochaine arrivée de Théodose. Le grand saint Ambroise était alors archevêque de Milan ; il répondit à l'envoyé qu'il allait quitter la ville, afin de donner à l'empereur le temps de réfléchir à la faute qu'il avait commise, et écrivit à Théodose une lettre éloquente afin de l'engager à faire pénitence de sa barbarie : « Si le prêtre, lui dit-il, n'avertit le pécheur, celui-ci mourra dans son péché, et le prêtre sera coupable. Le péché ne peut s'effacer que par un repentir sincère et profond, et le Seigneur ne pardonne qu'à ceux qui pleurent amèrement leur crime. »

De retour à Milan, le saint prélat apprit, un jour, que Théodose venait à l'église ; il court au devant de lui, et l'arrêtant sur le seuil du saint lieu, il lui dit sévèrement : « Prince, com« ment osez-vous vous présenter devant Dieu, chargé d'un « aussi grand forfait? Oseriez-vous étendre vos mains encore « teintes de tant de sang innocent pour recevoir le sacré corps « de Jésus-Christ[1]? Oseriez-vous recevoir son précieux sang « dans cette bouche qui n'a pas craint de commander tant de « meurtres? Retirez-vous, prince ; n'ajoutez pas un crime de « plus à ceux que vous avez commis ; recevez plutôt, avec « soumission, la sentence que je prononce sur la terre contre « votre péché. » Théodose, touché de ce discours, répondit

[1] Les fidèles de la primitive Eglise recevaient l'hostie dans leurs mains, et se communiaient eux mêmes. Ils communiaient aussi avec les deux espèces, le pain et le vin. Cet usage a été supprimé dans le douzième siècle.

« d'un ton soumis : « Je reconnais mon crime, mais j'espère « que Dieu aura égard à ma faiblesse ; David obtint misérie « corde, je puis l'obtenir aussi. — Puisque vous l'avez imité « dans sa chute, imitez-le donc aussi dans sa pénitence, repar- « tit saint Ambroise. » Le prince, instruit des règles de l'Église, se soumit aux ordres de l'archevêque et se retira dans son palais, sans insister.

Il faut que nous suspendions un instant ce récit, afin de jeter un coup-d'œil sur l'ancienne discipline de l'Église ; nous saurons alors quelle était la pénitence que le saint prélat exigeait de Théodose. La ferveur des premiers chrétiens avait rendu les fautes bien plus rares, et les lois canoniques bien plus sévères qu'elles ne l'ont été dans la suite des temps ; de sorte que la durée des expiations était fixée selon la gravité des délits. L'évêque, chargé de prescrire la pénitence pour les péchés mortels, jugeait encore si elle devait être publique ou secrète. Il y avait ainsi deux ans de pénitence pour le vol, onze pour le parjure, vingt pour l'homicide, toute la vie pour l'apostasie. Ceux à qui il était prescrit de faire pénitence publique, venaient, le premier jour de Carême, se présenter à la porte de l'église en habits déchirés en signe de deuil ; ils recevaient, de la main de l'évêque, des cendres sur la tête et des cilices pour s'en couvrir : ensuite le prélat les chassait de l'église.

Il y avait quatre ordres de pénitents : les pleurants, les auditeurs, les prosternés, et les consistants, c'est-à-dire ceux qui priaient debout. Tout le temps de la pénitence était divisé en ces quatre états. Par exemple, celui qui avait tué volontairement, restait quatre ans parmi les pleurants ; il se trouvait à la porte de l'église aux heures de la prière, non sous le vestibule, mais dans la place, exposé aux injures de l'air ; il était couvert d'un cilice, il avait de la cendre sur la tête ; c'est ainsi qu'il conjurait les fidèles d'avoir pitié de lui, de prier pour lui. Les cinq années suivantes, il passait au rang des auditeurs ; alors il entrait à l'église pour écouter les instructions ; mais il en sortait avant que les prières commençassent. Delà, il arrivait au troisième état, et priait avec les fidèles, mais toujours près de la porte. Sept années ainsi écoulées, il passait au dernier degré, où il demeurait quatre ans, assistant aux prières des fidèles, et priant debout comme eux, mais sans qu'il lui fût permis ni de partici-

per aux offrandes, ni de communier. Enfin les vingt ans de sa pénitence étant accomplis, il était reçu à la participation des choses saintes et à l'eucharistie.

Théodose demeura, huit mois, éloigné des sacrements et vivant en pénitent, sans aucune marque de la dignité impériale. Le jour de Noël, il se leva plus tôt qu'à l'ordinaire, pénétré de douleur de ne pouvoir s'unir aux fidèles pour la célébration de cette grande fête. Rufin, l'un de ses premiers officiers, surpris de sa tristesse, lui en demanda la cause : « Hélas! répondit l'empereur, je souffre en songeant que le temple du Seigneur est « ouvert au dernier de mes sujets, tandis qu'il est fermé pour « moi. » Rufin fit tous ses efforts pour affaiblir, dans le cœur de l'empereur, le repentir d'une faute à laquelle il avait une grande part, puisqu'il avait été l'un des premiers à exciter sa colère ; aussi Théodose lui répondit avec indignation : « Cessez « de blâmer ma douleur ; je comprends mieux que vous l'état « déplorable où je suis réduit. » Rufin, voyant qu'il ne pouvait réussir à calmer l'esprit de son maître, offrit avec tant d'instance d'aller auprès de saint Ambroise pour essayer de le fléchir, que Théodose y consentit enfin ; puis, dans son impatience de connaître le résultat de la démarche de Rufin, il le suivit de près. Lorsque Ambroise aperçut le courtisan, il lui dit : « Comment osez-vous demander l'absolution d'un crime dont vous « êtes le premier auteur? N'est-ce pas votre lâche adulation « qui a causé ce malheur? Si vous eussiez tenté de faire entendre à votre maître la voix de la religion et de l'humanité, « vous eussiez peut-être arrêté les funestes effets de sa colère. « Ah ! si vous avez la moindre crainte des jugements de Dieu, « vous ne devez penser à cette action que pour pleurer la part « que vous y avez prise par les mauvais conseils que vous avez « donnés à l'empereur. »

Rufin ne se troubla point de ces justes reproches ; il employa toute son éloquence afin de toucher le prélat, et voyant qu'il n'y réussissait pas, il l'avertit enfin de la venue de l'empereur à l'église. Ambroise, loin de s'effrayer, répondit avec fermeté : « Je vous déclare, Rufin, que je l'empêcherai d'entrer ; s'il « veut user de sa puissance pour me résister, je me laisserai « égorger avec joie. »

Rufin courut au-devant de Théodose pour lui donner avis

de cette résolution, et lui conseiller de retourner au palais; mais ce prince, étant déjà arrivé au milieu de la place, ne jugea pas convenable de rétrograder : « J'irai, dit-il, et je recevrai « l'affront que je mérite. » Arrivé auprès de l'église, il n'y entra point; il alla demander l'archevêque dans la salle d'audience pour le prier de lui donner l'absolution. « Prince, lui dit « Ambroise, pourquoi cette insistance? Vous n'êtes pas digne « d'entrer dans le sanctuaire; c'est fouler aux pieds les lois di« vines et humaines que de prétendre assister aux saints mys« tères, avant d'avoir fait pénitence de votre crime. — Je res« pecte ces lois, dit Théodose, et je ne prétends point forcer la « porte du sanctuaire; je viens seulement vous prier de me « délivrer de ces liens d'excommunication si pénibles pour moi, « et surtout de ne pas me fermer la source de salut que Dieu « fait couler pour tous ceux qui se repentent. — Quelle péni« tence avez-vous donc faite après un si grand péché, reprit « Ambroise? — C'est à vous, dit Théodose, à m'apprendre ce « que je dois faire. Je me mets entre vos mains comme en celles « du médecin de mon âme. »

Ambroise alors représenta à l'empereur de quels malheurs un état était menacé, lorsque le souverain se laissait emporter par ses passions, et qu'il s'exposait à verser le sang innocent par des ordres trop précipités. Il lui conseilla de rendre une ordonnance qui suspendrait toute exécution à mort après la condamnation, pendant trente jours; Théodose s'empressa de souscrire à cette condition et jura de se conformer toujours à cette loi; Ambroise le condamna ensuite à la pénitence publique, car bien qu'il se fût abstenu d'entrer dans l'église, il n'avait point encore suivi les exercices de la pénitence canonique. L'empereur se soumit à tout; aussitôt Ambroise leva l'excommunication, et lui permit d'entrer dans l'église et de prendre rang parmi les pleurants. Théodose quitta toutes les marques de la dignité impériale et ne les reprit plus pendant le cours de sa pénitence; il se prosterna sur le pavé en répétant les paroles de David : « Seigneur! ma bouche est collée à la terre, rendez« moi la vie selon vos promesses. »

Le repentir de ce prince est un des plus beaux exemples que nous ait laissés l'antiquité; il nous prouve qu'il n'est pas de crime qu'un repentir sincère ne puisse effacer, et que Dieu

comme un père indulgent, est toujours prêt à accueillir le coupable qui a une véritable douleur de ses fautes, et la ferme résolution de faire une sévère pénitence de ses erreurs. Théodose ne termina point la sienne en recevant l'absolution de son pasteur; il conserva la tristesse et le remords jusqu'à la fin de ses jours, selon cet avis du Sage : « Ne cessez pas de craindre « pour le péché qui vous a été remis. »

Ce prince peut, avec raison, être mis au nombre des rois qui font honneur à l'humanité. S'il eut des passions violentes, il les réprima avec le plus grand soin; et la sanglante exécution de Thessalonique le mit si bien en garde contre son penchant à la colère, qu'il devint le plus doux et le plus patient des hommes. La loi qu'il rendit, en 393, au sujet des gens qui attaquent la réputation de leur souverain, était digne d'un prince vraiment pénétré des maximes de l'Évangile; en voici quelques passages : « Si quelqu'un ose diffamer notre conduite et notre gou- « vernement, nous ne voulons point qu'il soit sujet à la peine « ordinaire prescrite par les lois, ou que nos officiers lui « fassent souffrir aucun traitement rigoureux. Car si c'est par « légèreté qu'il a mal parlé de nous, il faut le mépriser; si « c'est par une aveugle folie, il est digne de compassion; si « c'est par malice, il faut lui pardonner. »

Tel Théodose avait été à l'égard de ses amis, comme simple particulier, tel il fut pour tout le monde sur le trône. Il avait, pour règle de conduite, d'en agir avec ses sujets, comme il avait souhaité autrefois d'être traité lui-même par l'empereur; il n'avait rien de la fierté qu'inspire la royauté; il appelait une heure perdue celle où il lui avait été impossible de faire du bien. Ce grand prince venait de venger la mort de Valentinien II, tué par le Gaulois Arbogaste; on faisait de grands préparatifs pour le recevoir à Constantinople avec tout l'éclat que méritaient ses victoires, lorsqu'il tomba malade à Milan et y mourut d'hydropisie, le 17 janvier 395; il était âgé de cinquante ans, et en avait régné seize. Son corps fut transporté à Constantinople, où Arcadius, son fils, le fit mettre dans le mausolée de Constantin. Il est le dernier empereur qui ait possédé l'empire romain en entier. Il le partagea à sa mort entre ses deux fils. Honorius eut l'Occident composé de la Gaule, la Germanie, l'Italie, l'Espagne et une partie de l'Afrique, et fixa son séjour à

Aventures du jeune Elias.



Imp. Lith. de Cattier.

Laissez-moi là, auprès de vous, mon noble ami, s'écria Elias en tombant au pied du lit du malade.

Paris Mme Ve LOUIS JANET Editeur du DIMANCHE des Enfants.

Aventures du jeune Elias.



Louis Lassalle del et lith.

Imp. Lith. de Cattier.

Ce jeune homme avait la tête appuyée sur sa main droite et paraissait plongé dans une profonde rêverie. . .

Paris Mme Ve LOUIS JANET, Editeur du DIMANCHE des Enfants.

Rome. Arcadius régna sur l'Orient qui comprenait l'Asie Mineure, la Syrie, l'Égypte, la Grèce, la Russie méridionale, la Crimée, la Bulgarie, l'Illyrie, la Macédoine et la Dalmatie.

Cette dernière partie de l'empire fut connue, depuis, sous le nom d'empire grec, ou Bas-Empire, et eut pour capitale Constantinople qui devint la plus magnifique ville du monde par sa position admirable, et par les beaux monuments dont les empereurs se plurent à la décorer.

AVENTURES DU JEUNE ÉLIAS.

PAR M. BAPTISTIN POUJOULAT.

(Suite [1].)

IV.

La vallée de Jacob.

Il y avait dix-neuf mois qu'Élias était en Palestine, et il n'avait pas encore vu Jérusalem. Il brûlait d'envie de contempler la cité des miracles; mais il n'était pas indépendant; il ne pouvait abandonner le troupeau de Michaëli et accomplir tout seul ce saint pèlerinage. Il attendait une occasion favorable; elle se présenta le 1er mai 1835. Le frère Jean-Baptiste, que nous connaissons déjà, allait partir pour Jérusalem; il savait qu'Élias désirait ardemment voir la Ville-Sainte, et demanda à Michaëli la permission de l'emmener avec lui. Cette permission fut accordée de grand cœur. Élias en remercia son vieux maître, les larmes aux yeux. La garde du troupeau fut confiée à un berger de Nazareth, et le jeune maronite se mit en route avec le religieux, après avoir embrassé ses amis et son frère adoptif. Montés sur deux bons chevaux arabes que le P. Jean-Baptiste avait loués à Nazareth, ils se dirigèrent du côté du midi. Ils eurent bientôt franchi les collines qui bornent au sud la vallée de Nazareth, et pénétrèrent dans la vaste plaine d'Esdrelon. Au bout d'une heure de marche, ils laissèrent, à leur gauche, le village de Fouleh où, le 16 avril 1799, six mille Français, commandés par le général Bonaparte, taillèrent en pièces plus de trente mille musulmans. C'est cette éclatante victoire qui, dans les annales de notre pays, porte le nom de *bataille du Thabor*.

[1] Voir page 58 de ce volume.

Nos voyageurs s'arrêtèrent une lieue plus loin, au milieu des ruines désolées de l'antique Jesrahël où périt si misérablement l'impie Jézabel, mère d'Athalie, Jézabel, coupable d'idolâtrie, et coupable aussi d'avoir fait massacrer tant de saints prophètes, fut précipitée, on le sait, du haut d'une des fenêtres de son palais, par les ordres de Jéhu, nouveau roi. Le corps de cette reine fut foulé aux pieds des chevaux, et dévoré par des chiens. Le prophète Élisée avait annoncé d'avance cette affreuse mort. *La chair de Jézabel*, avait-il dit, *sera dans la campagne de Jesrahël comme le fumier sur la surface de la terre, et tous ceux qui passeront, diront : Est-ce là cette Jézabel*[1] ?

Ce souvenir historique remplissait l'esprit d'Élias d'une sorte d'effroi ; mais en y arrêtant sa pensée, il reconnaissait l'accomplissement de la juste vengeance du Seigneur.

Le P. Jean-Baptiste et le maronite continuèrent leur route à travers les âpres montagnes de la Samarie; ils arrivèrent à Naplouse, l'antique Sichem, après une marche de quatorze heures. Ils reçurent l'hospitalité dans une maison chrétienne que connaissait le religieux.

Naplouse, habitée par six mille musulmans, quatre cents chrétiens, deux cents juifs *orthodoxes*, et cent *samaritains*, est délicieusement située dans un long et étroit vallon formé par le versant septentrional du mont Garizim ou mont Béni, et le versant méridional du mont Hébal ou mont Maudit. Voici pourquoi le Garizim est appelé *mont Béni*, et le mont Hébal *mont Maudit*. Lorsque les Hébreux étaient encore dans le désert, où ils demeurèrent quarante années, il leur fut ordonné par Moïse, qui parlait au nom du Seigneur, de se réunir dans le vallon de Sichem, une fois arrivés dans la Terre Promise. Les représentants des tribus de Siméon, de Lévi, de Juda, d'Issachar, de Joseph et de Benjamin, devaient se placer sur le mont Garizim, pour *bénir*, à haute voix, les lois et préceptes donnés à Israël par Dieu lui-même; les représentants des tribus de Ruben, de Gad, d'Aser, de Zabulon, de Dan et de Nephtali, devaient occuper le mont Hébal pour maudire, à haute voix, ceux qui se rendraient coupables de crimes défendus par Moïse. L'arche d'alliance devait être placée entre le peuple ainsi divisé en deux parts. Or, cette cérémonie solennelle eut lieu quand

[1] Les Rois, liv. IV, chap. 9.

Moïse fut mort, quand Josué eut passé le Jourdain et qu'il eut dompté les idolâtres de la terre de Chanaan. « Tout le peuple, et les anciens du peuple (dit le livre de Josué, chapitre VIII), et les chefs et les juges, étaient debout des deux côtés de l'arche, en présence des prêtres qui portaient l'arche du Seigneur, l'étranger comme l'Israélite. Une partie des assistants étaient près du mont Garizim, et l'autre partie, près du mont Hébal, ainsi que Moïse, serviteur du Seigneur, l'avait ordonné. Et Josué bénit d'abord tout le peuple d'Israël. Et après il lut toutes les paroles de bénédiction et de malédiction, et tout ce qui avait été écrit au livre de la loi. Et Josué écrivit, sur des pierres, le Deutéronome de la loi de Moïse, que Moïse avait écrit en présence des enfants d'Israël. »

Quel imposant spectacle devait offrir cette multitude avec les prêtres, les lévites et la majestueuse figure de Josué, et sa voix inspirée qu'on entendait seule, quand les représentants des douze tribus avaient parlé ! Plusieurs de ces Hébreux avaient été les compagnons de Moïse; ils avaient passé la mer Rouge à pieds secs, et vu l'armée de Pharaon engloutie dans les flots ; ils avaient été miraculeusement nourris de la manne dans le désert de Sin ; ils avaient entendu les tonnerres et le son de la trompette quand Moïse parlait à Dieu, et que Dieu lui répondait au milieu des éclairs et de la foudre du Sinaï ! Un autre souvenir historique charmait Élias dans le beau et riche vallon de Naplouse ; c'est le patriarche Jacob et sa nombreuse famille qui avaient demeuré dans ce pays de Sichem où leurs pères avaient été voyageurs, comme dit l'Écriture. C'est là que Joseph et ses onze frères gardaient leurs troupeaux ; là que le maître futur de l'Egypte raconta son rêve qui lui attira la colère de ses frères; là enfin qu'il fut vendu aux marchands ismaélites qui le menèrent sur les bords du Nil.

Avant de mourir, Joseph ordonna aux Hébreux de transporter ses ossements à Sichem : cet ordre sacré fut exécuté. En partant d'Égypte, les Israélites emportèrent les ossements de Joseph et les ensevelirent à Sichem, *dans une partie du champ que Jacob avait acheté des fils d'Hémor, père de Sichem, en échange de cent jeunes brebis, et qui fut depuis en possession des fils d'Israël* [1].

[1] Josué, chap. XXIV.

Le tombeau de Joseph existe encore aujourd'hui ; il est vénéré par les musulmans, par les juifs et les chrétiens. Ce sépulcre est situé à un petit quart d'heure à l'orient de Naplouse ; c'est une petite chapelle bâtie en pierres grossières, et surmontée d'un dôme en ruines. Trois lampes veillent dans l'intérieur : l'une est entretenue par les juifs, l'autre par les musulmans, la troisième par les chrétiens. Le père Jean-Baptiste y conduisit Élias. Les deux voyageurs s'assirent au pied du sanctuaire, et s'entretinrent ensemble des souvenirs bibliques. C'était le 5 mai, une demi-heure avant le coucher du soleil. Un profond silence régnait dans le vallon de Sichem ; la brise du soir avait attiédi l'atmosphère ; le parfum des fleurs sauvages embaumait l'air. Au moment où le religieux et le maronite laissaient aller leur âme à d'indicibles rêveries, une belle voix d'homme se fit entendre : les deux chrétiens se regardent l'un et l'autre avec étonnement ; ils demandent s'ils ne sont pas les jouets d'un songe ; mais la voix sonore et mélodieuse fait répéter, aux échos de Sichem, ces mélancoliques paroles :

A peine au sortir de l'enfance,
Quatorze ans au plus je comptais ;
Je suivis avec confiance
De méchants frères que j'aimais.
Dans Sichem, au gras pâturage,
Nous paissions de nombreux troupeaux ;
J'étais simple comme au jeune âge,
Timide comme mes agneaux.

Près de trois palmiers solitaires,
J'adressais mes vœux au Seigneur,
Quand surpris par ces méchants frères,
O souvenir plein de terreur !
Au fond d'un noir et froid abîme,
Ils me plongent dans leurs fureurs,
Quand je n'opposais à leur crime
Que mon innocence et mes pleurs !

Hélas ! près de perdre la vie,
Au jour je suis enfin rendu !
A des marchands de l'Arabie,
Comme un esclave ils m'ont vendu !
Tandis que du prix de leur frère,
Ils comptaient l'or qu'ils partageaient,
Hélas ! moi je pleurais mon père
Et les ingrats qui me vendaient !

Ces paroles si simples, si inattendues, empruntaient à l'aspect des lieux un caractère de poésie impossible à décrire. Elles remplirent d'émotion le cœur d'Élias et celui du P. Jean-Baptiste. Ils se levèrent tous deux et se dirigèrent du côté d'où la voix était venue. Ils pénétrèrent dans les jardins qui avoisinent Naplouse et trouvèrent un beau jeune homme de vingt-cinq ans, vêtu à la française, couché au pied d'un sycomore. Ce jeune homme avait la tête appuyée sur sa main droite et paraissait plongé dans une profonde rêverie. Il se leva en voyant devant lui le religieux et Élias, qui n'avaient osé l'interroger d'abord. Le jeune homme leur fit un gracieux accueil, adressa la parole en français au cénobite, qui lui répondit dans la même langue.

« C'est vous, sans doute, monsieur, dit le moine au jeune homme, c'est vous qui venez de chanter cette touchante romance de *Joseph;* nous n'en avons pas perdu un mot, mon compagnon de voyage et moi, et pendant que vous chantiez, monsieur, nous étions assis sur le tombeau du patriarche ! Vous nous avez procuré une bien douce jouissance ; recevez-en nos remerciements les plus sincères.

— Je suis heureux, frère, répondit le jeune homme de vous avoir donné un moment de plaisir, à vous et à votre compagnon de voyage. J'ai chanté ici cette romance en mémoire de mon père, que j'ai perdu, hélas ! il y a quatre ans ! cette romance se trouve dans un vieil opéra français ; mon père fit, un jour, représenter cet opéra dans son château ; il remplit lui-même le rôle de Joseph et chanta cette romance. J'étais bien jeune alors, mais ce souvenir est resté gravé dans ma mémoire. Mon père aimait à fredonner ce chant, lorsqu'il me conduisait à la chasse ; j'ai éprouvé un bonheur infini à le faire répéter aux échos de ces montagnes. »

S'il n'avait pas craint d'être indiscret, Élias se serait volontiers jeté au cou de ce jeune homme tant il avait été touché du bon accueil qu'il lui avait fait, ainsi qu'au P. Jean-Baptiste.

Ils se dirigèrent tous trois vers Naplouse, dont ils n'étaient éloignés que d'un quart d'heure. Chemin faisant, le jeune homme apprit à Élias et au P. Jean-Baptiste, qu'il était français. Il se nommait le comte Albert de Sylvacane ; il appartenait à une des premières familles de la Provence ; il était riche

et voyageait en Orient pour son plaisir et son instruction. Il y avait un an qu'il avait quitté son pays; il avait déjà parcouru la Grèce, une partie de l'Asie-Mineure; il arrivait en ce moment du Haouran, pays situé au sud de Damas; il allait à Jérusalem, principal but de son voyage en Asie. Le comte Albert de Sylvacane était à Naplouse depuis deux jours; il avait avec lui, quatre chevaux qui lui appartenaient, un domestique qu'il avait amené de France, et un drogman ou interprète de Smyrne. Il avait laissé ses gens dans la maison de Naplouse, où il était logé, et était venu se promener tout seul dans les jardins de Sichem. Le religieux et Élias dirent, au comte Albert, qu'ils allaient eux aussi, à Jérusalem, et qu'ils seraient heureux de faire route avec lui. M. de Sylvacane accepta cette offre avec grand plaisir. Le lendemain, au lever du soleil, ils étaient en chemin vers la Ville Sainte.

Le comte Albert était un jeune homme religieux et grave; il avait reçu une brillante éducation; il était bon; son âme s'ouvrait à tous les beaux et nobles sentiments. Élias avait, pour lui, la plus vive sympathie; il aimait à le voir, à l'entendre causer. Le P. Jean-Baptiste dit à M. de Sylvacane, ce qu'était Élias; il lui raconta tout ce qu'il avait fait depuis qu'il avait quitté ses montagnes du Liban. Le noble caractère d'Élias, sa piété, son bon sens, sa belle conduite envers Soliman, son dévouement envers le petit Selim, qu'il avait pour ainsi dire arraché de la gueule du loup, inspiraient à M. de Sylvacane, une estime profonde, une grande admiration pour le jeune maronite. Il lui adressa les paroles les plus flatteuses. Le pauvre Élias les reçut avec sa modestie accoutumée; mais il éprouva, toutefois, une secrète joie à se voir l'objet d'un bienveillant intérêt de la part de l'homme qu'il aimait déjà très-tendrement.

Un quart d'heure après avoir quitté Sichem, la caravane s'arrêta devant le *puits de Jacob,* appelé aussi *puits de la Samaritaine.* On le nomme *puits de Jacob,* parce qu'il se trouve dans le terrain que le patriarche avait acheté aux enfants d'Hémor; *puits de la Samaritaine,* parce que ce fut là que Jésus-Christ parla à la femme de Sichem, au moment où elle venait puiser de l'eau. Le P. Jean-Baptiste ouvrit le Nouveau-Testament qui ne le quittait point sur les chemins de la Palestine, et lut, à haute voix, le chapitre de l'Évangile de saint Jean, où ce fait est

rapporté. Ensuite, les voyageurs continuèrent leur route vers Jérusalem.

Le comte Albert de Sylvacane, demanda au P. Jean-Baptiste, s'il pensait faire un long séjour à Jérusalem. Le religieux lui répondit qu'il connaissait la Ville Sainte; qu'il y avait demeuré pendant deux ans, et qu'il n'y allait, en ce moment, que pour une affaire concernant son ordre.

« Mais, en deux jours, aurais-je le temps de visiter tous les lieux saints, mon père? dit Élias tout étonné. Ne rester à Jérusalem que quarante-huit heures, c'est bien peu, ajouta le maronite en regardant le P. Jean-Baptiste, d'un air de supplication, comme pour obtenir de plus longs jours dans la cité de David.

— Je voudrais bien pour toi, mon enfant, prolonger mon séjour à Jérusalem, mais je ne le puis; les intérêts du couvent m'obligent à partir pour Nazareth, dans trois jours.

— Une idée me vient, dit M. de Sylvacane, je n'ai pas encore vu Nazareth, je ne partirai pas pour la France, sans avoir visité cette intéressante cité; Élias parcourra avec moi la Judée, et puis je le ramènerai à Nazareth. Voulez-vous, Élias? Le permettez-vous, P. Jean-Baptiste?

— Combien vous êtes aimable et bon! répondit ce dernier en serrant affectueusement la main de M. de Sylvacane.

— Je suis tout confus de vos bontés pour moi, monsieur le comte, dit Élias, mais je ne m'appartiens pas; pour accepter votre offre trop obligeante, il me faudrait l'autorisation de mon maître Michaëli.

— Eh bien! je prends tout sous ma responsabilité, répliqua le religieux; Élias peut faire avec vous, monsieur le comte, le voyage de Judée qui ne durera pas plus d'un mois; de retour à Nazareth, j'en informerai Michaëli, je lui dirai que c'est moi qui ai engagé Élias à rester, le bon vieillard ne s'en fâchera pas, il aime si tendrement Élias! »

Le maronite était transporté de joie.

« Vous avez maintenant un domestique de plus dans votre caravane, dit Élias à M. de Sylvacane; ce domestique, c'est moi: vous n'en aurez pas de plus soumis, de plus devoué à votre personne, j'ose le dire!

— Non pas! non pas! repliqua vivement le comte Albert;

vous allez être *mon compagnon de voyage*, et non point mon serviteur; vous ne viendrez avec moi qu'à cette condition. »

Il y avait tant d'autorité, de franchise dans les paroles de M. de Sylvacane qu'Élias ne crut pas devoir insister. D'ailleurs il était si ému qu'il n'aurait pu, en ce moment, prononcer aucune parole. Il mit sa main sur son cœur, regarda le comte avec des yeux remplis de larmes d'attendrissement. M. de Sylvacane fut profondément touché de cette marque d'affection exprimée d'une manière tout orientale. Il comprit qu'il venait de se faire là un ami fidèle, dévoué, intrépide !

« Ainsi donc, c'est bien convenu, mon père, dit le comte Albert au religieux; d'ici à un mois nous irons, Élias et moi, vous demander l'hospitalité dans votre couvent de Nazareth.

— C'est bien convenu, répondit le P. Jean-Baptiste; vous trouverez, dans notre communauté, des amis et des frères en Jésus-Christ.

— Jérusalem! Jérusalem ! *El-kods! El-kods!* (la sainte! la sainte!) s'écria Élias qui aperçut, le premier, les minarets, les coupoles, les remparts de la cité de David. Et toutes les voix ensemble firent entendre ces mots : « Jérusalem ! Jérusalem ! » Nos voyageurs entrèrent dans la ville par la porte de Bethléem. Ils allèrent se loger au couvent de Saint-Sauveur, où ils se reposèrent de leurs fatigues.

DEUX MÈRES POUR UN ENFANT.

PAR Mme EUGÉNIE FOA.

Les petits caquets.

C'était l'heure de la récréation au couvent *des Oiseaux*, rue de Sèvres à Paris, l'heure aussi fixée aux parents des pensionnaires pour venir voir leurs enfants. A chaque coup de cloche annonçant une visite, vous auriez vu toutes ces jeunes têtes se relever inquiètes, pour écouter le nom bienheureux qui allait être prononcé; et il l'était à peine par une sœur, que soudain la jeune fille désignée, s'élançait du jardin, franchissait les plates-bandes et les parterres.

Une seule de ces pensionnaires restait froide au son de la

Deux mères pour un enfant.



Imp. Lith. de Cattier.

C'est tout le portrait de son père, de mon pauvre mari.

Paris, Mme Ve LOUIS JANET, Editeur du DIMANCHE des Enfants.

cloche, froide quand on l'appelait à son tour ; et c'était sans plaisir comme sans peine, qu'elle se rendait au parloir. C'était une grande jeune fille, frêle et pâle, et d'une si grande faiblesse apparente, que sa taille courbée se balançait, en marchant, à la manière du roseau. Sa tête brune, penchée sur son long cou de cygne, prêtait à sa personne un charme particulier.

Un jour, qu'appelée au parloir, elle s'y rendait avec plus d'indolence encore qu'à l'ordinaire, ses compagnes ne purent s'empêcher d'en faire la remarque : « Quelle étrange fille que cette Gabrielle, dit l'une d'elles, fille de M. de Fléchère, lieutenant civil de Paris ; rien ne lui fait plaisir...

— Si vous la voyiez, tous les soirs, faire sa prière, vous ne diriez pas cela, Étiennette, reprit Marie Tarbar, dont le père, riche tisserand, était prévôt des marchands de Paris.

— Au fait !... qui est-ce qui la demande au parloir ? Gasparde Dupré, l'habitante du clos de Vaugirard... Ne voilà-t-il pas un personnage bien important pour se hâter, fit observer mademoiselle Charlotte de Chambry, fille unique du marquis de Chambry, gentilhomme de la chambre du roi Louis XIV.

— Si cette femme est sa mère, Charlotte ! répliqua Fleurie d'un ton de reproche.

— Sa mère ! répéta Etiennette ; comment veux-tu que Gasparde Dupré, qui est si pauvre qu'on lui donne trois sous pour lire le destin dans les cartes, qui d'ailleurs a cent ans au moins, soit la mère de Gabrielle qui n'a que quatorze ans ! et puis Gabrielle est mise comme nous, Gabrielle...

— Gabrielle, qui ? demanda une pensionnaire.

— Gabrielle tout court, reprit Étiennette.

— Mais elle n'a donc ni père ni mère ?

— De qui parlez-vous, mes enfants ? » interrompit sœur Marthe, la plus ancienne des religieuses du couvent, en s'approchant du groupe de jeunes filles. C'était elle qui faisait leurs petites commissions, distribuait leurs petites aumônes, elle encore la confidente de tous leurs chagrins, et leur consolatrice obligée ; aussi sœur Marthe était-elle adorée des élèves ; et ce qui la rendait encore plus adorable, c'est qu'ayant passé soixante ans de sa vie dans cette sainte maison, elle savait les histoires de tout le monde, et ne se faisait pas prier pour les raconter.

« Voyons, dit alors sœur Marthe, de quoi s'agit-il entre vous ?

— Il y a, sœur Marthe, dit Fleurie d'un ton caressant, que tu devrais bien nous dire, toi qui sais tout, pourquoi Gabrielle est sans père ni mère.

— Bonté divine ! qui vous a fait ce conte-là ?

— C'est moi ! dit Étiennette.

— Elle en a plus que vous, mademoiselle », ne put s'empêcher de répliquer sœur Marthe vivement, pour rabaisser un peu le ton de hauteur que la fille du lieutenant civil de Paris prenait souvent avec elle, comme avec les autres pensionnaires.

« Oh ! plus que moi, reprit Étiennette en riant, c'est un peu fort ! on n'a jamais qu'une mère...

— Et si Gabrielle en avait deux ? fit la religieuse... heim !

— Une vieille et une jeune ? ah ! oui, ça se conçoit.

— Deux jeunes et jolies.

— Elle n'est donc pas fille de Gasparde Dupré, et j'avais raison, dit Étiennette.

— Sœur Marthe, tu vas nous donner l'explication de tout ceci, dirent à la fois plusieurs des jeunes filles.

— Dam ! reprit Marthe, ce secret n'est pas le mien.

— Il y a un secret ! quel bonheur ! Oh ! puisqu'il y a un secret, il faut que tu nous le dises, » s'écrièrent toutes les pensionnaires, câlinant sœur Marthe de toutes les manières ; l'une lui serrait les mains ou se pendait à son cou, celle-ci lui apportait une chaise pour la faire asseoir, une autre son petit banc qu'elle plaçait sous ses pieds, et toutes répétaient en chœur : « Chère sœur Marthe, oh ! que tu es bonne ! il y a un secret, tu vas nous le dire ! » et séduite par tous ces charmants visages qui lui souriaient, par ces jolies petites mains qui se posaient caressantes sur sa robe de bure, la pauvre religieuse commença ainsi :

II.

Les deux mères.

« Il y a de cela treize ans, mes enfants, nous connaissions très-peu la Dupré à cette époque ; nous savions seulement qu'elle était garde-malade ; or, dans son état, on a plus souvent à faire aux pauvres qu'aux riches... La Dupré étant donc pau-

vre elle-même, venait souvent faire des emprunts à la pharmacie du couvent; quelquefois aussi, elle se plaisait à me consulter; vous savez que je m'entends un peu en médecine, et que j'ai toujours quelque petit remède, bien inoffensif, pour tous les maux; un jour la Dupré vint me chercher : « Bonne sœur Marthe, me dit-elle, j'ai un enfant qui est au plus mal d'une convulsion, voulez-vous venir jusque chez moi? si cet enfant meurt, je suis perdue... Sans demander l'explication de ces paroles, je pris de l'eau de fleur d'oranger, du sel gris, et la suivis.

« Arrivée chez elle (rue de Vaugirard), je vis en effet, dans un berceau, une pauvre petite créature, à moitié morte, les yeux tournés, la bouche de travers; je fis fondre aussitôt mon sel gris dans de l'eau, j'y ajoutai plusieurs gouttes d'eau de fleur d'oranger; puis, desserrant les dents de l'enfant, je lui fis avaler trois cuillerées de ce mélange; la petite revint peu à peu à elle, ses membres se détendirent et reprirent leur élasticité, sa peau redevint moite, elle ouvrit les yeux. La pauvre créature du bon Dieu pouvait avoir un an; elle était si frêle et si délicate que les larmes me vinrent aux yeux de penser qu'un jour ou l'autre, elle risquait d'être enlevée à ce monde, dans une de ces affreuses convulsions. Elle avait pour nourrice une jolie chèvre.

« Sur ces entrefaites, on frappa à la porte de la rue; la Dupré alla ouvrir et revint suivie d'une grande dame brune, très-bien mise, qui s'informa de l'enfant. « Vous la voyez, madame, elle devient magnifique, répondit la Dupré. — Je compte, la nourrice, rejoindre bientôt mon mari en Espagne, dit cette dame; je vous laisserai ma fille jusqu'à mon retour, mais soyez tranquille, sa pension sera exactement payée; j'ai déposé, à cet effet, une somme dans l'étude de M. Enault, notaire au Petit-Châtelet, chez lequel vous irez, tous les trois mois, toucher soixante livres, plus ou moins, suivant les besoins de Gabrielle.» Cela dit, la dame brune se leva, embrassa tendrement la petite fille qui dormait sur mes genoux, et s'en alla. Environ une heure après, j'allais me retirer, lorsqu'entra une petite personne habillée de noir, mais si jeune, qu'au premier aspect, je la pris pour une petite fille.

« Mon enfant! dit-elle en entrant.—Le voici, madame», répondit la Dupré; et, comme je cherchais, par la chambre, le second enfant que réclamait cette jeune dame, la Dupré vint

prendre celui qui dormait sur mes genoux, et le lui présenta en ajoutant : « Voyez comme elle embellit ! — C'est tout le portrait de son père, dit la jeune dame en couvrant de baisers le visage de la petite fille. Ma chère madame Dupré, je vous ai dit hier mes dispositions ; le navire qui doit me conduire à la Martinique met à la voile sous huit jours ; je pars ce soir pour le Hâvre... Ah ! si j'avais pu emmener avec moi ma Gabrielle ! —Elle ne supporterait pas la traversée, répliqua la Dupré, et la chèvre qui la nourrit, mourrait en route. »

« Pendant cet entretien, j'écoutais sans voir, j'entendais sans comprendre ; il n'y avait qu'une enfant, et je voyais deux mères! quand cette dernière dame fut partie, après avoir bien pleuré et embrassé la petite Gabrielle, la Dupré laissa échapper cette exclamation : « Quel bonheur ! elles pouvaient se rencontrer ! » Puis, lisant sur mon visage l'étonnement où tout ceci me plongeait, elle se hâta de dire : « Sœur Marthe, il y a un mystère là-dessous, ne me questionnez pas ; je ne puis rien vous révéler ; le hasard vous a rendue témoin de ces entrevues étranges ; effacez-les, si vous le pouvez, de votre mémoire. »

« Eh bien ! cette Gabrielle est précisément votre compagne, notre élève chérie à toute la communauté ; pouvais-je oublier le moment où je la vis pour la première fois ! non, cela était impossible, et la preuve, c'est que ces deux mots que vous avez prononcés : SANS MÈRE ! m'ont tout à coup rappelé les moindres détails de cette journée mémorable ; et, malgré moi, il m'est échappé une exclamation à la suite de laquelle il fallait bien tout dire. Maintenant que vous en savez tout autant que moi, j'ai une prière instante à vous faire : que Gabrielle n'entende parler de rien : songez-y sur votre tête. »

En ce moment, Gabrielle rentrait au jardin ; elle était pâle et se soutenait à peine. En apercevant sœur Marthe, son premier mouvement fut d'aller se jeter dans ses bras : « Oh ! quelle nouvelle ! chère sœur ! lui dit-elle, en la serrant à l'étouffer.

— Eh! quoi donc?... mon enfant ! reprit Marthe émue.

— Oh ! parle ! parle ! Gabrielle, nous sommes toutes tes amies, et a-t-on des secrets pour ses amis? s'écrièrent à la fois les jeunes pensionnaires.

— Des secrets pour vous, Étiennette, Fleurie, Hortense, Charlotte, mes chères sœurs ! non, non, dit Gabrielle avec la

plus naïve candeur, vous allez tout savoir à l'instant même... »

Ce préambule était bien fait pour piquer la curiosité de toutes ces jeunes filles; et celle de sœur Marthe ne fut guères moindre, à en juger par l'air dont elle dit : « Parle, parle, ma fille ; oh ! mon doux Jésus ! est-elle tremblante ! »

Gabrielle commença ainsi :

III.

La Dupré et la chèvre.

« C'est la supérieure qui m'avait fait appeler : elle tenait une lettre à la main : « Mon enfant, me dit-elle en me voyant approcher, avant de lire ceci, écoutez-moi... Puis, m'ayant fait asseoir près d'elle, elle allait parler, quand elle fut interrompue par sœur Rosalie qui apportait une seconde lettre et se retira. A peine la supérieure eût-elle ouvert cette dernière lettre, et jeté les yeux sur son contenu, qu'elle poussa un cri de surprise, en acheva la lecture d'un air presque égaré, puis après un moment de silence, me dit : « Préparez-vous, ma fille, à une révélation bien étrange ; appelez à vous toute votre raison, car la mienne ne peut suffire seule à débrouiller tout ce mystère.

« Moi, j'étais émue et tremblante, comme je le suis encore, mes chères amies, ajouta Gabrielle ; toutefois je m'assis, et regardant alternativement madame la supérieure dont la belle figure, si calme d'ordinaire, paraissait bouleversée, et les deux lettres qu'elle tenait à la main, je m'attendis, je l'avoue, à ce qu'on me parlât de mes parents.

« Il y a quatorze ans, en 1700, me dit la supérieure, je n'étais encore que sœur converse dans ce couvent; par un jour du mois d'août, j'étais allée à Sèvres voir une pauvre malade et lui porter quelques secours... En revenant, un orage se déclare, me surprend, je hâte le pas... J'avais atteint déjà la rue de Vaugirard, quand il éclate avec une telle violence que je me vis obligée de chercher un abri quelque part ; une porte était près de moi ; je frappai, une vieille femme vint m'ouvrir ; je la reconnus aussitôt pour une de nos plus habiles garde-malades; on l'appelait Gasparde Dupré, et, par abréviation, la Dupré; elle me reconnut et s'empressa de me faire entrer chez elle... L'orage durait toujours, et j'attendais qu'il diminuât pour me remettre en route ; tout en attendant, et alors que cette femme préparait

son souper, je jouais avec une jolie chèvre blanche qui venait brouter, dans ma main, les fleurs que je rapportais de Sèvres, lorsqu'on heurta à la porte : « Bonsoir, la Dupré, dit en entrant une femme coiffée d'un bonnet normand. — Bonsoir, lui fut-il répondu. — La chèvre est-elle prête? reprit l'inconnue ; madame vient de nous donner une jolie petite fille, venez la querir. — Allez devant, je vous suis», reprit la Dupré, et la Normande sortit. J'allais en faire autant, l'orage étant passé, lorsqu'un jeune homme entra tout à coup sans frapper. « La chèvre est-elle prête? dit-il en saluant. — La voilà, fut la seule réponse de la Dupré. — Ma femme vient de me faire présent d'une jolie petite fille; venez, venez, ajouta-t-il. — Marchez devant, je vous suis, répondit-elle, ainsi qu'elle avait déjà fait à la Normande. » Et le jeune homme s'éloigna.

« Votre chèvre nourrira-t-elle bien ces deux enfants? demandai-je à la Dupré. — Elle en nourrirait trois, répondit Gasparde. » Cela dit, nous nous séparâmes.

Trois années se passèrent pendant lesquelles monseigneur l'archevêque me fit l'honneur de me choisir pour abbesse de cette communauté. Je n'avais plus entendu parler ni de la chèvre, ni des deux enfants, lorsqu'un jour, on m'annonça que la Dupré était au parloir, avec la plus jolie petite fille du monde. En voyant l'enfant, je lui demandai si ce n'était pas un des nourrissons de sa chèvre. « Oui, madame, me dit-elle, et je viens la mettre en pension chez vous ; si vous voulez bien la recevoir, je paierai tout ce qu'il faudra.—Comment se nomme-t-elle? demandai-je. — Gabrielle, répondit la Dupré. — Et son nom de famille? » Cette question si simple eut l'air de troubler cette femme ; mais, se remettant, elle me dit : « Je l'ignore, madame l'abbesse ; puis aussitôt elle ajouta : «Vous étiez chez moi, lorsqu'on vint m'annoncer la naissance de deux enfants, et me dire de les aller chercher ; j'y allai, je les rapportai tous deux chez moi, les posai dans le même berceau, les arrangeai bien, et me couchant à mon tour, je m'endormis ; le lendemain, à mon réveil, il y en avait un de mort... lequel?... je l'ignorais... je ne les avais pas assez examinés, la veille, pour les reconnaître, et maintenant voilà mon tort, poursuivit cette femme, n'osant décider à quelle mère je devais aller dire : « Votre enfant est mort,» je me tus ; chacune d'elles venait séparément voir

l'enfant; à l'une et l'autre, je disais : « C'est votre fille; » cela dura un an. A cette époque, l'une partit pour rejoindre son mari en Espagne; l'autre s'embarqua, avec le sien, pour la Martinique où l'appelait la maladie de sa mère... Et hier, comme si ces deux mères s'étaient donné le mot, elles m'ont écrit toutes deux de mettre leur fille au couvent. J'ai choisi le vôtre : voulez-vous prendre ma Gabrielle, madame l'abbesse... seulement j'y mets une condition... je crains les bavardages des écolières, je crains votre sensibilité quand la petite, plus grande, voudra connaître sa naissance; je vous tairai donc le nom des deux mères. »

« Voilà, ma chère Gabrielle, acheva madame l'abbesse, tout ce que je savais encore sur votre compte, quand, ce matin, je reçois une lettre d'Espagne pour vous; avant de vous la communiquer, je voulais consulter la Dupré, j'ai donc envoyé chez elle; mais depuis huit jours on ne l'a pas vue dans le quartier, on ne sait ce qu'elle est devenue; j'allais donc me décider à vous la lire, lorsqu'on m'en remet une autre, datée du Hâvre, tout aussi extraordinaire. Écoutez l'une et l'autre. En disant ces mots, l'abbesse me lut ces deux lettres, reprit Gabrielle en les tirant à son tour de sa poche. Les voici! Mon Dieu! mon Dieu! qui me dira laquelle des deux est de ma mère?

IV.

Madame de Tresnel à madame l'abbesse du couvent des Oiseaux, rue de Sèvres, à Paris.

Madrid, le 14 mai 1714.

« Madame, des circonstances impérieuses me firent quitter
« Paris peu après la naissance de ma fille, pour me rendre
« à Madrid où mon mari occupait un poste important à la
« Cour; je croyais, de jour en jour, revenir en France. Treize
« années se sont passées ainsi.... Il y a six ans, j'écrivis à la
« femme à qui j'avais confié mon enfant, de la mettre au cou-
« vent: ce qu'elle fit, mais sans me dire jamais le nom du cou-
« vent, bien que je le lui eusse plusieurs fois demandé; je conçus
« alors des soupçons, et je chargeai un ami d'interroger la
« Dupré; enfin il apprit d'elle que ma fille était chez vous.

« En conséquence, madame, je vous prie de vouloir bien
« annoncer à mademoiselle Gabrielle de Tresnel que sa mère

« arrive, car cette lettre ne me précédera que de peu d'instants.
« Hélas! madame l'abbesse, j'ai perdu mon mari, et je n'espère
« qu'en l'amour de ma fille, pour me consoler d'un malheur
« aussi grand. »

« Henriette de TRESNEL. »

« Ainsi tu t'appelles Gabrielle de Tresnel, dit Etiennette après la lecture de cette lettre. — Attendez, reprit Gabrielle, je n'en sais rien encore. » Et tirant de sa poche une seconde lettre, la jeune fille lut ce qui suit:

« Louise Safange à madame l'abbesse du couvent des Oiseaux,
rue de Sèvres, à Paris.

Le Hâvre, le 30 mai 1714.

« Madame l'abbesse, je suis une pauvre mère qui cherche sa
« fille; j'arrive de la Martinique, seule, sans soutien, sans
« guide; daignez être le mien dans la position inouïe où je me
« trouve et dont je vous fais juge. J'ai une fille du nom de
« Gabrielle; elle doit avoir quatorze ans, elle a été élevée par
« une femme appelée Dupré, demeurant rue de Vaugirard;
« j'ignore si cette enfant est chez vous, je vous écris à tout ha-
« sard; ce que je sais, c'est qu'elle a été placée dans un cou-
« vent à Paris. Voici par suite de quelles circonstances: ne pou-
« vant nourrir mon enfant, et ne voulant pas non plus lui voir
« aimer une autre femme plus que sa mère, j'exigeai de la
« Dupré qu'une chèvre fût sa nourrice. Un an après la nais-
« sance de Gabrielle, ma belle-mère nous écrivit de la Marti-
« nique, où elle séjournait, qu'elle était souffrante et voulait
« absolument voir son fils, et faire connaissance avec sa bru;
« nous dûmes, mon mari et moi, nous décider à partir, mais
« ma fille avait à peine un an, elle était faible et délicate; je
« me déterminai à la laisser à la Dupré qui en témoigna une
« joie extrême. Je partis donc, car je pensais n'être pas plus
« d'un an absente. Dieu en ordonna autrement! il y en a treize
« que j'ai quitté la France, treize ans que je n'ai vu ni em-
« brassé mon enfant chérie!... Durant ces treize années, ma
« belle-mère, toujours malade, ne voulut se séparer ni de son
« fils ni de moi qu'elle aimait comme sa fille... Et moi tout en
« espérant, d'année en année, venir chercher Gabrielle, j'en-
« voyais de l'argent à la Dupré; quand ma fille eut cinq ans,

« j'ordonnai à cette femme de la mettre au couvent ; ce qu'elle
« fit probablement, mais sans jamais vouloir me nommer le
« couvent où elle l'avait placée. Ce mystère étrange m'inspira
« des soupçons terribles ; il me donna même parfois des doutes
« sur l'existence de mon enfant ; j'écrivis à plusieurs reprises ;
« toujours mes lettres restèrent sans réponse ; sur ces entrefai-
« tes, ma belle-mère mourut ; alors n'hésitant plus, je laissai
« mon mari s'occuper de ses affaires de famille et je partis ;
« c'est du Hâvre, où je suis en ce moment, madame l'abbesse,
« que je prends la liberté de vous annoncer ma visite ; une
« heure après mon arrivée à Paris, j'aurai l'honneur de me
« présenter chez vous ; puissiez-vous m'aider à découvrir ce
« qu'est devenue mon enfant. »

V.

Les pensionnaires.

D'abondantes larmes avaient souvent interrompu ces deux lectures de Gabrielle. Quand elle eut fini, portant à ses lèvres l'une et l'autre lettres, elle demeura absorbée dans ses réflexions. « Et la Dupré, que dit-elle de tout cela ? demanda la bonne religieuse.

— Vous n'avez pas entendu, chère sœur Marthe, répliqua Etiennette, qu'on ne trouve la Dupré, nulle part ; depuis huit jours, aucun de ses voisins ne l'a vue rentrer chez elle.

— La conduite de cette femme est bien inexplicable, reprit en soupirant sœur Marthe.

— Moi, je la conçois à merveille, poursuivit Étiennette ; d'abord la Dupré sait très-bien de qui est l'enfant mort. »

A cette réflexion, Gabrielle releva la tête et regarda son amie, celle-ci ajouta : « Et si elle le voulait, elle le dirait.

— Pourquoi ne le dirait-elle pas ? interrompit Marthe.

— Parce qu'on lui paie deux pensions pour un seul enfant.

— Ainsi, tu crois, Etiennette, reprit vivement Gabrielle, que la Dupré pourrait me dire le nom de ma mère ? — Sans aucun doute. — Eh bien ! s'écria Gabrielle, en se levant soudain, on ne sait où est cette femme ; je saurai bien la trouver, moi ! Il faut que je la trouve...

— Mais où donc ? demandèrent à la fois ses compagnes.

— A Sèvres, chez Jeanne Pesche, sa tante.

— Tu n'iras pas seule du moins, fit observer sœur Marthe ; d'ailleurs il se fait tard ! quatre heures sont sonnées.

— Oh ! mon Dieu ! reprit Gabrielle en pleurant, pensez-vous donc que je puisse attendre ainsi jusqu'à demain.

— Eh bien ! répliqua la religieuse, attends-moi, je vais demander à madame l'abbesse la permission de sortir ensemble. »

Un quart d'heure après, sœur Marthe revenait, avec la permission désirée : — Allons, viens, dit-elle à Gabrielle, en lui prenant le bras ; oh ! les enfants ! les enfants ! quand ça veut quelque chose !... Je suis bien bonne, n'est-ce pas, ajouta-t-elle encore. » Gabrielle ne répondait pas; elle entraînait sœur Marthe vers la porte de la rue.

VI.

La charrette de foin.

Ces deux femmes marchaient très-vite, se dirigeant vers la rue de Vaugirard, lorsqu'arrivées devant l'habitation de la veuve Dupré, et, quoique l'une et l'autre fussent certaines que cette femme n'y était pas, Gabrielle voulut cependant y entrer; d'abord elle frappa, personne ne répondit.

« Tu vois bien qu'il n'y a personne, dit sœur Marthe.

— C'est vrai ! murmura Gabrielle en soupirant..... n'importe, ma chère sœur, je serais contente d'entrer, ne fût-ce qu'un moment.

— Le moyen ? demanda la religieuse.

— Oh ! ce n'est pas cela qui m'inquiète, reprit Gabrielle ; on n'a pas joué toute petite, dans un clos comme celui-là, sans en connaître les moindres issues ; il y a là-bas, en tournant la ruelle, un pan de mur si bas que je l'aurai bien vite escaladé....

— Oui, mais moi, je ne suis pas si leste, fit observer la sœur.

— Une fois entrée, je sais le moyen d'ouvrir cette porte ; et celle de la maison n'est fermée qu'au loquet, dit Gabrielle ; par malheur, il se fait tard, et nous n'avons que bien juste le temps d'aller à Sèvres et d'en revenir avant qu'on ferme les portes du couvent.—Cela étant, dit Marthe, poursuivons notre route. »

Elle et sa jeune compagne avaient à peine fait quelques pas dans la rue de Vaugirard, qu'un embarras de voitures, de charrettes et de peuple aggloméré sur un même point, les arrêta dans leur marche ; des exclamations partaient d'un groupe de femmes. «Oh ! mon Dieu ! quel malheur ! criait-on de toutes parts.

— Qu'est-ce donc ? demanda la religieuse.

— Ah ! ma sœur ! répondit une femme ; c'est une jeune dame qui vient d'être renversée par une charrette à foin. »

A ces mots, la religieuse fend la foule, arrive près d'une personne étendue à terre ; sa tête avait porté sur une pierre, et le sang coulait d'une blessure qu'elle s'était faite au front.

Chacun des assistants discourait bien sur les secours à porter à la dame blessée, mais personne ne bougeait.

Alors la religieuse se tournant vers Gabrielle : « Ces gens-là, lui dit-elle, vont laisser mourir ainsi cette pauvre dame ?—Que faire ? demanda celle-ci. — C'est embarrassant : nous sommes si pressées, fit Marthe.

— Oui, mais voilà qui est encore plus pressé, » reprit Gabrielle ; et d'un seul coup d'œil échangé, sans avoir prononcé un mot de plus, Gabrielle s'éloigna, et la religieuse pria une des femmes présentes de l'aider à transporter la blessée chez la Dupré. »

Bien que Gabrielle eût quitté le clos, dès l'âge de six ans, pour aller habiter le couvent, elle n'y était pas moins revenue de temps en temps pour jouer avec la chèvre, sa nourrice, tant qu'elle vécut. Il lui fallut donc peu de temps pour trouver le vieux pan de mur et l'escalader; son cœur battit violemment, lorsqu'elle se dirigea vers la maisonnette, qui se trouvait au milieu de ce champ désert.

Gabrielle arriva, de l'intérieur, à la porte du clos, au moment où la religieuse y frappait du dehors. Alors la nuit tombait; la femme qui avait aidé sœur Marthe à porter la dame toujours évanouie, refusa d'entrer avec elle sous prétexte que la Dupré passait pour une sorcière dans le quartier.

Quand elles furent seules : « Cette pauvre dame ne reprend toujours pas connaissance ! dit Gabrielle, en la regardant pour la première fois, et aidant la religieuse à la porter jusqu'à la maison; comme elle est pâle et jolie !... Voyez donc, sœur Marthe ; les beaux cheveux noirs! la belle peau blanche!.. on dirait que les couleurs lui reviennent.

— Elle n'est qu'étourdie, répondit la sœur ; pourvu que nous trouvions de quoi la panser. — Je sais où la Dupré tient sa petite pharmacie; et il n'y manque rien, ajouta Gabrielle. »

On était, sur ces entrefaites, entré dans la première pièce de

la maison. C'était une vaste chambre, servant à la fois de cuisine, de salle à manger et de chambre à coucher, à en juger par le vaste lit qui occupait un angle de cette pièce. Au pied du lit se trouvait une porte vitrée donnant sur un cabinet contenant un autre lit où, toute petite, couchait Gabrielle ; une armoire, où la Dupré serrait ses robes et son linge ; une commode enfin, où elle cachait son argent. Par un mouvement dont elle ne fut pas maîtresse, la jeune fille ouvrit la porte de ce cabinet : tout s'y retrouvait comme elle l'avait laissé, il y avait huit ans.

— Que cherches-tu ? demanda la religieuse.

— Rien ; j'avisais au moyen de coucher cette dame dans ce cabinet, répondit Gabrielle.

— Pourquoi pas ici, demanda sœur Marthe en désignant le grand lit en serge verte.

— Le lit du cabinet est plus doux et plus propre. »

Cette considération prévalut, car, un moment après, l'inconnue était étendue habillée, sur le lit de Gabrielle. Alors, les deux femmes commencèrent à la soigner ; la religieuse demandait les objets ; Gabrielle les allait chercher.

« Elle ne revient donc pas ? demandait chaque fois la jeune fille inquiète.

— Elle a passé de l'évanouissement au sommeil, répondit la religieuse : ce qui arrive quelquefois, mais voici la nuit... comment faire ?... Il faut cependant retourner au couvent.

— Vous avez raison, sœur Marthe, dit Gabrielle ; mais moi, je ne puis laisser cette dame seule... je resterai... je veillerai cette nuit près d'elle ; vous reviendrez me chercher demain.

— Et tu n'auras pas peur ?

— Peur ! de quoi ? demanda la jeune fille...

— Du reste, si tu as peur, prie Dieu, c'est le seul moyen d'éloigner le démon, » dit la pieuse sœur ; puis, comme elle craignait que madame l'abbesse ne fût inquiète, elle se décida à laisser Gabrielle chez la Dupré ; toutefois, ce ne fut pas sans lui avoir allumé une chandelle, avoir disposé sur la commode, tout ce dont la malade pouvait avoir besoin à son réveil, et sans lui avoir surtout adressé les diverses recommandations qu'elle jugea convenables. » Cela fait, et l'heure pressant, elle se décida enfin à prendre congé d'elle.

VII.

Le clos de la Dupré.

Après le départ de Marthe, Gabrielle s'approcha du lit où reposait la jeune dame; sa respiration courte et douce lui apprit qu'effectivement elle dormait. Mais quelle était cette personne? où allait-elle? d'où venait-elle? voilà les questions que s'adressait la jeune fille en regardant le visage pâle et faiblement éclairé de l'inconnue.

Craignant de s'endormir à son tour, elle se disposait à passer dans la première pièce pour y chercher un livre de prières, quand il lui sembla entendre du bruit et parler près d'elle. Ne supposant pas que ce pût être la Dupré, Gabrielle ressentit comme un mouvement de frayeur; alors, par un accès de prudence dont elle ne se rendit pas compte, elle souffla sa chandelle et se prépara à tout événement.

La porte du cabinet étant restée entr'ouverte, elle ne tarda pas à voir la lumière d'une lanterne pénétrer dans la première pièce; puis, deux personnes entrèrent : l'une était la Dupré, l'autre, une dame habillée de noir, ayant l'air digne et fier.

« Daignez d'abord m'écouter, madame, s'écriait la Dupré d'un ton solennel, vous me jugerez ensuite; » et, en disant ces mots, elle avançait une chaise à la dame qui s'assit, et, restant debout, elle continua : « Ce que j'ai à vous révéler est grave, et le sort de Gabrielle est dans vos mains. »

En entendant tout à coup prononcer son nom, la jeune fille étouffa un cri : « Ah! mon Dieu! que vais-je apprendre? » dit-elle, et s'agenouillant derrière la porte du cabinet, de manière à tout voir sans être vue, elle devint tout yeux, tout oreilles, pour ne perdre ni un mouvement, ni un mot de ces deux personnages. Voici donc ce qui se passa.

« Je ne veux pas mentir plus longtemps, madame, reprit la Dupré; non, je n'ignore pas de qui Gabrielle est fille, je n'en ai pas douté un seul instant; des deux brassières que portaient ces nouveaux-nés, l'une était brodée et marquée en toutes lettres, et c'est celle de l'enfant qui vit, vous me comprenez maintenant... Par pitié, ne m'interrompez pas, vous devez supposer, madame, que pour en venir à vous avouer que, depuis quatorze ans, je reçois de vous une pension qui ne m'est pas

due, il faut que j'aie un puissant motif de compter sur votre indulgence; le voici... J'ai un neveu, Jean Pesche, clerc dans l'étude de maître Motet; c'est lui qui a fait l'expédition de votre contrat de mariage qu'on vous a envoyée à Madrid; c'est par lui que je sais ce qu'il me reste à vous dire: votre mari est mort sans testament, et sa fortune doit retourner à sa famille, à moins que vous n'ayez un enfant, un enfant existant; à ce prix seul, vous pouvez jouir de cette fortune jusqu'à la majorité de cet enfant; après quoi, une somme suffisante pour vivre honorablement vous est assurée; et maintenant, vous comprenez pourquoi je vous ai amenée ici au lieu de m'expliquer chez vous; c'est qu'il importait qu'aucune oreille indiscrète ne nous écoutât... Je poursuis; il vous faut donc un enfant, et Gabrielle sera cette enfant; mais à moi, il me faut autre chose, service pour service. — Que demandez-vous? interrompit la dame noire en se rapprochant de la Dupré. »

Gabrielle se sentait froide; elle essayait de rappeler sa raison, qui s'en allait; elle se tenait cramponnée à la porte, pour ne pas crier, appeler, et dire : « *J'entends, j'entends... oh! ne me vendez pas...* » Mais malgré son effroi, et pour sa sûreté personnelle, il lui fallait bien écouter jusqu'au bout.

La Dupré continua : « Vous me rembourserez toutes les sommes que j'ai reçues de Mme Louise Safange, à qui j'écrirai la vérité, en lui renvoyant son argent... cela monte à environ quatre mille écus...

— Elle payait donc plus cher que moi? demanda Mme de Tresnel. — Le double, reprit Gasparde sans hésiter.

— Demain matin, je vous compterai ces quatre mille écus, dit Mme de Tresnel... est-ce tout?

— Non, dit la Dupré... vous me ferez en outre une rente de moitié de cette somme, ma vie durant...

— Deux mille écus! vous êtes folle! s'écria Mme de Tresnel.

— Folle! lorsqu'à ce marché vous en gagnez cent mille, interrompit vivement la Dupré. »

A ce mot de *marché,* Gabrielle ne se contint plus; d'un bond elle se releva, et, sans réfléchir à la surprise qu'elle allait causer, elle tomba, pour ainsi dire comme une bombe, au milieu de ces deux femmes, en criant : « Un marché! ah! avant de me vendre, la Dupré, il vous faut mon consentement.

— Gabrielle ! s'écria cette femme en reculant épouvantée.

— Oui, moi, Gabrielle ! reprit la jeune fille encore tremblante, mais reprenant peu à peu son assurance... moi, qui ai lu les deux lettres que madame et ma mère,—car je comprends maintenant que Louise Safange est ma mère, — ont écrites à l'abbesse de notre couvent ; moi qui étais venue, confiante en votre amitié, Gasparde, en l'amour que vous m'aviez toujours témoigné, vous supplier de me dire laquelle des deux était ma mère ; moi, qui ai tout entendu, et qui n'ai plus maintenant d'explications à vous demander...

— Quel bruit !... mais où suis-je donc, dit une voix faible et douce qui fit retourner la tête à tout le monde. » Et la dame inconnue, debout, s'appuyait, pâle et languissante, contre le panneau de la porte.

— Louise Safange ! s'écria malgré elle la Dupré.

— Louise Safange ! ma mère ! répéta aussitôt Gabrielle en s'élançant vers la jeune dame... Oh ! êtes-vous Louise Safange? êtes-vous ma mère ?

— Je suis Louise Safange, répéta la dame en ouvrant les yeux de l'air de quelqu'un qui n'est pas encore bien éveillé et doute de ce qu'il voit.

— Oh ! alors, vous êtes ma mère, je suis Gabrielle, dit celle-ci tombant dans les bras de la jeune dame. »

Mme Safange était trop heureuse pour que son bon cœur ne prévalût pas. « Malheureuse, dit-elle à la Dupré, je rembourserai Mme de Tresnel pour vous. »

Puis, comme Mme de Tresnel pleurait dans un coin sa fille sans doute, car nous ne voulons pas supposer que ce fût sa fortune perdue, Gabrielle s'avança craintive vers elle. « Je ne serai pas votre fille, mais votre enfant, madame, lui dit-elle avec une grande candeur, et si vous voulez m'aimer encore...

— Eh ! qui ne t'aimerait pas en effet, répondit Mme de Tresnel en l'embrassant.—Si vous n'êtes pas heureuse, madame, venez avec nous, dit Mme Safange à sa rivale nous aimerons Gabrielle à deux. »

L'histoire ne dit pas si Mme de Tresnel accepta cette proposition.

AVENTURES DU JEUNE ÉLIAS.

PAR M. BAPTISTIN POUJOULAT.

(Suite [1].)

V.

Pèlerinage à Jérusalem.

Le comte Albert, le P. Jean-Baptiste, Élias, sortirent ensemble du couvent latin, et firent le tour des remparts de la ville, à l'extérieur. Ces remparts, construits vers le milieu du onzième siècle, par Soliman II, surnommé le Magnifique, sont couronnés de créneaux, et offrent une circonférence d'environ une lieue. Jérusalem a six portes qu'on ferme tous les soirs après le coucher du soleil; la première, celle de l'orient, se nomme porte de Saint-Étienne; la seconde, celle du nord, porte de Damas; la troisième, celle de l'ouest, porte de Bethléem; la quatrième, celle du midi, porte de David ou de Sion; la cinquième, située entre celle de Damas et celle de Saint-Étienne, se nomme porte d'Hérode; enfin, la sixième, située entre celle de Saint-Étienne et celle de David, a le nom de porte Herquiline. Ce fut par cette dernière que Jésus-Christ fut conduit à Pilate, après qu'il eut été trahi par Judas Iscariote, dans le jardin des Olives, que l'on appelle aussi jardin de Gethzémani; A côté de la porte Herquiline, on en voit une autre murée; elle se nommait porte Dorée; c'est par là que Jésus fit son entrée triomphante dans Jérusalem, le dimanche des Rameaux.

Nos trois pèlerins visitèrent d'abord le mont Sion, qu'on voit en sortant de la porte de David. Sur cette montagne sainte, qui était autrefois enfermée dans les murs de la ville, s'élève une mosquée où se trouve, dit-on, le tombeau de David. Ce temple musulman occupe la place de l'église du Cénacle, où Jésus-Christ, la veille de sa Passion, mangea l'agneau pascal avec ses disciples. C'est là que Jésus institua le plus grand, le plus auguste, le plus divin de tous les sacrements; *le sacrement de l'Eucharistie.* « Pendant qu'ils mangeaient (les apôtres et le « Christ), Jésus prit du pain, et, le bénissant, le rompit; il le « donna à ses disciples, et leur dit : *Prenez, ceci est mon corps;* « et recevant la coupe (pleine de vin), après avoir rendu grâ-

[1] Voir page 135 de ce volume.

« ces, il la leur donna, et tous burent. Et il leur dit : *Ceci est « mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui sera répandu « pour la multitude*[1]. » L'église du Cénacle a été le premier sanctuaire chrétien ; c'est là que Jacques le Mineur, premier évêque de Jérusalem et du monde entier, fut consacré. C'est sur le mont Sion, que David, après la conquête de Jérusalem, dressa une tente dans laquelle fut enfermée l'arche d'alliance ; c'est sur cette montagne bénie, en un mot, que les apôtres rassemblés reçurent le don des langues pour aller prêcher l'Évangile dans tous les pays de la terre. « Et soudain, un bruit « s'entendit du ciel, pareil à un vent violent qui s'approche, et « il remplit toute la maison où ils (les apôtres) étaient assis, et « ils virent comme des langues de feu qui se partagèrent, et « elles se reposèrent sur chacun d'eux. Et tous furent remplis « de l'Esprit saint, et commencèrent à parler en diverses lan« gues, selon que l'Esprit saint leur donnait des paroles[2]. » Il y avait en ce moment, à Jérusalem, ajoute l'Écriture, *des hommes de toutes les nations qui sont sous le soleil*. Or, les apôtres, après ce grand miracle, s'entretinrent avec eux tous, dans leur propre langue. Ensuite, les disciples partirent de Jérusalem, et se répandirent dans tout l'univers dont ils changèrent la face en convertissant les peuples à la doctrine de Jésus-Christ.

M. de Sylvacane, le religieux et le maronite, descendirent ensuite dans la vallée de Josaphat, formée par le versant oriental du mont Sion et du mont Moriah, où s'éleva le temple de Salomon ; le versant occidental du mont des Olives et du mont des Offenses. Dans cette vallée de Josaphat, oùtous les humains, au dernier jour du monde, se réuniront pour comparaître devant le juge éternel, nos pèlerins virent trois monuments d'une haute antiquité ; ce sont les tombeaux d'Absalon, fils de David, de Josaphat et de Zacharie. Le mausolée d'Absalon est taillé au ciseau dans le roc vif ; il se détache parfaitement du rocher d'où il a été tiré. Sa base offre une largeur de six pieds carrés ; sa hauteur est d'environ sept pieds. Au-dessus de cette base, est un ouvrage de même dimension. Ce monument est surmonté d'un couvert qui présente exactement la forme d'un entonnoir ; une ouverture a été pratiquée au tombeau d'Absalon. Les ha-

[1] Saint Marc, chap. XIV.
[2] Actes des Apôtres, chap. II.

bitants de Jérusalem, musulmans, juifs et chrétiens, ne passent jamais devant ce monument, sans y jeter des pierres par l'ouverture; ils témoignent ainsi l'horreur que leur inspire la révolte d'un fils contre son père.

Le tombeau de Zacharie ressemble à celui d'Absalon. Le sépulcre de Josaphat apparait au niveau de la terre.

Non loin de là, se voit le village de Siloë, bâti au penchant d'une colline que les chrétiens ont appelée *mont des Offenses*, à cause du temple de Chamos, idole des Moabites, et du temple de Moloch, idole des enfants d'Ammon, que Salomon y avait fait élever dans sa vieillesse, *alors que son cœur était dépravé par les femmes, et qu'il servit des dieux étrangers,* comme dit l'Ecriture [1].

Après avoir vu le champ du potier (Haceldama ou champ du Sang), que les princes des prêtres achetèrent avec les trente pièces d'argent que Judas avait reçues en vendant son Dieu, le P. Jean-Baptiste conduisit le comte Albert et Élias, dans *la grotte de l'agonie de Jésus.* Cette grotte est située au pied du mont des Oliviers ; elle est taillée dans le roc; sa largeur est d'environ huit pieds carrés; elle est mystérieusement éclairée par cinq lampes qui brûlent sans cesse. C'est dans cette grotte que le Sauveur se retira pour prier, quelques heures avant d'être pris par les soldats; c'est dans cette grotte qu'il versa une sueur de sang au milieu des angoisses de son agonie, et qu'il prononça ces paroles qui faisaient frissonner Élias en les répétant dans le lieu sacré : *Mon âme est triste jusqu'à la mort! mon père, que ce calice s'éloigne de moi, si vous le voulez, mais que votre volonté soit faite et non la mienne.* A côté de la grotte de l'agonie, on montre le lieu où les disciples dormaient, lorsque le divin maître s'approcha d'eux et leur dit : *Quoi! vous ne pouvez donc pas veiller une heure!* Ce lieu touche au Jardin des Olives, où Judas trahit le Fils de l'homme par un infâme baiser. Le jardin de Gethzémani se compose tout simplement de huit oliviers dont les troncs sont d'une grosseur énorme ; ils ont trente pieds de circonférence. Ces arbres vénérés sont, dit-on, contemporains de Jésus-Christ. L'huile qu'on en tire, est uniquement destinée à l'entretien des lampes qui veillent dans le saint tombeau ; les noyaux de ces olives servent à faire des

[1] Les Rois, livre III, chap. xi.

chapelets qu'on regarde comme très-précieux à Jérusalem, et dans toute la chrétienté. Les PP. latins ne donnent ces chapelets qu'aux voyageurs de distinction. Le P. Jean-Baptiste en obtint deux du supérieur du couvent latin de Jérusalem, pour le comte Albert et pour Élias.

A quelques pas au nord du Jardin des Olives, est un vaste et magnifique caveau renfermant les tombeaux de la sainte Vierge, de saint Joseph, de saint Joachim et de sainte Anne. A la voûte de ce caveau, sont suspendues quatre cent cinquante lampes, les unes en argent, le plus grand nombre en verres de couleur ; elles brillent à la voûte du caveau, comme les étoiles à la voûte du ciel. Ces lampes qui brûlent sans cesse, ajoutent à la sainteté du lieu quelque chose de mystérieux, de grand, de recueilli, de grave et de doux à la fois. Les sépulcres du père et de la mère de Marie sont à droite, en descendant l'escalier; celui de saint Joseph est à gauche. Le tombeau de la mère de Dieu est tout à fait au bas de l'escalier, au fond du caveau, dans une petite grotte éclairée par vingt-six lampes, dont quinze en argent, et le reste en verre bleu; ce sépulcre tant vénéré, où l'on dit la messe quatre fois par semaine, est un sarcophage en pierre dure, recouvert d'un morceau de marbre blanc. Quelques PP. de l'Église, et entre autres, saint Épiphane, semblent douter si la mère du Sauveur est véritablement morte, ou si elle est demeurée immortelle, ayant été enlevée en corps et en âme dans le ciel ; mais le sentiment de l'Église est que la sainte Vierge est véritablement morte selon la condition de la chair; et elle le déclare nettement dans l'oraison de la messe du jour de l'Assomption[1]. D'un autre côté, un écrivain religieux fait judicieusement remarquer qu'aucun peuple chrétien sous le soleil, ne s'est jamais vanté de posséder la dépouille de la sainte Vierge, ni aucune partie de son corps. Les chrétiens de Jérusalem sont persuadés que la Vierge Marie a cessé d'exister sur la terre, à l'endroit même où on voit aujourd'hui le sarcophage dont il a été parlé plus haut; mais ils croient fermement à l'assomption corporelle de Marie dans le ciel. Ils disent que Thomas (celui-là même qui mit sa main dans la plaie du flanc de son Dieu ressuscité), arriva à Jérusalem peu de jours après la mort de Marie; Thomas gémissait, pleurait de

[1] L'abbé Orsini, *la Vierge, histoire de la mère de Dieu.*

ne plus retrouver la mère du divin Maître: il supplia les apôtres de lui ouvrir le sépulcre où la Vierge avait été renfermée, pour contempler une dernière fois son auguste visage. Les apôtres ne furent point sourds à la prière de Thomas; ils ôtèrent le quartier de roc qui fermait l'entrée du tombeau, et ils y trouvèrent, au lieu d'un cadavre, une prodigieuse quantité de fleurs blanches toutes belles, toutes fraîches, et un blanc suaire de fin lin d'Égypte, qui répandait une odeur céleste.

En quittant le tombeau de la Vierge, le P. Jean-Baptiste, M. de Sylvacane et le maronite, se dirigèrent vers la ville; ils y entrèrent par la porte Saint-Étienne; ils virent en dehors de la porte, le lieu où fut martyrisé Étienne, un des sept diacres de Jérusalem, et premier martyr de la foi chrétienne. Nos trois pèlerins arrivèrent bientôt en face du palais du gouverneur actuel de Jérusalem; selon la tradition, ce palais musulman occupe l'emplacement du prétoire, ou palais de Ponce-Pilate, qui, à l'époque de la Passion du Sauveur, gouvernait la Ville Sainte pour le compte des Romains. Entre le mur du palais et le mur d'une maison en face, est jetée une arcade où l'on remarque une fenêtre par laquelle Pilate montra Jésus au peuple, en disant: *Ecce homo!* (Voilà l'homme!) Pour aller du palais musulman à la montagne du Calvaire, on prend une longue rue qui va toujours en montant graduellement; cette rue, appelée *Voie Douloureuse*, est le chemin que suivit Jésus en portant sa croix depuis la maison de Pilate jusque sur la colline qu'il arrosa de son sang. Les trois voyageurs suivirent, pas à pas, les traces du Sauveur dans la *Voie Douloureuse.*

A une quarantaine de pas du palais, ils virent l'endroit où Simon le Cyrénéen aida Jésus à porter sa croix. Plus loin est le lieu où le Rédempteur du monde, voyant une multitude de peuple et de femmes qui se frappaient la poitrine et pleuraient, leur dit: « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais « pleurez sur vous-même et sur vos enfants, car voici que des « jours viendront dans lesquels on dira: Heureuses les sté- « riles et les entrailles qui n'ont point enfanté, et les mamelles « qui n'ont point nourri [1]. » La tradition nous apprend que Marie, témoin de cette scène déchirante, s'évanouit. De pauvres femmes eurent compassion d'elle, et la firent revenir à la vie.

[1] Saint Luc. chap. XXIII.

La Vierge continua à suivre son divin fils chargé de l'instrument de son supplice ! Quelles angoisses dut-elle sentir dans son âme, en voyant son enfant livré à tant d'ignominie, à tant de douleurs ! Ce sont là de ces choses auxquelles on n'ose point toucher ; elles sont trop au-dessus de nous !

Les diverses chutes de Jésus en portant sa croix, sont marquées par des colonnes de marbre couchées à terre. On montre, dans la Voie Douloureuse, la maison de Lazare, celle du mauvais riche (Nabal), et celle de Véronique, cette excellente fille qui essuya avec son mouchoir, les gouttes de sang qui ruisselaient sur le visage du Sauveur. La tradition dit que l'empreinte du visage du fils de Marie, resta sur le mouchoir de Véronique.

Le P. Jean-Baptiste fit entrer le comte Albert et Élias, dans l'église de la Résurrection, ou église du Saint-Sépulcre, immense basilique dans laquelle sont contenus la chapelle de la Flagellation, l'autel de la Prison où Jésus fut enfermé pendant les apprêts du crucifiement, l'autel de la Division des vêtements, la petite chapelle de l'*Impropere* où les soldats frappèrent le Sauveur au visage, la partie du Calvaire où la croix fut plantée, la pierre de l'onction où le corps du Sauveur fut lavé avant d'être mis dans le tombeau, et, enfin, le Saint-Sépulcre.

Nous ne donnerons ici quelques détails que sur le Calvaire et sur le saint tombeau ; les autres lieux saints enfermés dans l'église, ne fournissent point matière à description ; il suffit de les indiquer.

La grande église de la Résurrection est bâtie sur le mont Calvaire ou mont Golgotha. La surface sur laquelle l'église s'élève, est inégale ; on voit, d'un côté, des excavations, d'un autre côté, des points exhaussés. La partie culminante de l'intérieur de l'église, est l'endroit même du mont Calvaire, où notre Seigneur expira sur la croix. On y monte par dix-huit marches taillées dans le roc vif. Le sommet de Golgotha est uni ; il présente une circonférence de soixante pieds environ. Cette surface est recouverte de marbre et de porphyre. On y voit deux autels : l'un appartenant aux Grecs schismatiques, l'autre, aux PP. latins. L'autel des Grecs s'élève à la place même où mourut le Christ ; mais il est construit de manière à laisser voir le trou où la croix du Sauveur fut plantée, et la marque des trous

où furent plantées les croix des deux voleurs ; ces deux trous sont indiqués par deux morceaux de marbre noir. Une bande en argent entoure le trou où fut dressée la croix de Jésus. Élias y mit son bras plusieurs fois. A côté, se voit une fente longue, profonde sur le rocher; c'est une trace de ce violent tremblement de terre, qui épouvanta Jérusalem et toute la Palestine, à l'instant même où le fils de Dieu rendit l'esprit. Treize lampes veillent sur l'autel des Grecs.

L'ardente piété d'Élias arracha des larmes d'attendrissement à tous ceux qui le virent prier sur le Calvaire; il colla ses lèvres sur la place de la montagne qui but le sang du Christ ; il priait, et sa prière s'échappait, en paroles brûlantes, des profondeurs de son âme si belle et si pure ; il arrosait de ses pleurs les divines traces de la croix sainte. La vive émotion qu'il éprouva sur le Calvaire, jeta son imagination dans une espèce de délire. Élias croyait voir le voile du temple déchiré, comme au moment où le Christ expira; il lui semblait que la terre tremblait sous ses pieds, que les pierres se fendaient, que les tombeaux s'ouvraient et rendaient à la vie les corps des saints ; il croyait voir les ténèbres couvrir Jérusalem, et s'écria, comme autrefois le centurion et ceux qui étaient là, gardant Jésus sur la croix *Vraiment, cet homme était le fils de Dieu!*

L'autel des Latins, moins riche que celui des Grecs, occupe la place où Jésus fut cloué sur la croix.

Au bas du Calvaire, est une petite chapelle fort jolie, qui marque la place où était Marie pendant que son divin fils mourait sur le bois de l'infamie. Jean, le disciple bien-aimé, était auprès de la mère de douleur. Jésus voyant Marie, et près d'elle, Jean, dit à sa mère : *Femme, voilà votre fils.* Il dit à Jean : *Voilà votre mère.* Ce lieu sacré fut un de ceux qui remuèrent le plus profondément l'âme d'Élias. Il pensait aux tortures qui durent déchirer le cœur de Marie, lorsque, levant ses yeux pleins de larmes vers son enfant suspendu sur la croix, elle le voyait en proie à des souffrances inouïes ! Élias se mit à genoux sur les marches de l'autel, et comme il savait par cœur toutes les prières de l'Église, il récita à haute voix, en latin, le *Stabat*, cette déchirante élégie qu'on chante, le vendredi saint, dans toutes les églises catholiques du monde, et qui exprime mieux qu'aucune autre parole humaine, la douleur de Marie

au pied de la croix. *Debout, la mère douloureuse se tenait auprès de la croix où son fils était suspendu. Son âme est gémissante, contristée, pleine de deuil; le glaive l'a transpercée: Oh! que triste et désolée fut cette mère bénie du fils unique!* etc., etc.

Le sépulcre de notre Seigneur est à une distance de cent pieds du Calvaire. Il s'élève au milieu d'une rotonde dont la circonférence est d'environ quatre-vingts mètres. Elle est entourée de seize pilastres qui supportent une galerie surmontée d'une coupole d'un imposant aspect, et où se montrent plusieurs ouvertures d'où descend la lumière. Le saint tombeau, je le répète, est placé précisément au-dessous de la coupole. C'est un monument en marbre, de forme oblongue; il a vingt pieds de long sur six de large, et seize de haut. Le monument sépulcral est surmonté d'un élégant petit dôme supporté par des colonnettes. Au-dessus de ce petit dôme, on voit une croix. On franchit trois ou quatre marches avant d'entrer dans le monument. Il est d'usage d'ôter ses souliers ou ses bottes pour entrer dans le saint tombeau. Ce lieu est comme le buisson ardent d'où Jéhovah apparut à Moïse. Le pèlerin semble entendre une voix d'en-haut qui lui dit, comme autrefois le Seigneur au législateur des Hébreux : *Ote ta chaussure, car la terre où tu vas t'arrêter, est une terre sainte*[1]. On pénètre d'abord dans un étroit corridor où l'on voit un pilier de marbre qui marque la place où était assis l'ange qui annonça, aux pieuses femmes, la résurrection du Christ. « Or, la nuit du sabbat, lorsque le pre-
« mier jour de la semaine commençait, Marie Madeleine et
« l'autre Marie, vinrent voir le sépulcre; et voilà qu'un grand
« tremblement de terre se fit sentir, car un ange du Seigneur
« descendit du ciel, et s'approchant, il renversa la pierre, et s'y
« assit. Son visage était comme l'éclair, et son vêtement comme
« la neige. Les gardes furent remplis d'effroi, et demeurèrent
« comme morts ; mais l'ange, parlant aux femmes, dit : *Vous,*
« *ne craignez point, car je sais que vous cherchez Jésus qui a été*
« *crucifié, il n'est point ici, il est ressuscité comme il l'avait dit.*
« *Venez, et voyez le lieu où le Seigneur était placé*[2].

Après avoir passé le corridor sombre où se trouve la *pierre de l'ange*, on entre dans la chambre sépulcrale par une porte

[1] *Exode*, chap. III, vers. 5.
[2] Saint Mathieu, chap. XXVIII.

basse. Le sanctuaire a une longueur de six pieds, et une largeur de quatre pieds. On voit, là, un sarcophage antique, recouvert d'un marbre blanc sur lequel on répand des essences et des parfums. Ce marbre couvre la place où Jésus resta enfermé pendant trois jours. Quarante-quatre lampes en or et en argent, sont suspendues à la voûte du sanctuaire tout brillant de lumière. Ces riches lampes, présents des princes chrétiens et des diverses sectes chrétiennes de l'orient, brûlent sans cesse.

Tel est ce tombeau pour lequel les guerriers de l'Europe, au moyen âge, combattirent pendant deux siècles et demi, et vers lequel accourent aujourd'hui les chrétiens des quatre coins de l'Asie. Tous les ans, aux approches de la Semaine Sainte, on voit arriver à Jérusalem, six, huit, jusqu'à dix mille chrétiens de l'Asie-Mineure, de la Mésopotamie, de la Perse, de la Syrie, de l'Abyssinie, de la Turquie d'Europe, et des îles de l'Archipel grec. Ces pieux pèlerins arrivent là avec leurs femmes, leurs enfants ; les uns traversent les mers, les autres les déserts brûlants pour venir s'agenouiller sur ce tombeau qui, selon la belle expression de M. Châteaubriand, est le seul qui n'aura rien à rendre au dernier jour du monde.

Parlerons-nous des impressions profondes que reçut Élias dans le tombeau de Jésus-Christ? Nous connaissons la piété du jeune maronite, et nous pouvons imaginer ce qu'il dut éprouver dans ce lieu saint. Du reste, ce ne sont pas seulement ceux dont la foi est ardente, qui sentent leur âme pénétrée d'un feu divin dans le tombeau de Jésus-Christ; l'impie lui-même n'aborde pas ce lieu sans un certain effroi, et malgré lui, son genou fléchit devant ce sépulcre où la mort fut vainçue ; il est ému, troublé, et se dit au dedans de lui :

Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes [1].

Après avoir longtemps prié dans le tombeau de Jésus-Christ, le P. Jean-Baptiste, le comte Albert et Élias, se dirigèrent vers le mont des Oliviers, autrement appelé mont de l'Ascension, situé au delà du torrent de Cédron, à un quart d'heure à l'est de Jérusalem. Au temps de Jésus-Christ, cette montagne était couverte d'oliviers, et voilà pourquoi les quatre évangélistes

[1] Voltaire, *Zaïre*.

l'appellent toujours mont des Oliviers; ce nom lui a été conservé de nos jours, quoique les oliviers y soient bien moins nombreux qu'autrefois. Quelques figuiers se mêlent çà et là aux arbres qui produisent l'olive. On l'appelle mont de l'Ascension, parce que le Christ la prit pour piédestal, lorsqu'il s'envola dans les cieux après sa glorieuse résurrection. Cette montagne qui n'a guère qu'une longueur d'un tiers de lieue, présente une physionomie gracieuse; elle est d'une grande élévation; de son sommet, on domine Jérusalem et ses environs. Le point de vue est admirable, surtout du côté de l'Orient; vers un lointain lumineux, apparaissent les hautes montagnes d'Arabie, la vaste plaine de Jéricho, coupée par le cours du Jourdain, et la mer Morte dont les flots immobiles reflètent comme un miroir les rayons du soleil : on dirait un lac d'argent parsemé de paillettes d'or, de perles, de corail, et de diamants éblouissants. Élias ne pouvait détacher ses yeux de ce fantastique tableau; il savait que, maintes fois, la gloire de Dieu s'était manifestée de ce côté-là, et les souvenirs bibliques de l'enfant du Liban jetaient un prestige de plus sur cette région à jamais célèbre. Élias jouissait par avance du bonheur de visiter cette contrée avec le comte Albert; mais il fallait auparavant, suivre toutes les traces du Christ dans Jérusalem. Élias avait gémi, pleuré, en cheminant dans la Voie Douloureuse ; il avait vu les lieux où Jésus avait été exposé à la dérision, aux outrages d'une vile populace; il avait vu le Calvaire où le sang du juste avait coulé, le tombeau où il fut enfermé, et dont il brisa la pierre trois jours après; et maintenant, Élias était sur la montagne où, tout brillant d'une gloire céleste, son Dieu était remonté dans la patrie des anges ! Que de sensations diverses agitèrent l'âme d'Élias dans cette journée employée à visiter les lieux saints ! Son esprit, son cœur ne furent jamais en repos; il vit, dans une petite chapelle bâtie sur la partie la plus élevée du mont des Oliviers, l'empreinte du pied de Jésus sur la surface du rocher; Élias tomba à genoux devant cette divine trace laissée par le pied du Sauveur, en s'envolant vers les cieux. C'est ici, mes amis, dit le P. Jean-Baptiste au comte Albert et à Élias, c'est ici que la tradition a placé la dernière apparition de notre Sauveur sur la terre, et son ascension dans les cieux. Tous les apôtres étaient autour du divin maître en

ce moment solennel; il leur parla une dernière fois de la grande mission qu'il leur confiait. « Et quand il eut dit ces pa-
« roles, ajoute l'Écriture, les apôtres le virent s'élever, et une
« nuée le reçut à leurs yeux; et comme ils le contemplaient
« montant vers le ciel, voilà que deux hommes se présentèrent
« devant eux avec des vêtements blancs, lesquels dirent :
« Hommes de Galilée, pourquoi demeurez-vous là regardant
« le ciel? le Jésus qui, du milieu de vous, s'est élevé dans le
« ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vu y
« monter. [1] »

LA VEUVE DU MARIN.

PAR TH. MIDY.



C'était pendant les premiers jours de l'année 1840, dans une chambre basse et humide de l'un des plus pauvres quartiers de Rouen; une femme de cinquante-cinq ans environ, s'occupait, proche de la fenêtre, à coudre de grosses chemises que lui donnait à faire une lingère de la ville.

Son visage était pâle et doux, ses yeux rongés par le travail, son air triste et préoccupé.

Lorsque neuf heures sonnèrent, elle quitta sa besogne pour s'en aller ouvrir un buffet vermoulu, et en tira un pain presque bis, dont elle se coupa un morceau.

« Comme le pain va vite, dit-elle en soupirant! et elle vint se remettre à l'ouvrage, tout en mangeant ce triste déjeuner. »

Un peu avant qu'elle eut fini, la porte s'ouvrit; un jeune homme de vingt ans s'avança vers elle, la regarda avec affection, puis, levant comme par un pressentiment, la toile qu'elle avait rejetée sur ce qui lui restait de pain, afin de le dérober aux regards. «Pauvre mère! dit-il, c'est tous les jours de même! Le peu qu'il y a ici, tu le gardes pour moi, et c'est ainsi que tu te nourris, toi! à ton âge! avec ta santé!

— Tu te trompes, mon cher Maurice, reprit la bonne femme en balbutiant, et pour une fois par hasard...

— Il n'y a pas de hasard là-dedans, répliqua le jeune

[1] Actes des Apôtres, chap. I.

homme d'un air sombre, et si tu avais fait de moi un marin, ainsi que l'était mon père, nous n'en serions là, toi, ni moi.

— Hélas ! mon Dieu ! fit la mère en pleurant, depuis dix ans que je suis veuve, je ne vous ai fait qu'une prière, exaucez-la !

— Voyons, continua Maurice en s'asseyant près d'elle, les choses peuvent-elles durer ainsi, je te le demande ? Dans la filature où je travaille, comme dans les autres, là où il faut un homme, il y en a dix, cette concurrence fait que nous sommes payés à peine. Quand je fais la semaine entière, je gagne dix francs ; et combien de fois, tu dois t'en souvenir, n'en ai-je fait que les deux tiers ? aussi, tu vois comme tu vis ! au lieu qu'en m'engageant dans la marine...

— Écoute, Maurice, dit Madelaine ; quand après la mort de ton père qui repose, le pauvre homme, au fond de l'Océan, je t'ai demandé, presque à genoux, de ne jamais être marin, tu me l'avais juré. Je te rends ton serment, va-t'en, engage-toi ; mais s'il me faut perdre le fils après avoir perdu le père, songe que tu m'auras tué du même coup. Oui, oui, ajouta-t-elle, tu auras tué ta mère ! ingrat Maurice ! »

Maurice était vivement ému ; un tel reproche lui navra le cœur. « Ah ! ma mère ! s'écria-t-il, est-ce que ce n'est pas surtout à cause de toi, que je redoute la misère ? »

Madelaine le regarda : « Et si tu meurs, dit-elle, ne sera-t-elle pas toujours là, près de moi, cette misère que tu redoutes ? mais fais ce que tu veux, tu as vingt ans, tu es ton maître ; n'écoute pas une pauvre femme qui n'a que peu de temps à vivre peut-être, car je ne me sens pas bien, mon cher Maurice, et de cela il y a longtemps !

— Ni moi non plus, fit le jeune homme en lui prenant la main ; de continuelles inquiétudes, un gîte humide, une nourriture chétive, ne conviennent ni à mon tempérament, ni à mon estomac ; mais, puisque tu le veux, je ne m'éloignerai pas ; je mourrai là, à tes côtés, de misère et de faim ; au moins, tu ne me diras plus que je suis un ingrat ! »

En écoutant ces mots, la triste Madelaine regardait Maurice : il lui sembla pâle, défait, les yeux creusés ; un air de souffrance était empreint dans toute sa personne. « Ah ! fais ce que tu veux, dit-elle en sanglotant, et puisse le ciel avoir pitié de nous, mon pauvre enfant ! »

Le lendemain, Maurice était joyeux, et Madelaine un peu consolée; il ne s'agissait plus de la mer, des tempêtes, de se voir échouer sur une rive lointaine, ou d'être pris par des corsaires, il s'agissait tout simplement de se mettre au service d'un maître de bateaux commissionnaires, chargés de transporter des marchandises dans chacun des ports qui se trouvent de Rouen jusqu'à Paris, et à Paris même. Cette espèce de commerce très-profitable au propriétaire des bateaux, lui permettait de payer les six marins, et le patron de chaque équipage, d'une manière très-satisfaisante; Maurice devait recevoir trois francs par jour, en plus de sa nourriture, pendant tout le temps qu'il serait en route; et, vu l'abondance des marchandises à transporter, il n'avait pas à craindre de rester plus d'un jour ou deux à se reposer entre chaque voyage.

« Enfin, disait la bonne Madelaine en soupirant tout bas, ça vaut mieux que la mer toujours, c'est moins dangereux, et si tu savais nager... — Je le sais, s'écria le jeune homme, en l'embrassant; sans te rien dire, depuis deux ans, je m'exerce; il n'y a pas, dans tout le pays, un meilleur nageur que ton fils.

— Va, c'est égal, dit-elle, et si mon grand oncle le chanoine était mort, et qu'il ait fait ce qu'il nous a promis, tu ne t'en irais pas, Maurice; tu épouserais la fille du père Arsène, avec sa boutique de vannier! »

En entendant sa mère lui parler de la sorte, Maurice rougit et détourna la tête : « Ne parlons jamais de ça, répliqua-t-il en soupirant, ce serait un trop grand bonheur, trop au-dessus de moi! »

Après avoir donné à Madelaine une petite somme qu'il avait demandée à titre d'avance, Maurice partit pour sa première tournée sur un magnifique bateau, tout peint à neuf, de la couleur de l'Espérance, auquel M. Duru, l'entrepreneur-propriétaire, avait donné le nom de la *Jeune-Brigitte*, qui était celui de sa fille.

Au bout de quinze jours, Maurice revint; il apportait à Madelaine un visage frais, heureux, épanoui, et neuf belles pièces de cinq francs qui formaient sa part : « Tiens, lui dit-il joyeusement, le patron m'a dit qu'au bout de six mois je gagnerais quatre francs au lieu de trois, et plus tard davantage encore : es-tu contente maintenant? »

La *Jeune-Brigitte* partait pour la quatrième fois, et devait être revenue avant le dix-huitième jour pour faire un nouveau chargement. Déjà il y en avait huit d'écoulés depuis son départ, lorsque le facteur apporta chez Madelaine une lettre timbrée des Andelys. C'était le notaire de cette ville qui lui écrivait de venir prendre possession de l'héritage du chanoine, son grand oncle, mort depuis peu. Cette succession, toute en numéraire, montait à vingt mille francs.

Vingt mille francs! quelle fortune! pensait Madelaine; Maurice épousera Clairette! Clairette, sa bien aimée! la fille du vannier! Maurice ne sera plus marin! Madelaine n'en dormit pas; et, le lendemain, de grand matin, elle s'en alla après avoir mis ses plus beaux atours et avoir solidement fermé sa porte, car elle avait son projet en tête, la digne femme, et souriait de plaisir, toute seule, en y songeant.

Le jour d'ensuite la vit chez le notaire, grâce à une occasion qu'elle trouva en route; et ce fut là qu'elle toucha cet argent qui devait assurer à son cher Maurice un avenir heureux, à elle des nuits sans insomnie et sans terreur : à son grand-oncle, le chanoine, une multitude de *Pater* et d'*Ave* dits par le cœur le plus reconnaissant du monde.

Vingt mille francs en billets de banque, ce n'est pas lourd. Quant à la crainte des voleurs, Madelaine ne la connaissait pas; elle s'en fut donc, gagnant les bords de cette rivière sur laquelle naviguait son fils, et se proposant d'en suivre le cours jusqu'à ce qu'elle vît arriver la *Jeune-Brigitte*, afin de pouvoir, en montant à son bord, raconter tout de suite, à Maurice, l'événement qui les rendait riches et heureux.

Lorsque Madelaine quitta les Andelys, dix jours sur dix-huit s'étaient écoulés; elle s'informa, au port le plus voisin, si l'on n'avait pas vu passer la *Jeune-Brigitte*, on répondit négativement.

Certaine de son affaire, Madelaine respira. Elle marchait à petites journées, faisant cinq à six lieues depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, et, lorsqu'elle allait se reposer, ce n'était qu'après s'être assurée qu'on viendrait vite l'éveiller, si l'on voyait venir le moindre bateau. Ce fut ainsi qu'arriva, pour Madelaine, le 14 avril; elle avait dépassé le Pecq et s'avançait vers la machine de Marly, qui borne le port de ce nom, en se

disant que la *Jeune-Brigitte* devait arriver là, le soir même ou pendant la nuit qui allait suivre. L'air était calme et pur, le soleil radieux; de petites marguerites, venues dans le gazon qui croit au bord de l'eau, remuaient l'âme de Madelaine en lui ramenant d'heureux souvenirs de jeunesse. « Ah! disait-elle à demi-voix, qui sait si, dans ce moment même, la gentille Clairette ne demande pas son sort à une marguerite comme celles-ci? — Que lui annonce la fleur? peut-être des chagrins! va, ne la crois pas, ma Clairette; la fleur est menteuse; le fil de l'eau t'amènera un mari de ton choix, un bien joli garçon! mon bon Maurice!... et j'ai ta fortune dans ma poche! »

Une pensée en amène une autre, moitié marchant, moitié rêvant, Madelaine avançait toujours et croyait voir danser devant elle une troupe de jolis enfants, les uns blonds, et les autres bruns, qui tous ressemblaient à Maurice; et tous, couronnés de bluets, lui disaient, d'une petite voix douce, en passant devant elle: « Bonjour, grand'mère! bonjour! »

Comme elle en était là de sa vision, un homme accourut en criant: « Vite, vite, vos barques à l'eau; un homme se noie! »

En entendant ce cri, Madelaine trembla de tous ses membres. Un autre ordre d'idées s'empara d'elle: une femme, une mère, allaient pleurer bientôt peut-être, comme elle-même avait pleuré jadis. Son cœur se serra, ses yeux se voilèrent, et, regardant au loin avec anxiété, elle vit plusieurs mariniers accourant, à force de rames, en conduisant leurs bateaux de sauvetage non loin de la machine où l'homme qu'on cherchait était tombé.

Mais que devint la pauvre Madelaine, lorsqu'elle vit s'avancer la *Jeune-Brigitte* qui, jusque-là, était restée cachée derrière la pointe d'une île, et lorsqu'un marinier dit à son camarade, en lui désignant de la main le bateau marchand: « C'est de la proue qu'il est tombé, je l'ai vu comme je vous vois. C'était un intrépide nageur, disaient ses camarades, mais le pied lui a manqué, et la tête a porté sur le bord du bateau, et, dans une occasion pareille, il n'y a pas de nageur qui tienne: on va au fond sans s'arrêter. Si jeune! quel malheur!

Folle de douleur et d'inquiétude, n'osant troubler les travailleurs par des demandes auxquelles, du reste, ils n'auraient pu répondre, la pauvre mère resta froide, immobile, terrifiée,

et sous le poids d'un pressentiment qu'elle essayait en vain de repousser.

Pendant ce temps, chacun s'occupait activement pour retirer des eaux le malheureux qu'elles avaient englouti. Les uns jetaient de longues cordes armées de crocs; d'autres barraient la Seine avec un énorme filet garni de plombs qui en sondait les profondeurs et devait ramener à sa surface le corps du noyé.

Au bout de vingt minutes, et l'espoir s'éteignant, on allait remporter la boîte renfermant les secours, lorsque Madelaine vit venir les cinq hommes restant de l'équipage, qui rejoignaient la rive pour aller faire dresser procès-verbal, chez le maire de l'endroit, du malheur qui venait d'arriver à l'un de leurs camarades.

L'infortunée mère courut, se mit au-devant d'eux, et les regarda tous cinq, au visage, d'un air de démence; — son pressentiment ne l'avait pas trompée!

« Ah! cria-t-elle, en joignant les mains avec désespoir, pourquoi Maurice n'est-il pas avec vous? Qu'avez-vous fait de mon enfant? Où est mon fils? »

Sur un bruit qui vint, en ce moment, frapper son oreille, Madelaine se retourna, et vit, — quel spectacle pour une mère! — le corps de son Maurice bien-aimé, qu'on retirait de l'immense filet noir qui l'enveloppait ainsi qu'eût pu faire un linceul, et qu'on allait déposer sur la grève.

A cette vue, elle se précipita à genoux, la face contre terre, et l'on pouvait l'entendre dire au milieu des sanglots qui sortaient de son cœur brisé : « Oui, oui, c'est lui! l'enfant de mon pauvre Robert! celui que tout petit j'ai nourri de mon lait, endormi dans mes bras, bercé sur mes genoux! Maurice! mon fils! mort comme son père! Hélas! hélas! mon Dieu! A quoi peut me servir cette fortune que vous m'envoyez? Une même fosse pour nous deux, voilà ce qu'il me faut! »

Bien que navrés de voir une telle douleur, aucun des assistants n'avait perdu sa présence d'esprit, et l'on avait usé de tous les moyens usités en pareille circonstance, lorsque Madelaine se releva, et repoussant ceux qui la retenaient : « Laissez-moi, dit-elle, en se précipitant sur le corps qu'elle serra dans une étreinte désespérée, vous ne pourrez rien faire, rien n'y

fera, puisque mes cris et mes larmes l'ont trouvé sourd! s'il n'était mort, ils l'auraient réveillé! »

Soit que le moment fût venu où les secours qu'on lui avait prodigués devaient agir, soit que la pauvre Madelaine eût eu raison, Maurice soupira profondément, et, sur ses lèvres qui s'entr'ouvraient sans pouvoir rien articuler, un mot se dessina, et ce mot fut : *Ma mère!*

Implorant et remerciant Dieu, Madelaine chercha à soulever Maurice dans ses bras; et ce fut elle qu'il vit tout d'abord en ouvrant les yeux.

« Où suis-je? » dit-il alors en portant la main à son front. Puis, la retirant tachée du sang qui s'épanchait de sa blessure : « Ah! oui, je me souviens, dit-il... mais toi, d'où vient que te voilà? pourquoi es-tu venue ici?

— Pour te revoir plutôt, et pour te dire que nous sommes riches; que j'ai là vingt mille francs avec lesquels tu épouseras Clairette, et qui te procureront un sort plus doux, un métier moins terrible, et à moi, la paix, le bonheur... Ça te va-t-il, dis-moi?

— Être le mari de Clairette! ne plus te quitter! Comment ça pourrait-il ne pas m'aller, dit le pauvre Maurice en lui tendant les bras! »

AVENTURES DU JEUNE ÉLIAS.

PAR M. BAPTISTIN POUJOULAT.

(Suite [1].)

VI.

Visite à Béthléem.

Le soleil disparaissait derrière les pâles collines de Jérusalem, lorsque le père Jean-Baptiste, le comte Albert et Elias descendirent du mont de l'Ascension. Ils rentrèrent dans leur cellule du couvent de Saint-Sauveur, et, le lendemain, à l'aube naissante, le religieux partit pour Nazareth. Il laissa Elias et le comte Albert à Jérusalem. Ceux-ci demeurèrent, pendant tout le mois de mai, dans la ville de Jésus-Christ; ils la visitèrent dans ses moindres détails; ils connaissaient Jérusalem comme s'ils l'eussent habitée de longues années. Quoique tous les lieux de la

[1] Voir page 158 de ce volume.

cité sainte soient intéressants par eux-mêmes, nous ne pensons pas, toutefois, qu'il faille absolument en parler ici d'une manière complète ; il n'est pas un pouce de terrain dans la ville, autour de la ville, qui n'ait un souvenir religieux ; mais après la Voie Douloureuse, l'église de la Résurrection, le mont Sion, la vallée de Josaphat, le mont des Olives, le Golgotha et le Saint-Tombeau, les autres lieux n'ont plus qu'un intérêt secondaire ; il est, du reste, quelques-unes de ces traces sacrées qui demanderaient des explications scientifiques qui n'auraient pas un grand charme pour mes jeunes lecteurs. Nous ne dirons donc plus rien des lieux que les pèlerins visitent à Jérusalem ; mais il est important de parler de la population actuelle de la cité.

Jérusalem est habitée par huit mille musulmans, deux mille cinq cents juifs et deux mille chrétiens de sectes différentes : ce qui fait, en tout, douze mille cinq cents habitants [1]. Pendant le carême, qui est le temps des pèlerinages des chrétiens, la population de Jérusalem s'élève quelquefois à vingt-six mille âmes; mais cette affluence de peuple ne dure qu'un mois environ; lorsque les pèlerins sont partis pour leur pays, la Ville Sainte rentre dans sa solitude accoutumée ; *elle est encore abandonnée comme la hutte après la saison des fruits, comme une cabane dans un champ de concombres, comme une ville ruinée* [2].

Il ne se fait à Jérusalem aucun commerce ; les champs qui entourent la ville, ne produisent presque rien, de sorte que la population est réduite, en grande partie, à vivre de l'argent que les nombreux pèlerins laissent dans la ville de David, soit pour leurs dépenses de logement, de nourriture, soit pour les croix, chapelets, médailles, boîtes en ivoire qu'ils achètent et qu'ils emportent dans leurs contrées comme de saintes reliques. La confection de tous ces objets sacrés qu'on fait bénir sur le tombeau du Rédempteur, est une inépuisable source de revenus pour les chrétiens de Jérusalem. Indépendamment des pèlerins qui les achètent sur place, on en expédie de nombreuses caisses sur tous les points du globe où se trouvent des chrétiens. Les musulmans de Jérusalem ont la plus grosse part de ces revenus, car ils soumettent les chrétiens à toutes sortes d'impôts ;

[1] Au beau temps du royaume d'Israël, Jérusalem, qui en était la capitale, comptait six cent mille habitants.

[2] Isaïe.

ce sont les sectateurs de Mahomet qui ont entre leurs mains les clefs de la porte de l'église de la Résurrection ; les chrétiens, quels qu'ils soient, sont obligés de donner de l'argent au gouverneur de la ville, chaque fois qu'ils veulent entrer dans la basilique. Quand verrons-nous disparaître une pareille servitude! Le tombeau de Jésus-Christ appartient aux infidèles ! Et le chrétien ne peut le visiter qu'avec leur permission qu'ils n'accordent jamais gratis ! Ne trouvez-vous pas cela honteux pour l'Europe chrétienne ? Jadis nos pères s'armèrent pour arracher le saint sépulcre des mains des Turcs ; aujourd'hui nous restons impassibles ! C'est à peine si les rois d'Occident envoient parfois quelques secours d'argent aux gardiens des saints lieux ! *Sion a tendu la main, et personne ne l'a consolée ! Le Seigneur a appelé de tous côtés*[1] des guerriers contre les ennemis de Jérusalem et personne n'a répondu à la voix du Seigneur. Les ennemis de Sion *ont sifflé et secoué la tête sur Jérusalem, disant : Est-ce là cette ville d'une beauté éclatante, la joie de toute la terre*[2] ? Mais le règne des Turcs expire ; et, comme nous l'avons déjà dit, le jour n'est pas loin, peut-être, où la Palestine, le pays de Jésus-Christ, ne sera plus soumis aux lois barbares du Koran. Il est une épée, une épée glorieuse que les pères catholiques de Jérusalem gardent soigneusement *dans un vieux coffre de bois ;* c'est l'épée de Godefroy de Bouillon, duc de Lorraine, le vainqueur des Sarrazins, le libérateur du saint tombeau ; les religieux ne la montrent qu'aux voyageurs d'Europe ; les Turcs, qui ne savent pas au juste où ce glaive est caché, croient qu'un bras chrétien s'en armera un jour pour les chasser définitivement de Jérusalem et de la Palestine. Elias, qui, en sa qualité de maronite, croyait que du sang français coulait dans ses veines, parce que sa nation se vante d'être issue de Godefroy de Bouillon, Elias pressa dans sa main l'épée du premier roi chrétien de Jérusalem ; son cœur battait au souvenir des exploits du héros de la première croisade ; et, certes, il sentait qu'il aurait combattu au premier rang dans une nouvelle guerre sainte contre les Turcs ! La bravoure des Maronites est passée en proverbe en Orient ; ils sont aussi bons soldats que bons chrétiens.

Elias voyait, chaque jour, dans le quartier le plus sombre, le plus sale de Jérusalem, un peuple dont l'étrange destinée sur la

[1] Jérémie — [2] Jérémie, chap. II.

terre et dans la ville de David même, frappait vivement son esprit; il voyait dans la destinée de ce peuple l'accomplissement terrible des vengeances d'en-haut; c'est le peuple juif qui régna pendant deux mille ans avec gloire à Jérusalem, et qui, aujourd'hui, n'apparaît dans les murs de Sion que comme une triste et fidèle image de cette nation dispersée, errante à travers le monde, sans Dieu, sans roi, et sans possibilité de se reconstituer jamais! Chose bien digne de remarque! A Jérusalem, plus que dans les autres villes d'Orient, les Israélites sont haïs, méprisés, insultés par tous ceux qui ne professent pas leur religion. Les musulmans, qui ont le malheur de ne point croire à la divinité de Jésus-Christ, mais qui le considèrent, le vénèrent comme un *grand, un saint prophète,* reprochent aux juifs de l'avoir crucifié; il n'est pas de vexations, d'humiliations auxquelles les juifs ne soient exposés de la part des Turcs, par cela seul qu'ils ont mis à mort le fils de Marie. Les chrétiens de Jérusalem et de tout l'Orient se croiraient souillés, s'ils entraient dans la maison d'un juif, s'ils touchaient seulement les pans de sa robe; ils chargent les Israélites d'anathèmes parce qu'ils ont fait mourir Jésus-Christ. Nous n'applaudissons pas ici (qu'on y prenne garde!) aux outrages auxquels sont exposés journellement les juifs de Jérusalem; ce n'est pas nous qu'on pourra accuser de nous réjouir des misères d'un peuple déjà bien assez malheureux de ne pas vouloir reconnaître la vérité de l'Evangile; en parlant de l'état normal des juifs en Palestine, nous ne faisons que constater un fait irrécusable. Tout ce qui arrive aux juifs, leur a été prédit par les prophètes, par Jésus lui-même et par les apôtres. « La sagesse divine vous a envoyé des prophètes, des sages et des docteurs, disait Jésus-Christ aux juifs, un jour qu'il était assis sur la montagne des Oliviers et qu'il contemplait en pleurant Jérusalem; vous tuerez les uns, vous crucifierez les autres; vous les flagellerez dans vos synagogues; vous les persécuterez de ville en ville, afin que tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre retombe sur vous, depuis le sang d'Abel le Juste, jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez massacré entre le temple et l'autel. Je vous le dis, en vérité, toutes ces choses viendront sur la race qui est à présent. Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de

fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes ; et tu ne l'as pas voulu ! le temps approche où vos maisons demeureront désertes[1] ! » Et, encore, ces paroles de saint Pierre et de saint Paul, pendant que ces deux illustres apôtres étaient conduits au supplice à Rome : « Les juifs périront de faim et de désespoir ; ils seront bannis à jamais de la terre de leurs pères (où ils n'existeront que comme des étrangers). Ils seront envoyés en captivité dans tout l'univers. Tous ces maux leur arriveront pour avoir insulté avec tant de cruelles railleries au bien-aimé Fils de Dieu, qui s'était déclaré à eux par tant de miracles. »

Lorsque M. de Sylvacane et Elias n'eurent plus rien à voir à Jérusalem, ils allèrent visiter Bethléem, village situé à deux lieues au midi de la ville sainte. Ils ne s'embarrassèrent ni de chevaux, ni de domestiques, ni de provisions ; un bâton de palmier à la main, ils s'acheminèrent vers le village où naquit le Sauveur. Au bout d'une heure et un quart de marche, ils virent, sur le bord du chemin, à droite, plusieurs femmes juives priant devant un monument de forme carrée et surmonté d'un dôme. Elias demanda à ces femmes, en langue arabe, quel était ce monument devant lequel elles se prosternaient avec tant de dévotion ; elles lui répondirent que c'était le tombeau de Rachel, femme de Jacob et mère de Joseph et de Benjamin. M. de Sylvacane et le jeune maronite se souvinrent alors que l'Écriture place effectivement le sépulcre de Rachel sur ce chemin, après avoir rendu l'âme en mettant au monde Benjamin ; l'épouse chérie de Jacob fut *ensevelie au chemin qui mène à Ephrata, qui est Bethléem*[2], dit l'Écriture.

Lorsque les Mages, conduits par une étoile brillante, arrivèrent à Jérusalem, ils s'adressèrent à Hérode, le tétrarque de Judée, pour savoir où *était celui qui était né le roi des juifs.* Il leur fut dit que le Messie *devait naître à Bethléem*, selon les prophéties. Les Mages allèrent à Bethléem et y trouvèrent celui qu'ils étaient venus adorer du fond de l'Asie. C'est alors que Joseph, averti par le ciel que le roi Hérode *chercherait l'enfant pour le perdre*, prit Marie et son fils et les conduisit en Egypte pour les dérober aux poursuites du tyran. Mais Hérode qui

1 Saint Mathieu, chap. XXIII.
2 Genèse, chap. XXXV.

ignorait la fuite de la sainte famille, ordonna de tuer tous les enfants de Bethléem et tous ceux du pays d'alentour, espérant que le Messie serait enveloppé dans le massacre général. Tous les enfants mâles de Bethléem périrent dans cette affreuse journée. « Ainsi s'accomplit, dit saint Mathieu, ce qui avait été prédit par Jérémie : une voix a été entendue dans Rama, avec des pleurs et des gémissements ; Rachel pleurant ses enfants et ne voulant pas être consolée parce qu'ils ne sont plus ! » La ville de Rama s'élevait entre Bethléem et le tombeau de Rachel.

Le village, appelé anciennement Ephrata, est agréablement situé sur une colline basse, pittoresquement plantée de vignes, d'oliviers et de figuiers. Bethléem compte mille catholiques, mille Grecs schismatiques et quelques familles arméniennes. Point de Turcs dans la *bourgade bénie ;* toute la population est chrétienne. Les disciples de l'Évangile ne souffriraient pas un disciple du Koran dans le village où le Christ vint au monde. Nos voyageurs arrivèrent à Bethléem, une heure après le coucher du soleil. Ils frappèrent à la porte de fer du couvent latin ; une voix de l'intérieur leur demanda de quel pays ils étaient et ce qu'ils voulaient.

« Nous sommes Français, répondit M. de Sylvacane, et nous venons visiter en pèlerins les lieux saints de Bethléem. »

Au seul nom de Français, la porte de fer s'ouvrit à deux battants devant le comte Albert et Elias. Le Père gardien, qui était de Rome, et qui se nommait Vincent, les accueillit avec une bonté tout évangélique. Il les conduisit lui-même dans une salle spacieuse destinée aux étrangers. Un frère laïque apporta à nos voyageurs un dîner frugal. Deux lits furent dressés pour le comte et pour Elias ; ils s'y couchèrent et s'endormirent avec joie en pensant qu'ils n'étaient qu'à deux pas de la grotte de la Nativité.

Ils furent sur pied de fort bonne heure, le lendemain. Le Père supérieur vint les trouver pour les conduire dans les saints lieux. Le beau couvent de Bethléem, flanqué de grandes tours crénelées comme une citadelle, enferme dans sa vaste enceinte une magnifique église bâtie par la princesse Hélène, et dédiée à sainte Catherine. La grande nef de la basilique est abandonnée ; elle offre deux rangs de colonnes corinthiennes dont les fûts sont tous d'une seule pièce ; la nef a une voûte en bois de cèdre,

qui n'a, dit-on, jamais été achevée. La grotte de la Nativité se trouve sous la grande nef ; on y descend par un escalier de plusieurs marches ; avant d'y entrer, le Père Vincent mit entre les mains d'Elias et du comte Albert un cierge allumé. La grotte de la Nativité a douze pas de long sur six de large. Les parois sont recouvertes d'une étoffe de soie rouge. La grotte resplendit de l'éclat de douze lampes en argent et en verre bleu. Un gros pilier supporte la voûte noircie par la fumée des lampes. Au bas d'un autel adossé au mur septentrional de la grotte, est un morceau de marbre blanc sur lequel brille une plaque d'argent qui a la forme d'un soleil ; autour de ces rayons éblouissants sont gravés ces mots :

Hic de virgine Mariâ Jesus Christus natus est.

(C'est ici que Jésus-Christ est né de la vierge Marie.)

A trois pas de là, est une excavation carrée recouverte d'un marbre blanc qui indique la place où était la crèche, car la véritable a été emportée à Rome dans l'église de Sainte-Marie-Majeure. A côté de la crèche est un autel qui marque l'endroit où se tenaient les Mages pendant qu'ils adoraient Jésus. C'est là que les trois monarques d'Asie ouvrirent leurs boîtes, ornées d'arabesques, remplies de trésors qu'ils offrirent au Dieu enfant. Marie et Joseph étaient là aussi, priant et contemplant en silence le petit enfant Jésus à demi enveloppé de langes en lambeaux. Là étaient les bergers, auxquels l'ange avait annoncé la *bonne nouvelle ;* et, dans la crèche où reposait, sur un peu de paille, le Seigneur des seigneurs, le Dieu de la terre et du ciel, le souverain maître de toutes choses, mangeaient une vache et l'âne qui avait porté la sainte famille de Nazareth à Bethléem. *Le bœuf reconnut son maître, et l'âne, l'étable de son Seigneur,* avait dit l'Écriture, deux mille ans avant la naissance du Messie [1]. Quelle merveilleuse simplicité dans toutes ces choses ! Quelle enivrante poésie ! Comme on sent son cœur se gonfler de larmes d'attendrissement, quand on se représente l'enfant Jésus couché dans la crèche et tout ce qui l'entoure ! « Ah ! Marie, s'écrie saint Bernard, cachez seulement la splendeur de ce nouveau soleil, placez-le dans une crèche, enveloppez-le dans de pauvres langes, ce Dieu enfant ; ces langes sont nos richesses ; les langes de mon Sauveur sont plus précieux que

[1] Isaïe, chap. I.

la pourpre, et cette crèche est plus glorieuse que les trônes des rois ; la pauvreté de Jésus-Christ est plus riche que tous les trésors. »

A genoux dans la grotte de la Nativité, le comte Albert et Elias priaient et pleuraient ; mais leurs larmes n'étaient pas des larmes amères comme celles qu'ils avaient versées sur le Calvaire, dans le Saint Tombeau, dans la Voie Douloureuse, dans la grotte de l'Agonie; c'étaient de douces larmes, des larmes de joie et de bonheur ; se voir là, dans la grotte qui a entendu les premiers soupirs de l'enfant Jésus, quelle félicité suprême pour un chrétien comme Elias ! Il croyait entendre la voix de l'ange annonçant au berger de la vallée que le Sauveur était né, et les concerts des armées célestes louant Dieu et disant : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !*

Rappelons en deux mots, à nos jeunes lecteurs, pourquoi Joseph et Marie vinrent de Nazareth à Bethléem, et pourquoi aussi les saints voyageurs furent obligés de se loger dans cette pauvre grotte que le vrai chrétien n'échangerait pas aujourd'hui contre les plus magnifiques palais. Laissons parler l'Évangile : « Il advint, en ces jours-là, qu'il parut un édit de César Auguste (empereur des Romains) pour le dénombrement des habitants de la terre. Ce premier dénombrement fut fait par Cyrinus, gouverneur de Syrie ; et tous allaient se faire inscrire chacun en sa ville. Or Joseph aussi monta de Galilée, de la ville de Nazareth, en Judée, en la cité de David, qui est appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David, pour être inscrit avec Marie son épouse, laquelle était grosse[1]. » Il y avait à Bethléem une hôtellerie ou caravansérail où logeaient les voyageurs; mais, comme cette hôtellerie était déjà remplie d'étrangers lorsque Joseph et Marie arrivèrent à Bethléem, ils furent réduits à chercher un abri contre le froid de l'hiver dans une grotte voisine qui servait parfois de retraite aux pasteurs des montagnes, dans les nuits orageuses. Personne à Bethléem n'avait voulu les recevoir parce qu'ils étaient trop pauvres ! *Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel des nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête[2] !*

[1] Saint Luc, chap. II.
[2] Saint Mathieu, chap. X.

Le père Vincent montra, à Elias et au comte Albert, la grotte où sont enfermés, comme de saintes reliques, les restes des enfants massacrés par les ordres d'Hérode. Dans cette grotte ou l'on dit la messe, est un beau tableau de l'école italienne, représentant le massacre des *Saints-Innocents*. Plus loin est une caverne où saint Jérôme s'était retiré pour prier et écrire des livres qui sont restés comme des oracles dans les questions religieuses. On voit, là, une belle statue de Jérôme; il tient d'une main une plume, de l'autre un cahier de papier où des lignes sont tracées. Le souvenir de ce grand homme frappa vivement l'esprit d'Elias ; il savait que Jérôme avait été un brillant jeune homme dont la première jeunesse s'était écoulée à Rome (alors la ville la plus florissante de l'univers), dans les plaisirs et les joies du monde ; il savait que Jérôme était né païen[1], et qu'après s'être converti au christianisme, il avait quitté les délices et les pompes de la ville des Césars pour faire pénitence dans les solitudes de Syrie. Une chose qu'Elias aimait surtout à se rappeler dans la caverne de Jérôme, c'est que cet homme extraordinaire, ce vaste génie s'était plu, pendant son long séjour à Bethléem, à rassembler autour de lui les enfants de la cité pour leur apprendre les sciences humaines et religieuses. L'imagination d'Elias aimait à se représenter cet anachorète avec sa tête chauve, sa longue barbe blanche, ses traits fortement caractérisés et amaigris par les ans, le jeûne et les veilles, environné de petits enfants aux figures d'ange, écoutant en silence les paroles du saint vieillard. C'était là, en effet, un beau et touchant spectacle. A l'exemple du divin maître, Jérôme disait : *Laissez les petits enfants venir à moi, et ne vous y opposez point ; car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent* [2].

Elias et le comte Albert reprirent le chemin de Jérusalem, après avoir visité tous les lieux saints de Bethléem.

[1] Saint Jérôme naquit en Dalmatie vers l'an 331 de Jésus-Christ ; il mourut à Béthléem, le 30 septembre 420, âgé de 80 ans. Son corps fut transporté à Rome.

[2] Saint Marc, chap. X.

GUILLAUME ET ROBERT.

PAR M. EMM. BERTIN.

I.

Bertrand et Lafleur.

Sur la route de Rouen, à peu de distance de Pont-de-l'Arche, il y avait autrefois un maréchal-ferrant dont l'habileté était passée en proverbe : on disait, « *adroit comme Bertrand,* de même qu'on dit *fort comme un Turc* », et certainement le nouveau proverbe était plus vrai que l'ancien.

Après avoir longtemps servi dans les armées impériales, Bertrand, amputé d'une jambe qu'il avait perdue à Wagram, s'était retiré en Normandie, avec un vieux troupier, son camarade de lit, son ami d'enfance, que des blessures graves forçaient à quitter le service.

Les deux soldats, habitués à l'activité de la vie militaire, s'ennuyèrent bientôt de l'inaction dans laquelle ils se trouvaient. C'était en vain qu'ils avaient recours à leur pipe, cette compagne fidèle de tous leurs travaux ; les heures s'écoulaient aussi lentement qu'elles passaient vite autrefois.

Un événement qui jeta la consternation dans tout le pays, vint changer complétement leur existence. Deux pauvres femmes demeuraient dans une chétive chaumière, sur le bord de la route, à peu de distance de la maison habitée par les vieux soldats. Tout le monde plaignait leur misère, car le malheur les avait cruellement frappées. Leurs maris travaillaient sur la rivière ; un jour, les flots de la Seine rapportèrent sur le rivage leurs cadavres défigurés. La barque qu'ils montaient avait été renversée par le vent, et ils avaient péri en voulant se porter mutuellement secours. Leurs pauvres femmes restèrent donc veuves, chacune avec un petit enfant. Elles réunirent toutes leurs ressources et achetèrent la chaumière qu'elles habitaient avec quelques perches de terre à l'entour.

Une nuit, pendant que tout le village était plongé dans le repos, des cris déchirants se firent entendre. Bertrand se réveilla en sursaut et mit la tête à la fenêtre. Un spectacle horrible s'offrit à ses regards. Des tourbillons de fumée s'échap-

paient d'une maison voisine, et la flamme sortait par toutes les ouvertures, en gerbes étincelantes. Il réveilla son ami Lafleur, et les deux troupiers descendant sur la route en toute hâte, se mirent à la tête des travailleurs, organisèrent le service d'une mauvaise pompe, et, sans écouter les prières de ceux qui voulaient les retenir, s'élancèrent au milieu des flammes, pour arracher à la mort les malheureux dont les cris de désespoir déchiraient le cœur.

Bientôt ils disparurent tous deux dans les nuages de fumée que jetaient les toitures en chaume. Un silence profond, plein d'angoisses, succéda au bruit de la foule. Tous les assistants attendaient avec anxiété le retour de ces braves soldats. Enfin, on les vit au milieu des débris fumants d'une chaumière embrasée; un cri de joie se fit entendre, et la foule se dirigea vers eux. Ils parvinrent à s'éloigner du foyer de l'incendie, portant dans leurs bras un berceau qui renfermait deux petits enfants. Les couvertures roussies par le feu, les pieds du berceau encore embrasés, montraient assez quels dangers ils avaient courus pour arracher ces pauvres enfants à la mort.

Les deux soldats, en arrivant avec leur fardeau, tombèrent épuisés dans les bras des spectateurs. La jambe de bois de Bertrand avait pris feu; et ce fut à grand'peine qu'on put couper les liens qui l'attachaient à son corps. Lafleur avait les cheveux brûlés, et ses mains, déchirées par les poutres qui s'écroulaient autour de lui, étaient ensanglantées.

Cependant les efforts des travailleurs ne se ralentissaient pas. Après deux heures de travaux soutenus, on se rendit maître du feu. La pompe joua toute la nuit, et, quand le jour parut, tout était fini : cinq maisons avaient été la proie des flammes. Vingt-deux cadavres furent retrouvés dans leurs débris fumants; les pauvres veuves étaient au nombre des victimes, et c'étaient leurs propres enfants qui avaient dû la vie au généreux dévouement de Bertrand et de Lafleur; ceux-ci firent porter le berceau dans leur maison.

II.

Confidences.

Quelques jours après le triste événement que nous venons de raconter, les deux invalides, à peine rétablis de leurs nouvelles

blessures, fumaient gravement leurs pipes, assis sur un banc de pierre, auprès de leur porte. Les deux petits enfants, Robert et Guillaume, insouciants comme on l'est à cet âge, jouaient avec des cailloux sur la route.

Les deux amis ne les perdaient pas de vue et semblaient plongés dans de profondes réflexions. « Si Lafleur voulait! — Si Bertrand consentait! »

Ces deux phrases s'échappèrent en même temps de la bouche des fumeurs.

« Hein! qu'est-ce que tu dis? demanda Bertrand.

— J'ai dit : « Si Bertrand consentait. » Et toi? tu as parlé aussi. — Oui, j'ai dit : « Si Lafleur voulait! »

— Eh bien! continue ton chemin. Je ne sais pas pourquoi, je pense que tu n'iras pas bien loin sans me rencontrer.

— Si c'était vrai! — Mais parle donc! on dirait que tu as peur comme un conscrit qui entend tirer un coup de canon.

— Peur! allons donc, tu vas voir. Depuis que nous avons tiré ces marmots du gril sur lequel ils allaient rôtir, je me sens tout drôle... Auparavant, je n'aimais que toi et l'empereur... et maintenant, je n'en suis pas sûr, mais je crois bien que je commence à aimer autre chose... — Eh bien! moi aussi!

— Ah bah! ces deux mioches qui n'ont plus ni père, ni mère...

— Qui sont seuls sur la terre. — Sans pain.

— Sans autre ressource que l'hôpital.

— Tiens, vois-tu : cette idée-là me fait mal, et cette nuit, au lieu de dormir, je me suis mis à penser; je me disais comme ça : « Lafleur et moi, nous sommes encore vigoureux; j'ai une jambe de moins, il est vrai, mais le reste est solide; il a le cou un peu de travers, le bras droit pas bien fort, mais il a la main ferme, — c'est à dire que tu l'auras quand tu seras guéri de tes brûlures, — avec tout ça, y a moyen de faire quelque chose. Notre pension nous suffit pour vivre en bourgeois, les mains dans les poches, la pipe à la bouche; nous pouvons nous établir sur le pont et voir couler l'eau, ou bien sur la montagne et regarder tourner les moulins, sans qu'on ait rien à nous dire, mais c'est pas une existence pour des gens qui ont passé leur vie comme nous. » Après ça, tu me diras : « Pourquoi travailler? nous avons tout ce qu'il nous faut, nous ne manquons de rien; et puis, qu'est-ce que nous ferions de l'argent que nous rappor-

terait notre travail? » — Ah ! par exemple, ici je t'interromps.

— Mais je n'ai rien dit.

— C'est une supposition. — Je t'interromps et je te réponds : Il y a au monde deux pauvres petits êtres qui sont près de mourir de faim, qui sont abandonnés,... eh bien ! prenons-en soin !

— Bravo ! — Nourrissons-les ; élevons-les comme nos enfants ; travaillons pour eux, afin qu'après nous ils aient une petite fortune ; nous sommes seuls aussi sur la terre ; nous sommes âgés déjà ; nous sommes criblés de blessures, la santé peut nous quitter ; eh bien ! c'est une famille que nous aurons, ce sont des appuis, des soutiens pour nos vieux ans ; au jour de notre mort, nous ne serons pas enterrés comme des chiens ; quelqu'un viendra pleurer sur notre tombe, on nous regrettera, on... » Et de grosses larmes coulaient le long des joues de Bertrand. « C'est bête de pleurer comme çà, dit-il en essuyant ses yeux du revers de sa main.

— Ma foi, je suis plus bête que toi, car voilà un quart d'heure que je coule comme une fontaine. — Eh bien ! ça te va-t-il?

— Si ça me va ! mais c'est précisément ça que je voulais te dire. — Alors, *vive l'empereur !* s'écria Bertrand.

— *Vive l'empereur !* répondit Lafleur.

— *Vive l'empereur !* » dirent deux voix bien douces, c'étaient celles des petits enfants qui, inquiets de voir les deux soldats se parler avec vivacité, étaient venus se glisser près d'eux.

« C'est çà, mes enfants, continua Bertrand en frottant tour à tour leurs joues fraîches contre ses grosses moustaches : celui-là, voyez-vous, c'est notre père à tous !

— Ainsi, c'est convenu, nous ne sommes plus deux maintenant. — Nous voilà quatre, et nous allons travailler comme quatre, en attendant que ces pékins-là puissent en faire autant.

— Oui, mais quel métier allons-nous faire?

— C'est ça qui t'embarrasse..., ah ben, tu n'es pas fort !

— Dam ! je ne vois pas.

— Est-ce que j'ai été pour rien, pendant vingt-deux ans, maréchal ferrant au premier dragon ? Je reprends mon état, rien de plus simple. — Mais moi, je ne peux pas redevenir dragon.

— Au fait, c'est vrai... d'abord tu ne peux pas monter à cheval avec ta balle dans les reins, ensuite...

— Oh ! il y a une infinité d'ensuite.

— Eh ! mille canons, je l'ai trouvé. Il te faut un état tranquille, pas fatigant ; j'ai ton affaire : tu vas confectionner des chaussons ; je botterai les bêtes, et toi, les hommes.

— Mais, pour confectionner des chaussons, il faut savoir les faire.

— Rien de plus facile. Tu sais bien qu'à Pont-de-l'Arche on en fait un grand commerce, à cause de la facilité qu'on a de se procurer des lisières, aux fabriques de drap d'Elbeuf et de Louviers ; en trois leçons, tu en sauras autant que le plus malin.

— Eh bien ! c'est dit ! monsieur le grand maréchal, salut à vous ! — Monsieur le grand chaussonnier, honneur à vous !

— Allons, marmots, à la soupe ! »

III.

Maréchal ferrant et chaussonnier.

Une fois cette résolution prise, Bertrand ne perdit pas de temps; il fit construire un hangar auprès de la maison, avec une forge et tout ce qui était nécessaire à l'exercice de sa profession. Au bout de quinze jours rien n'y manquait, et les passants pouvaient lire au-devant de la boutique, cette enseigne glorieusement ornée d'un portrait de l'empereur :

A L'AIGLE IMPÉRIAL.

—

BERTRAND,

EX-MARÉCHAL AU 1er DRAGON,

fait tout ce qui concerne son état.

Puis, sur une petite planche, cette autre inscription :

AU PETIT CAPORAL.

—

LAFLEUR,

EX-BRIGADIER AU 1er DRAGON,

fait chaussons de lisières
et autres.

La nouvelle de cette installation se répandit promptement dans le pays, et quand on sut le but que se proposaient les deux invalides, tout le monde s'intéressa au succès de leur entreprise.

Bertrand actif, laborieux, infatigable, se levait avant le jour et travaillait gaîment en attendant les pratiques qui devenaient chaque jour plus nombreuses. Lafleur veillait à la toilette des enfants, puis il allait à Pont-de-l'Arche les conduire à l'école. En même temps, il faisait les provisions et achetait la lisière nécessaire à sa fabrique de chaussons.

La réputation de Bertrand s'étendit dans toute la Normandie, et, comme nous l'avons dit, son adresse devint proverbiale.

Au bout de quatre ans, nos deux soldats se trouvèrent à la tête d'une somme de trois mille francs ; ils achetèrent quelques perches de terre, au nom de Guillaume et de Robert. Les deux enfants venaient alors d'atteindre leur neuvième année. Ils savaient lire, écrire et compter de manière à pouvoir faire les comptes de Bertrand ; ils commencèrent alors à être employés aux plus légers travaux de la forge et à aider Lafleur dans la confection de ses chaussons.

C'était une joie, un bonheur immense pour les deux amis, de voir ces pauvres enfants s'élever et grandir sous leur aile protectrice ; mais parfois aussi, de graves pensées venaient troubler leur félicité. Lorsque les enfants eurent douze ans, ces préoccupations devinrent encore plus sérieuses. Guillaume n'avait aucun goût pour le travail : paresseux, indolent, il passait des heures entières, la tête appuyée sur ses mains, à regarder la route. Aussitôt qu'il avait reçu quelque argent, il courait à Pont-de-l'Arche et le dépensait en pâtisseries, ou bien il allait au café et jouait au billard. Bertrand le reprenait avec sévérité, mais Lafleur, dont il était le protégé, cherchait à excuser ses torts.

Quant à Robert, il se conduisait tout autrement. Le premier à la forge, il allumait les fourneaux, préparait les outils et travaillait sans relâche, en chantant, avec joie. Sa seule pensée était de devenir, un jour, habile comme son maître et de lui épargner des travaux que son âge rendait chaque jour plus pénibles.

Au lieu d'aller courir avec les autres mauvais sujets de Pont-de-l'Arche, il tenait compagnie, le soir, aux vieux troupiers ; il leur faisait raconter leurs campagnes et parler de l'empereur.

Le dimanche, après le marché, il sortait avec eux et allait se promener aux environs.

Robert travaillait avec d'autant plus d'ardeur, qu'il s'apercevait que les forces de ses protecteurs le laisseraient bientôt sans autre appui que lui-même. En effet, Lafleur devint souffrant; une de ses blessures se rouvrit; Robert ne le quittait pas un instant; attentif à prévenir ses moindres désirs, il veillait jour et nuit à son chevet. Guillaume ne faisait que de rares apparitions au logis; il avait trouvé, disait-il, un atelier de chaussonnier où il gagnait de l'argent, et sous ce prétexte, il quittait la maison, le matin, pour n'y rentrer que le soir.

Lafleur, après de longues souffrances, mourut dans les bras de son vieux camarade. Cet événement causa une impression profonde à Bertrand; son courage faillit, son ardeur se ralentit et bientôt il fut incapable de travailler; sa seule joie était de voir Robert tenant sa place à la forge; le jeune maréchal ferrant essayait de le distraire, mais ses efforts échouaient contre la douleur du vieux soldat. Au commencement de l'hiver, il fut obligé de se mettre au lit, et depuis lors, il ne se releva pas.

Un soir qu'il était plus souffrant qu'à l'ordinaire, il fit venir ses enfants auprès de son lit: « Mes enfants, leur dit-il d'une voix qu'il cherchait à rendre ferme, il faut penser à nous séparer; mon temps est fini; mon camarade a répondu à l'appel, je ne tarderai pas à le rejoindre au quartier-général.

« Depuis le jour où nous avons eu le bonheur de vous retirer de l'affreuse position dans laquelle vous vous trouviez, nous vous avons aimé comme si vous aviez été nos enfants; dès lors toutes nos pensées ont été pour vous, et nous avons résolu de vous consacrer le reste de notre vie. Au lieu de vivre tranquilles, comme nous avions acquis le droit de le faire, par nos services, par nos blessures, nous nous sommes remis au travail afin de gagner de l'argent, non pour nous, mais pour vous, enfants, afin de vous laisser après nous une petite fortune, et ce qui vaut mieux encore, un bon état. Robert a mordu au fer, et c'est maintenant le plus habile ouvrier du pays; Guillaume n'a pas mordu à grand'chose, mais il est encore jeune, et maintenant qu'il va se trouver seul, il sentira le besoin de travailler. Tout ce que nous possédions, Lafleur et moi, va vous appartenir: il y a la maison, la forge et un petit clos derrière; tout

cela est estimé cinq mille francs. Voilà pour une part; l'autre se compose d'une somme de cinq mille francs placée chez le notaire de Pont-de-l'Arche. Avec cet argent, celui de vous deux qui n'aura pas la forge, peut trouver à s'établir facilement. Maintenant, mes enfants, il ne me reste plus grand' chose à vous dire; soyez honnêtes avant tout, car la probité, c'est, avec l'amour du travail, le plus riche trésor. Soyez unis comme deux frères; si le malheur vous accable, vous trouverez dans votre union la force de le supporter; si vous prospérez, votre bonheur s'accroîtra par celui que vous verrez votre frère éprouver. »

Guillaume et Robert écoutèrent respectueusement les avis de leur père adoptif. Quelques jours après, le vieux soldat reposait auprès de son compagnon d'armes.

IV.

Travail et paresse.

Les partages qui eurent lieu, à la mort de Bertrand, attribuèrent la maison et la forge à Robert; Guillaume eut les cinq mille francs placés chez le notaire de Pont-de-l'Arche. Les deux jeunes gens avaient seize ans; mais Robert paraissait plus âgé; ses membres, développés par le travail, avaient acquis une vigueur extraordinaire; Guillaume, au contraire, était petit, chétif; on voyait déjà, sur sa figure, les traces de la débauche.

Robert reprit, au bout de quelque temps, les travaux de son état; il s'appliqua avec soin à satisfaire ceux qui s'adressaient à lui; sa jeunesse inspirait d'abord quelque crainte, mais quand on le voyait à l'œuvre, la confiance renaissait. Il sut, par son zèle, conserver les anciennes pratiques de Bertrand, et même il en accrut le nombre.

Après avoir follement dépensé une somme assez forte, Guillaume, malgré les sages conseils de son ami, quitta Pont-de-l'Arche et alla s'établir à Paris. Il chercha un emploi, mais sans se donner assez de peine pour réussir. Il passa ainsi la première année sans rien faire; il trouva quelques gens désœuvrés comme lui, qui se dirent ses amis quand ils surent qu'il avait de l'argent, et abusant de son ignorance, vécurent à ses dépens en flattant sa vanité, en excitant ses mauvaises passions.

L'héritage des deux soldats fut bientôt dévoré. Alors Guil-

laume se trouva seul, isolé; ses amis d'autrefois, au lieu de le secourir dans sa misère, l'abandonnèrent en lui faisant durement sentir le mépris qu'ils éprouvaient pour lui.

Guillaume se rappela alors les conseils que lui avaient tant de fois donnés ses deux pères. Il rougit de sa conduite et prit la ferme résolution de réparer ses fautes passées. Il quitta Paris et revint à Pont-de-l'Arche. Quatre ans s'étaient écoulés depuis son départ; il trouva Robert à sa forge, toujours gai, toujours laborieux. — Eh bien! frère, lui dit le maréchal ferrant en le pressant dans ses bras, tu reviens enfin vers moi...

— Oui, Robert et pour jamais; je vais travailler avec courage, je veux devenir comme toi, un honnête homme, que tout le monde aime et respecte.

— Allons, bien pensé; tu as mangé ton argent, tiens, en voilà d'autre; achète une fabrique de chaussons, et tu verras que le vrai moyen d'être heureux, c'est d'employer bien son temps.»

Soutenu par les conseils de Robert, Guillaume se corrigea de ses défauts; il renonça à ses anciennes habitudes de paresse et de dissipation; il devint laborieux et parvint, à force de travail, à rembourser l'argent que son frère lui avait avancé.

Aujourd'hui, ils sont mariés tous deux; dans le pays, chacun les aime et les respecte; ils sont riches, et, ce qui vaut mieux encore, ils jouissent de l'estime des honnêtes gens.

LES ANIMAUX HISTORIQUES.

(LE BOEUF APIS.)

PAR M. ORTAIRE FOURNIER.

Grâce au sublime dévouement de Zopire, le puissant monarque de l'empire des Perses, l'heureux fils d'Hystaspe, Darius, s'était enfin rendu maître, après vingt mois de siége, de la superbe Babylone. De toutes parts s'élevaient des acclamations de victoire et d'allégresse; le conquérant se rendit au milieu des pompes triomphales à Memphis; mais tout à coup une lugubre clameur retentit, et l'Égypte entière fut plongée dans la stupeur. Hommes, femmes, enfants se rasèrent la tête et se couchèrent sur la cendre; le dieu qu'ils adoraient, celui qui rendait leurs campagnes fertiles, le bœuf Apis, irrité de la tié-

deur qui présidait aux hommages qu'on lui rendait, était sur le point de les quitter. Le terme au delà duquel Apis ne devait pas prolonger sa vie, était arrivé. Vingt-cinq ans s'étaient en effet écoulés depuis qu'il avait pris possession de son temple. Il fallait lui trouver un successeur.

Darius promit cent *talents* de récompense à celui qui découvrirait le nouveau dieu, et par là ferait cesser le deuil de la nation. Pour cela, un miracle était indispensable, car Apis ne naissait pas suivant le mode ordinaire, sa conception était surnaturelle. Il fallait que la lumière fécondante de la lune tombât du ciel sur une génisse et la rendît mère, que l'animal sacré vînt au monde tandis que la foudre éclaterait. Il fallait de plus qu'il portât sur sa robe des signes symboliques représentant les phases de la lune : c'étaient des taches exprimant les révolutions de ce satellite de la terre : blanches, quand il montre à nos regards son aube lumineux ; noires, quand il presse notre atmosphère de son disque ténébreux et glacé; telles, en un mot, que celles qui ornaient le corps de son prédécesseur. Il devait être d'un noir d'ébène, avoir sur le front un carré d'une blancheur éclatante, sur le côté droit une marque blanche de la forme d'un croissant, sur le dos l'empreinte d'un aigle, sous la langue une espèce de nœud semblable à un escarbot. Les poils de sa queue devaient être doubles. Voilà quel était l'animal si rare dont l'Égypte invoquait la venue.

En attendant, les prêtres célébrèrent les cérémonies lugubres qui constituaient les funérailles du dieu. Apis fut amené hors de son temple. Déjà son œil était devenu terne, ses jarrets fléchissaient, ses lèvres étaient pendantes ; on voyait bien qu'il ne devait pas tarder à expirer. Il fut conduit, enchaîné avec des fleurs, jusque sur le bord de la fontaine sacrée, et précipité dans les eaux qui l'avaient si souvent désaltéré.

Les pleurs, les gémissements de la multitude éperdue répondirent à la voix sépulcrale des prêtres, lorsqu'ils s'écrièrent d'un ton lamentable :

« Malheur à nous, Égyptiens, malheur à nous ! le dieu Apis, en prenant un bain, s'est noyé dans le Nil; il vient de nous abandonner. »

Cependant le cadavre est retiré des eaux et soigneusement embaumé. On lui fait une châsse incrustée d'or et de pierreries;

et, pendant plusieurs jours, il reste exposé sous le péristyle du temple aux adorations du peuple terrifié.

Couverts de peaux de chevreaux, tenant des thyrses à la main, les prêtres poussent des clameurs comme des bacchantes; les portes mystiques du Lethé et du Cocyte roulent sur leurs gonds et font entendre un bruit effrayant. Le sanctuaire de Sérapis, inaccessible même aux prêtres dans toute autre occasion, s'ouvre. Les solennités de l'inhumation succèdent.

Le corps du dieu est enlevé de la place qu'il occupe sous les portiques; il est déposé sur une barque sacrée et conduit en pompe au lieu de sa sépulture : c'est un sarcophage en albâtre, à colonnes, transparent, orné en dehors et sur toutes ses faces de figures incrustées et d'hiéroglyphes servant à constater les événements qui ont signalé la période d'existence du Dieu.

Plusieurs semaines s'écoulèrent ainsi. Le silence et la désolation couvraient la terre des Pharaons.

Enfin un Égyptien se présente pour réclamer la récompense promise par le puissant Darius. Bientôt le bruit se répand qu'une vache, rendue mère par le contact du feu céleste, a mis au monde l'animal digne des adorations des mortels. Des scribes sacrés, versés dans la doctrine la plus secrète des sanctuaires, sont envoyés pour reconnaître le dieu qui vient de naître. Ils proclament son caractère divin et annoncent aux Égyptiens d'abondantes récoltes et toutes sortes de prospérités.

Alors à la douleur et à l'épouvante succèdent les transports de la plus vive allégresse. De nouvelles cérémonies commencent; ce sont celles qui doivent présider à l'installation de la nouvelle divinité. Dans le lieu même où Apis vient de recevoir le jour, s'élève un édifice dont la façade regarde l'Orient. Le nouveau né y devra sucer, pendant quatre mois, le lait de sa mère.

Au bout de ce temps, au retour de la nouvelle lune, les scribes sacrés et les prophètes accourent se prosterner devant l'idole, puis ils la placent dans une bari (*barque sacrée*) dorée et tendue des plus riches étoffes, pour la conduire d'abord à la ville du Soleil, où elle est confiée, pendant quarante jours, aux soins des prêtres d'Héliopolis. La quarantaine expirée, ces prêtres la transportent à Memphis. Une housse, bleu de ciel et parsemée de points rouges, recouvre son dos; au-dessus de ses cornes, est le disque lunaire surmonté de deux plumes d'au-

truche. Audessus de lui s'élève le *flabellum*, insigne de son pouvoir. Un immense cortége se précipite à sa rencontre, cherchant à respirer son souffle; car bien heureux est celui dont ce souffle effleure le visage : il pourra prédire l'avenir.

Apis est ainsi amené, au milieu des hymnes sacrés, dans le temple qui lui est consacré, et qui est situé auprès de celui de Vulcain. Ce temple, décoré de statues colossales, hautes de douze coudées, et dont les bras, de bronze, soutiennent les doubles voûtes ornées de sculptures précieuses, est entouré d'un vaste préau destiné aux promenades du dieu. Il renferme deux *Naos* (ou chapelles), dédiés, l'un à Osiris, personnification du bien, l'autre à Typhon, personnification du mal. Dans lequel va-t-il pénétrer? Dans l'un, c'est un heureux présage; dans l'autre, ce présage n'annonce que des calamités. Apis se dirige, de lui-même, vers le *Naos* consacré à Osiris. Là, des prêtresses lui servent des herbes fraîches dans une auge d'ivoire, et lui offrent, dans une cuve d'or, l'eau pure du Nil, mélangée de fleur de farine de maïs. Le dieu accepte cette nourriture, et l'Égypte entière est enivrée de joie. Le ciel se déclare en sa faveur. Elle a retrouvé son dieu.

Telles étaient les cérémonies qui se pratiquaient en Égypte, à la mort et à la naissance de ce même dieu.

Les prêtres exécutaient, dans le temple d'Apis, des danses astronomiques. Chacun d'eux représentait un des douze signes du zodiaque, les sept planètes et les différentes planètes connues alors. Au milieu du temple était placé un soleil autour duquel gravitaient ces météores d'étrange espèce qui, autant que possible, reproduisaient, dans leurs pirouettes, les révolutions des corps célestes. La fête du dieu était célébrée annuellement pendant sept jours, lorsque le Nil commençait à croître. On jetait alors dans le fleuve un vase d'or, qui, disait-on, avait la vertu de tenir écartés du rivage les crocodiles, qui n'osaient reparaître qu'à la sixième heure de la septième journée. Apis avait le don de prédire l'avenir. Les mouvements de son corps formaient les signes par lesquels il transmettait ses réponses, dont l'interprétation était donnée aux consultants par les prêtres. Repoussait-il ou acceptait-il les aliments qu'on lui offrait, de graves dangers menaçaient l'état, ou bien, il se préparait des événements prospères. Pline raconte qu'Apis refusa la nourri-

ture de la main de Germanicus, et que ce héros mourut bientôt après. L'astronome Eudoxe s'étant rendu en Égypte pour s'instruire dans les sciences sacerdotales, on remarqua un jour qu'Apis léchait son manteau. Les prêtres ne manquèrent pas de lui prédire une grande célébrité.

C'était dans le temple d'Apis que les rois d'Égypte allaient recevoir l'onction religieuse. L'histoire a enregistré le meurtre de cette divinité par le fils de ce même Darius, qui avait promis cent talents à celui qui découvrirait le bœuf sacré. Cambyse, après avoir inutilement tenté de détruire le temple de Jupiter-Ammon, voulut se venger de cet échec sur les Éthiopiens; il marcha contre eux à la tête d'une formidable armée : mais une horrible famine qui les contraignit à se manger les uns les autres, le força à rétrograder. Furieux, il regagna l'Egypte en semant partout le ravage et l'épouvante. Déjà il avait pillé et brûlé tous les temples de Thèbes. Il vint à Memphis. Le peuple adorait son dieu; l'encens fumait, les prêtres sacrifiaient. Cambyse s'imagine que ces fêtes sont destinées à célébrer sa défaite; irrité, l'œil farouche, faisant flamboyer son épée, il s'élance à la tête de quelques soldats dans le temple, pénètre jusque dans le sanctuaire, ordonne aux guerriers qui l'accompagnent de massacrer les prêtres, et lui-même plonge le glaive dont il est armé dans le flanc de l'animal objet de leurs hommages. Un mugissement terrible retentit, et Apis tombe sans vie sur les dalles du sanctuaire. La foudre ne frappa point le sacrilége; aucun prodige ne s'opéra; et le peuple s'écoula silencieux, commençant à douter du pouvoir de son dieu. Dès lors le nombre de ses adorateurs diminua; le culte d'Apis exista longtemps encore; mais ce n'était plus qu'une lueur qui jetait ses derniers reflets.

AVENTURES DU JEUNE ÉLIAS.

PAR M. BAPTISTIN POUJOULAT.

(**Suite et fin** [1].)

VII.

Comme il n'y a, sur la route de Jérusalem à Jéricho, ni village, ni arbres, pour se reposer et se garantir de l'ardeur du soleil,

[1] Voir page 174 de ce volume.

le comte Albert et Elias s'étaient munis d'une tente de toile grise qu'ils dressaient sur le bord du chemin lorsque la fatigue les accablait.

Le jour de leur départ de Riha, le 11 juillet, la chaleur était excessive; on eût dit que des torrents de feu tombaient sur leurs têtes. Parvenus sur les hauteurs qui dominent à l'ouest la vallée de Jéricho, ils plantèrent leur tente et se reposèrent sous son ombre, en attendant la fraîcheur du soir pour se remettre en route.

Pendant que les deux amis s'entretenaient paisiblement des régions qu'ils venaient de parcourir et de leur prochain voyage en France, ils entendirent des cris de détresse et le piétinement de plusieurs chevaux. Ils sortirent de leur tente pour mieux écouter : c'étaient toujours les mêmes cris et le même bruit de chevaux. Ils montèrent sur le sommet d'une colline voisine et aperçurent au loin, du côté du midi, un homme fuyant à toutes jambes devant quatre cavaliers dont les coursiers s'avançaient ventre à terre.

Nos voyageurs perdaient souvent de vue les cavaliers et le fuyard ; celui-ci disparaissait tantôt dans les profondeurs des vallons, tantôt dans les gorges des montagnes ; puis il se montrait sur la crête d'un mont. Il était facile de comprendre qu'il cherchait, dans sa fuite, les chemins les plus inaccessibles aux chevaux, afin de les lasser et de les empêcher de continuer leur course ; mais les chevaux arabes qui grimpent comme des chèvres sur les montagnes les plus escarpées, se montraient toujours sur les traces du fuyard, quoique à une assez longue distance. Enfin l'homme arriva, respirant à peine, à l'endroit où se trouvaient Elias et le comte Albert.

« Qui que vous soyez, leur dit-il, je me mets sous votre protection. Prenez pitié d'un malheureux !

— Qui que tu sois, lui répondit Elias en langue arabe, nous te prenons sous notre protection. Viens sous notre tente. Si ceux qui te poursuivent, osaient te saisir dans notre demeure hospitalière, ils paieraient cher leur lâcheté. Viens ! »

Et le fuyard entra sous la tente de nos voyageurs.

C'était un homme d'environ trente ans. Il était maigre et de moyenne taille. La peau de son visage était brûlée par les feux du soleil. Ses jambes, ses pieds étaient meurtris, ensanglantés

par les épines et les pointes de rocs des chemins. Il n'avait pour tout vêtement qu'une chemise en lambeaux ; il s'était, disait-il, dépouillé de ses habits pour courir avec plus de légèreté devant ceux qui le poursuivaient depuis dix jours.

Les cavaliers ne tardèrent pas à arriver devant la tente du comte Albert. Ils demandèrent le fuyard.

« Je vous déclare, au nom de ce gentilhomme français et en mon nom, dit Elias aux cavaliers, que pas un cheveu de la tête de cet homme ne tombera par vos mains. Nous le conduirons nous-mêmes, au gouverneur de Jérusalem, qui sera le juge de l'action qu'il a eu le malheur de commettre. Cet homme est notre protégé ; nous l'avons reçu sous notre tente hospitalière, au nom de Dieu clément et miséricordieux ; il est notre hôte, et vous passeriez sur notre corps avant d'arriver à lui ! Vous savez ce que c'est qu'un serment chez les Arabes. Nous lui avons juré de le défendre envers et contre tous. Vous êtes Arabes; vous connaissez, par conséquent, la loi sacrée de l'hospitalité : livreriez-vous celui que vous auriez accueilli dans votre demeure ? Répondez !

— Non ! s'écrièrent les cavaliers ; mais l'homme qui vient de toucher votre sable hospitalier est coupable d'un double crime : celui d'avoir frappé son chef, et celui d'avoir déserté l'armée pour échapper à la mort qu'il mérite. Nous avons l'ordre de le tuer, dès qu'il sera en notre pouvoir. Prenez et lisez ce papier, et vous verrez si nous ne disons pas la vérité. »

Elias prit le papier, le lut, et vit effectivement que le colonel d'un régiment égyptien avait donné ordre, aux quatre cavaliers, de tuer Hassan (c'était le nom du fuyard) *partout où ils le trouveraient.*

Ce billet était écrit en langue arabe. Elias en donna une traduction en français au comte Albert, qui, malgré cette pièce officielle, refusa positivement de livrer Hassan.

« N'avez-vous jamais entendu dire, dit Elias aux cavaliers, que tout homme qui va chercher un refuge sous la tente d'un Arabe, cet homme, fût-il même l'assassin du père ou du fils de celui qui le reçoit, trouve protection et sûreté ? Eh bien ! si un père a le courage de prendre sous sa sauve-garde un homme qui a donné la mort à son fils, comment voulez-vous que

nous ayons la lâcheté d'abandonner au tranchant de votre glaive un malheureux qui ne nous a jamais rien fait ? »

Les paroles d'Elias calmèrent la colère des cavaliers. Ceux-ci convinrent, avec le jeune maronite et le comte Albert, que le fuyard ne serait livré qu'à la justice du gouverneur de Jérusalem.

La tente fut pliée. Le comte Albert ordonna que le guide qui les accompagnait, cheminerait à pied, et que le pauvre Hassan, dont la faiblesse était extrême par suite de ses longues fatigues, monterait le cheval du chrétien. Ils se mirent ainsi en route vers Jérusalem.

Ils marchaient depuis une heure, lentement et sans parler. Chacun pensait au sort qui attendait Hassan. Celui-ci fait tout à coup tourner bride à son cheval et part comme l'éclair du côté de Jéricho. Les quatre cavaliers se mettent à sa poursuite et font pleuvoir sur lui une grêle de balles.

Hassan en reçoit une dans la tête et une dans le dos ; il chancelle sur son coursier et tombe à terre.

Le comte Albert et Elias mettent leurs chevaux au galop, et arrivent auprès de Hassan qui nageait dans son sang.

« Ma pauvre femme ! mon pauvre petit Sélim ! mon village de Soubéita ! C'en est donc fait ! je ne vous verrai plus ! dit Hassan d'une voix mourante.

— Quelles paroles viens-tu de prononcer ? dit Elias en se penchant vers lui ; ta femme !.... Sélim !.... le village de Soubéita !.... Serais-tu le mari de cette femme, le père de cet enfant qui, au mois de mai de l'année 1833, te suivirent à Damas où tu fus enrôlé dans l'armée égyptienne ? Quelle rencontre, mon Dieu !

— Oui, c'est bien moi ! répondit Hassan. Ils ne voulurent pas, les barbares ! permettre à ma femme de m'accompagner avec mon enfant sur la terre d'Égypte ! Est-ce que vous pourriez me donner des nouvelles de ma famille, généreux jeune homme ?

— J'ai recueilli le dernier soupir de ta femme dans la forêt de Banias où son corps repose, et j'ai adopté pour frère ton fils Sélim qui vit heureux à Nazareth avec un homme et une femme qui l'aiment comme leur propre fils.

— Que le ciel fasse descendre sur toi toutes les bénédictions,

ô Elias !.... Je meurs !.... N'abandonne jamais mon enfant !.... »

Telles furent les dernières paroles de Hassan. Ses membres se glacèrent ; son sang cessa de couler dans ses veines ; sa figure n'offrit plus que l'image de la mort. Tout secours devint inutile. Il expira dans les bras d'Elias.

Les cavaliers arabes continuèrent leur route du côté de Jérusalem. Elias et le comte Albert restèrent auprès du cadavre de Hassan, pour lui rendre les derniers devoirs.

Ils creusèrent une fosse profonde au pied d'un grand rocher à la cime escarpée ; ils passèrent la nuit en ce lieu en priant Dieu, et, le lendemain, ils ensevelirent le corps de Hassan.

Elias et le comte Albert trouvèrent Jérusalem dans une grande consternation; la peste qui, tous les ans, fait de si grands ravages dans les cités asiatiques, s'était déclarée dans la ville sainte depuis trois jours. Quarante personnes avaient été déjà emportées par le fléau ; la contagion s'était propagée dans tous les quartiers de la cité ; les juifs et les chrétiens n'étaient pas plus épargnés que les musulmans : on comptait un très-grand nombre de malades ; tout annonçait une affreuse mortalité. Jérusalem, dont la physionomie est habituellement si triste, avait pris un caractère de sombre terreur qui jetait l'épouvante dans les âmes. On eût dit une ville habitée par des morts ; et les rares personnes qu'on voyait dans les rues avec des figures pâles et livides, auraient pu être prises pour des ombres échappées de leurs sépulcres.

On rencontrait des Israélites, des chrétiens, des musulmans, portant sur leurs épaules des morts à leurs dernières demeures. Des fossoyeurs creusaient des tombeaux dans les cimetières des trois différents peuples de la cité. Les chantres des minarets musulmans appelaient les sectateurs de Mahomet dans les temples pour invoquer la miséricorde divine. Les cloches du couvent de Saint-Sauveur sonnaient le glas des morts. Les rabbins murmuraient les psaumes de David dans les synagogues. Le roulement des tambours et la détonation des coups de fusils du régiment égyptien en garnison à Jérusalem, annonçaient les honneurs militaires rendus à des officiers qu'on descendait dans leurs tombeaux.

Un violent orage qui éclata sur Jérusalem, le soir même de l'arrivée du comte et d'Elias, vint ajouter à la désolation de la

ville pestiférée. De flamboyants éclairs sillonnaient tortueusement l'espace ; le tonnerre mugissait ou roulait avec fracas dans les profondeurs de la vallée de Josaphat ; la pluie tombait par torrent ; le ravin du Cédron, grossi par les eaux du ciel, coulait avec un bruit sourd, emportant dans son cours des branches d'arbres brisées par la tempête. Elias et le comte Albert répétaient ces paroles du psalmiste, en traversant les rues désolées de Jérusalem :

« Secourez-nous, ô Dieu, notre Sauveur ! Pardonnez-nous nos péchés, à cause de votre nom. Délivrez vos fils de la mort. Nous sommes votre peuple et les débris de votre héritage [1]. O Dieu ! prenez pitié de Sion ! Vos serviteurs chérissent encore les pierres de Jérusalem, ils pleurent sur sa poussière. Entendez les gémissements des captifs, délivrez les victimes dévouées à la mort [2]. »

Le couvent de Saint-Sauveur était plongé dans le deuil, lorsqu'Elias et le comte y entrèrent ; deux religieux avaient été frappés par le fléau, en soignant des pestiférés ; les deux cénobites étaient morts dans l'espace de vingt-quatre heures.

Les gardiens des saints lieux, à Jérusalem, étaient, comme nous l'avons déjà dit, au nombre de quarante. Ils auraient tous voulu se consacrer, au même moment, à soigner les malades ; mais, ne pouvant prévoir le jour où le fléau cesserait, le père révérendissime avait ordonné qu'il y aurait, auprès des pestiférés, seulement deux religieux à qui deux autres succèderaient, s'ils mouraient victimes de leur beau dévouement. De cette manière, les secours de la religion et les soins humains ne pouvaient manquer aux malades.

Quelle admirable et sainte prévoyance ! et quel touchant spectacle que celui de ces deux cénobites allant remplacer auprès des pestiférés, deux de leurs frères morts, à ce champ de bataille de la charité. Loin d'être effrayés par le danger presque inévitable qui les attendait autour du lit des moribonds, ces hommes de Dieu rayonnaient de joie par la seule pensée du bien qu'ils pouvaient faire ! Ah ! ce n'est que la religion chrétienne qui peut remplir l'âme humaine d'un zèle pareil ! Un tel dévouement ne se voyait pas sur la terre avant que Jésus-Christ eût dit à l'homme, d'*aimer son pro-*

[1] Psaume, LXVIII. — [2] Psaume CI.

chain comme lui-même. La charité, cette fille du ciel chrétien, n'était pas connue dans le monde païen, et la religion du fils de Marie, en a fait la principale cause du salut de l'homme. « Quand je parlerais toutes les langues des hommes, et les langues des anges même, a dit saint Paul, si je n'ai point la charité, je ne suis que comme un airain sonnant et une cymbale retentissante. Quand j'aurais le don de prophétie, que je pénétrerais tous les mystères, et que je posséderais toutes les sciences, et quand j'aurais toute la foi possible jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien ! La charité ne finira pas, au lieu que les prophéties s'anéantiront, que les langues cesseront, et que la science sera abolie. La charité est patiente, douce, bienfaisante ; elle n'est point envieuse, point téméraire et précipitée, elle ne s'enfle point d'orgueil [1]. »

Tous les religieux de la communauté supplièrent le comte Albert et Élias de quitter bien vite cette ville de Jérusalem où l'on respirait une atmosphère de mort. Les deux amis se rendirent aux prières des bons cénobites, mais ils ne voulaient se mettre en route pour Nazareth, que le lendemain de leur arrivée dans la Ville Sainte, vu les nombreux préparatifs de voyage qu'ils avaient à faire.

Hélas ! que n'eussent-ils laissé à Jérusalem tous leurs bagages, et quitté sur le champ la cité pestiférée !

Le 14 juillet, à trois heures du matin, M. de Sylvacane était en proie à une fièvre violente, et le bubon de la peste se montrait à sa jambe droite.

Élias, qui avait passé la nuit à faire les malles, alla, au point du jour, trouver le comte dans sa chambre ; il comprit tout de suite qu'il était atteint de la peste ; et sa première pensée fut de courir chez le P. révérendissime, pour demander des secours. Puis il revint auprès du malade qu'il ne voulut pas quitter un seul instant, malgré les instances réitérées du comte et des religieux, qui savaient que la peste se communiquait plus facilement qu'aucune autre maladie.

« Moi, abandonner mon noble ami, mon protecteur ! dit Élias en se jetant dans les bras du malade, jamais ! jamais ! ma place est ici !

— Je t'en conjure, mon ami, lui dit le comte, n'expose pas

[1] Épître aux Corinthiens, chap. XIII.

inutilement tes jours. Tu sais combien peu de personnes, frappées par le fléau, échappent à la mort. Il n'y a rien de moins certain que ma guérison; tes soins ne pourraient me sauver, et le mal qui me dévore, te serait inévitablement communiqué, si tu restais auprès de moi. J'ai à te demander une preuve d'amitié bien plus grande : c'est d'aller, lorsque je ne serai plus, dans le pays de France, consoler ma bonne et vieille mère. Lorsque j'ai senti, cette nuit, les premiers symptômes de mon mal, j'ai écrit une lettre à ma mère; elle te connaîtra bien, mon ami, quand elle aura lu les dernières paroles de son enfant. Jure-moi, Élias, d'accomplir ma suprême volonté!

— Laissez-moi là, auprès de vous, mon noble ami, s'écria Élias en tombant au pied du lit du malade; mon amitié vous guérira, je vous sauverai, je vous disputerai au sépulcre. Comment pourrais-je attendre, hors de cette chambre, l'issue de votre maladie? La mort serait pour moi, là où vous ne seriez pas; ne me chassez pas d'ici. Si Dieu veut vous appeler à lui à la suite de votre maladie, eh bien!... eh bien!... alors, je m'en irai vers votre mère pour l'aimer, et pour prier et pleurer avec elle.

— Reste donc là, mon bon ange gardien, lui dit le comte d'une voix profondément émue; tes vertus me donnent un avant-goût du ciel. Tu as raison; des amis, tels que nous, ne doivent se séparer qu'à la mort. Fais venir ici un prêtre; je veux remplir les derniers devoirs d'un chrétien. »

M. de Sylvacane se confessa, et reçut la communion des mains du P. révérendissime.

Élias savait que la guérison du comte dépendait principalement de la suppuration plus ou moins abondante du bubon; il mit tous ses soins à le faire croître en dehors, à le faire mûrir, et, enfin, à le faire suppurer autant que possible.

Dans l'espace de trois jours, le bubon devint de la grosseur d'une noix; les cataplasmes qu'Élias y appliquait, la nuit et le jour, le mûrissaient à vue d'œil. La suppuration était très-abondante; la fièvre diminuait.

« M. le comte est sauvé, s'écria le P. révérendissime, en examinant le bubon devenu une fontaine de matières pestilentielles. — M. le comte est sauvé, répéta Élias enivré de sa joie. Dites encore une fois ces mots, mon père.

— Je suis sûr, répliqua le vénérable religieux, qu'il n'y a plus aucun danger pour M. de Sylvacane ; dans trois ou quatre jours, il sera sur pied. »

En effet, la fièvre dont le comte avait été saisi dès le commencement de la maladie, diminua considérablement; elle disparut complétement dans l'espace de trois jours. Le comte était en convalescence.

Élias, au comble du bonheur, rendait au ciel des actions de grâces; il répétait ces paroles de David : « Soyez béni, Seigneur, vous avez délivré votre serviteur des portes de la mort ; nous annoncerons votre gloire aux portes de Sion[1]. »

Ici-bas, le rire est toujours mêlé à la douleur, et toutes les joies finissent dans les larmes, a dit Salomon[2].

Tandis que toute la communauté se réjouissait de la guérison du comte Albert, Élias était atteint, à son tour, de la peste. M. de Sylvacane lui prodigua les soins les plus tendres; mais hélas! tous furent inutiles. Le bubon qui, chez Élias, était sorti à la hanche gauche, ne produisit point son effet en dehors; aucun remède ne put le faire croître, mûrir et suppurer; il était plus dur qu'une pierre; il avait, en dedans, de profondes racines.

Élias fut le premier à s'apercevoir qu'il était perdu ; il attendit la mort avec calme et résignation; il reçut les derniers sacrements avec une piété qui édifia toute la communauté.

M. de Sylvacane était au désespoir de voir mourir son ami. Ce qui le rendait plus malheureux encore, c'est qu'il savait qu'Élias avait gagné la peste en le soignant.

Le comte se retirait dans sa chambre pour pleurer son jeune ami. Puis, faisant violence à sa douleur profonde, il revenait vers Élias, avec le visage serein, et le sourire sur les lèvres. Mais les yeux du comte, tout rouges de larmes, démentaient, devant Élias, l'expression forcée de son visage. Alors, le jeune maronite cherchait à consoler son ami par de saintes paroles.

« Mourir à deux pas du Calvaire, disait Élias au comte Albert, n'est-ce pas, dites-moi, une consolante chose? Comment me plaindrais-je d'un arrêt que Dieu lui-même a voulu subir? Et que sont mes souffrances en comparaison de celles que le

[1] Psaume IX.
[2] Proverbes, chap. XIV.

Christ endura sur la croix ! Je me vois en mourant, entouré de gens qui me soignent, et même dans la ville où le saint des saints ne vit autour de lui, pendant sa lente agonie, que d'implacables ennemis. Non, mon Dieu, non, je ne me plains pas de mon sort ; vous m'avez appris comment il fallait souffrir et mourir. Je vous dis avec le psalmiste : « Comme le cerf soupire après l'eau des torrents, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu [1]. » Seigneur, je vous cherche dès l'aurore ; mon âme a soif de vous ; ma chair se consume pour vous dans cette terre inculte, déserte, aride, jusqu'à ce que je contemple votre gloire. Votre miséricorde est plus douce que la vie ; mes lèvres ne cesseront de faire entendre vos louanges. Tant que je vivrai, je vous bénirai, j'élèverai mes mains vers vous [2]. La vie de l'homme s'élève comme la fleur des champs ; un souffle a passé, la fleur tombe, et le lieu qui la portait, ne la reconnaît plus. Mais votre miséricorde, Seigneur, s'étend, de génération en génération, sur ceux qui gardent votre alliance, et qui se souviennent de vos commandements [3]. »

La voix du mourant s'affaiblissait peu à peu. Sa respiration devenait de plus en plus gênée. La mort approchait, et pourtant la figure d'Élias conservait toujours le même calme, la même sérénité.

Des cénobites, tenant dans leurs mains des cierges allumés, étaient à genoux autour du lit du moribond, et priaient à haute voix. Le comte Albert, la tête cachée dans ses deux mains, priait aussi en étouffant ses sanglots.

Quand les oraisons de l'agonie furent terminées, M. de Sylvacane se pencha vers la tête du jeune chrétien, et lui dit en fondant en larmes :

« Bon Élias, mon ami, mon frère, reste, reste avec moi qui t'aime, ne me quitte pas, ange du ciel. Comment veux-tu que je puisse continuer à vivre sans toi ; parle-moi, réponds-moi, n'est-ce pas que tu viendras en France avec moi ? oh ! là, nous serons bien heureux tous deux. Mourir si jeune, mais c'est impossible ; et puis, quel éternel désespoir pour moi, si tu t'en allais de ce monde, car c'est moi qui serais cause de ton trépas,

1 Psaume, XLI.
2 Psaume LXII.
3 Psaume CI.

c'est ton dévouement à ma personne, qui t'a mis sur ce lit de douleur. »

La voix de l'amitié ranima, en Élias, un dernier reste de vie; il tourna lentement la tête vers le comte Albert, le regarda avec des yeux voilés par les ombres de la mort, mais qui conservaient encore une douce et mélancolique expression. Puis, d'une voix qu'on entendait à peine :

« Adieu, ami... je vais t'attendre au ciel; au ciel on aime encore... »

Et le cœur du bon Élias cessa de battre... et son âme s'envola dans le sein de Dieu, d'où elle était sortie...

Dans un des coins du cimetière des Francs à Jérusalem, se voit aujourd'hui une pierre tumulaire avec une croix de bois, qu'embrassent les noirs rameaux de deux jeunes cyprès. Là, reposent les dépouilles mortelles d'Élias.

Le comte Albert reprit tristement le chemin de France, plusieurs jours après la mort de son jeune ami.

LE MARIAGE D'UN CZAR.

PAR TH. MIDY.

En 1613, Michel Romanow, fils de l'archevêque de Roston, surnommé Philarète, fut appelé au trône de Russie, à l'âge de quinze ans, par une assemblée de boyards. Peu de temps après, et suivant l'usage établi dans l'empire, depuis 1490, le jeune prince dut se choisir une épouse parmi ses sujettes.

On alla donc chercher six belles jeunes filles de nobles familles, et on les amena au palais du czar, à Moscou, afin qu'elles y attendissent, sous la surveillance de la grande maîtresse de ce palais, le jour où Michel Romanow ferait un choix.

Ces six jeunes filles étaient, pour la plupart, de familles princières. Il y avait : Nariska Gallitzin; Alexina Sobieski; Élisabeth Sheremetof; puis Nathalie Dolgorouki, fille du Knès de ce nom, et la plus belle de toutes; enfin, Alexina Menzikoff, et Eudoxe Streshneu, fille d'un simple gentilhomme.

Dès que leurs noms furent connus, différents partis se for-

mèrent entre les courtisans. Les plus nombreux firent des vœux pour Nathalie Dolgorouki, dont la taille imposante et le front majestueux paraissaient faits pour la couronne.

La blonde fille du prince Gallitzin, la charmante Nariska, balançait Nathalie dans l'opinion de chacun ; quant à Eudoxe Streshneu, sa timidité et sa modestie étaient telles, qu'elle semblait faite pour une vie pieuse, calme et retirée, plutôt que pour la vie des cours et pour ceindre le diadème. Restaient les trois autres jeunes filles dont nous n'aurons pas à nous occuper.

Chacune des prétendantes eut, suivant l'usage établi, un appartement à elle seule; puis, l'heure du repas venait les réunir à la grande maitresse du palais qui leur en faisait les honneurs.

Ce fut à cette heure-là, que, dès le lendemain de leur arrivée, on vint les prévenir de la visite du czar.

Mais lorsqu'il fut entré dans la salle du banquet, et qu'elles se hasardèrent à lever les yeux pour saluer celui que des officiers venaient d'annoncer, aucune ne put dissimuler un mouvement de surprise en voyant, devant elles, six jeunes seigneurs vêtus de la même manière, et les saluant du même air de respect, quand elles n'y comptaient voir que Michel Romanow.

En vain, la visite se prolongeant, elles espérèrent découvrir parmi ces jeunes seigneurs, lequel était le czar; nulle maladresse, nulle démonstration de la part de ses compagnons, aucune marque de respect, résultat de l'habitude, ne vint trahir l'incognito du prince ; et les jours qui suivirent, n'en apprirent pas davantage aux curieuses qui se montrèrent aimables pour tous, dans la crainte de ne le paraître pas aux yeux de celui qu'elles souhaitaient avoir pour époux. La seule Eudoxe Streshneu, modeste et généreuse, se disait en son cœur, que la couronne donnée à la plus belle, devait être offerte à Nathalie, et que les autres jeunes filles y avaient plus de droits à cause de leur naissance, et des grâces dont le ciel les avait pourvues, qu'elle n'en avait elle, pauvre fille d'un pauvre gentilhomme privé des biens et des honneurs de ce monde, loin duquel il vivait.

Sans doute qu'en se disant cela, Eudoxe Streshneu se rendait justice, car, parmi les seigneurs dont nous avons parlé, il y en avait un qu'on croyait bien être le czar, en raison de son

air de commandement et de l'habitude qu'il avait d'entrer et de sortir toujours devant les autres ; or, celui-là ne faisait aucune attention à la silencieuse Eudoxe, tandis qu'il semblait prendre un vif plaisir à entretenir soit Nathalie, soit Nariska. Ce boyard se faisait appeler Ivan.

« Belle Nathalie, dit-il un jour à la fille des Dolgorouki, si le ciel vous destine au trône de Russie, quel nom souhaiteriez-vous que le peuple donnât à votre époux ?

— Le *glorieux !* répondit-elle sans hésiter.

— Et vous, charmante Nariska, ajouta-t-il en se tournant vers la jeune princesse Gallitzin ?

— Le *généreux !* répondit celle-ci à son tour.

— Et vous aimable Eudoxe, continua Ivan, en adressant la parole pour la première fois, à l'unique enfant de Streshneu ?

— Moi, balbutia Eudoxe tout interdite, Dieu veuille que la postérité appelle le noble Michel Romanow, le *père des malheureux !* »

Ivan sourit et se remit à causer avec Nariska, tandis que Nathalie disait à demi-voix : « C'est bien là le souhait d'une religieuse, et la retraite lui vaudrait mieux qu'une couronne dont l'éclat viendrait faire pâlir son peu de charmes ! »

Comme elle disait ceci, un des jeunes compagnons du czar, qui se nommait Alexis Gollovin, se rapprocha d'Eudoxe, qu'il interrogea longuement sur son père, sur les habitudes de sa vie.

« Streshneu vivait pauvre, ignoré, charitable, ensemençant lui-même le champ qui fournissait à son existence et à celle de sa fille qu'il avait élevée dans des sentiments de piété et de simplicité, fort en opposition avec les mœurs et les habitudes de la cour.

— Ah ! dit le jeune boyard, lorsque Eudoxe eut fini ce simple récit, pourquoi ne suis-je pas le czar ! j'accomplirais vos vœux, et l'histoire me placerait au nombre des bons princes !

— Et le peuple vous bénirait, fit Eudoxe avec un doux sourire.

— Et vous, vous m'aimeriez, » dit Alexis ; à quoi il ajouta respectueusement : « si j'étais votre époux ! le czar ! »

« Si vous étiez le czar !... » dit Eudoxe, et tout d'un coup elle s'arrêta en rougissant, car le regard profond et tendre du jeune

homme l'avait remplie d'une telle émotion, qu'elle craignit de la laisser voir en ajoutant un mot de plus.

Le jour du lendemain fut un grand jour; six habillements de noce complets furent apportés pour les six prétendantes ; chacune se revêtit du sien, et lorsque l'heure sonna où le czar devait annoncer son choix, et renvoyer, avec de grands honneurs et force présents, les cinq jeunes filles exclues du trône, toutes se réunirent auprès de la grande maîtresse; puis, au bout d'un instant, et, comme on le faisait chaque jour, des officiers vinrent annoncer le czar, qui, comme chaque jour aussi, arrivait suivi de ses compagnons, et revêtu d'un costume pareil au leur; au reste, si les prétendantes ne se fussent tenues pour certaines qu'Ivan était le czar lui-même, elles en eussent acquis la certitude en ce moment, car le jeune homme tenait à la main, le bouquet virginal qui, donné par lui, devait faire, d'une jeune fille, une femme enviée ; de l'une de ses sujettes, une impératrice de Russie!

Ivan s'avança au milieu du cercle, puis saluant gracieusement Nathalie, et s'inclinant respectueusement devant Nariska et devant les autres prétendantes, il arriva auprès d'Eudoxe, et, là, mettant un genou en terre, il lui présenta son bouquet.

La jeune fille pâlit et chancela ; une perle humide tomba de ses yeux, et son regard voilé, plus prompt que la pensée, alla porter ses regrets au jeune boyard Alexis.

Encouragé par ce regard, et répondant aux pleurs d'Eudoxe par un tendre sourire, Alexis s'en vint auprès d'elle.

« Aimable Eudoxe, dit-il, daignez prendre ces fleurs; celui qui vous les offre de ma part, est un serviteur dévoué, et moi, je veux être le vôtre jusqu'à la mort. »

Alors le czar, car c'était lui, prit le bouquet des mains d'Ivan toujours agenouillé, et le mettant dans celles de la tremblante fiancée, il donna le titre d'épouse à Eudoxe Streshneu, qui fit bénir la vertu sur le trône, devint la mère des malheureux, et dont le nom est encore cher à la Russie.

FIN DU DIXIÈME VOLUME ET DE LA PREMIÈRE SÉRIE
DU DIMANCHE DES ENFANTS.

